22e ANNÉE N° 248 1er MAI 1934

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— TEXTES ET DOCUMENTS —

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



FRANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

44. P. DAYE. Léopold II 16.50
45. A. FABRE-LUCE. Révolution à Cuba. Prix.. .. .. 10 fr.
46. F. M. KIRCHEISEN. Napoléon Ier. 30 fr.
47. G. LENOTRE. La petite Histoire. IV. Versailles au temps des Rois.. 15 fr.
48. R. LEWINSOHN. Histoire de la crise 1929-1934 .. .. 18 fr.
49. M. LEIRIS. L'Afrique fantôme. 50 fr.
50. E. LOCARD. Manuel de technique policière.. .. .. 36 fr.
51. B. OLLIVIER. Jeunesse fasciste. 15 fr.
52. G. SUAREZ. La grande peur du 6 Février au Palais-Bourbon.. .. 5 fr.
53. A. ZISCHKA. La guerre secrète pour le coton .. .. 20 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

54. T. BASIN. Histoire de Charles VII. Tome Ier, 1407-1445 .. .. 30 fr.
55. L. DESCAVES. Œuvres complètes de J. K. Huysmans. De tout .. 70 fr.
56. V. SCHEFFEL. Ekkehard. .. 21 fr.
57. STENDHAL. Lucien Leuwen (reliure peau souple « La Pléiade »). 48 fr.

RÉIMPRESSIONS

58. G. FOUREST. La négresse blonde.. .. .. 15 fr.

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

59. R. ESCHOLIER. Daumier.. .. .. 20 fr.
60. Comte HENRI DE VIBRAYE. Avec 8 aquarelles et 50 dessins de MALESPINA. Ulysse 34 : Mémoires d'un cheval de qualité .. .. 70 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

....

NOM .... Signature

ADRESSE ....

____

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2 Rayer les indications inutiles. (5)

Bulletin

à remplir et à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, BD RASPAIL, PARIS (7e)

(Rayer les indications inutiles)

Veuillez trouver ci-inclus la somme de fr.________________
à titre de provision pour l'ouverture d'un compte-courant dans votre maison.

Veuillez me faire le service régulier et gratuit de :
a — votre Bulletin Bibliographique Mensuel,
b — votre Circulaire de livres en souscription,
c — votre Catalogue de livres anciens et modernes d'occasion.

Je désire recevoir par retour les ouvrages suivants :________________
____
____
____

Notez de m'envoyer automatiquement dès leur publication les ouvrages nouveaux des auteurs suivants :________________
____
____
____
____

Je désire recevoir ces ouvrages en éditions courantes — sur papier alfa — velin — Hollande — Japon — Chine.
Mes illustrateurs préférés sont :________________
____

Envoyez-moi automatiquement les ouvrages nouveaux rentrant dans les catégories suivantes : Droit — Philosophie — Sociologie — Technologie — Histoire — Géographie — Beaux-Arts — Musique — Médecine — Sports — Sciences — etc...
Je désire recevoir en moyenne ________ volumes par mois pour une dépense d'environ ________ par mois. Envoyez-moi le relevé de mon compte mensuellement — trimestriellement.

Nom________________________ SIGNATURE
Adresse________________________
____

nrf VIENT DE PARAITRE

JAMES T. FARRELL

YOUNG LONIGAN

ROMAN

Traduit de l'anglais par P.-J. ROBERT

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. 15 fr.

Un œil clair qui se pose sur l'enfance, l'enfance des rues de Chicago, la ville aux quartiers géométriques, la ville écartelée de races et d'espace, voilà Farrell ; le résultat de cette vision troublée d'une inexplicable poésie, voici *Young Lonigan.*

Qu'une pareille fleur de pureté poétique soit éclose du chaos brutal des États-Unis ancienne manière, celle de l'optimisme 100 % et de la prospérité matérielle la plus écrasante, n'est pas un des moindres miracles dans le drame éternel de l'esprit et de la matière. Il faut croire sans doute que ces deux ennemis échangent le sang des blessures qu'ils s'infligent et que leur équilibre est fait de leur lutte.

Mais ce à quoi on aurait pu s'attendre, considérant les conditions dans lesquelles l'œuvre de Farrell a pris naissance, c'est à une certaine chute dans l'exagération, la licence ou la grossièreté. Rien de tel cependant. L'enfance des rues, l'enfance des quartiers irlandais, si catholiques, si archaïquement batailleurs et celle des quartiers italiens et juifs qu'aucun américanisme ne réussit réellement à entamer, est décrite avec une précision et une délicatesse de tact incroyables. On sent que c'est l'amour du cœur et l'intelligence qui ont conduit Farrell dans une aventure où plus d'un se serait cassé les reins, car il n'est rien de plus difficile que de parler congrument des enfants, ces monstres qui confinent d'un côté à l'ange et de l'autre à la brute. Malgré son parti-pris de réalisme, Farrell a su suivre son sujet depuis les profondeurs les plus troubles des entrailles et de l'orgueil, jusqu'à la plus indéfinissable poésie.

Par un paradoxe extraordinaire, il était réservé à la jeune école littéraire américaine, toute imbue de réalisme, de réaliser le tour de force de donner une réplique au chef-d'œuvre d'Alain Fournier.

Young Lonigan, c'est le Grand Meaulnes à Chicago...

P. J. R.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NO

REVUE F

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRA

DIRECTEUR (1919-192

Directeur : GASTON GALLIMARD

PARAIT LE

sur I

Publiera

DÉLICE D'ELEUTHÈ

Prochainement :

DÉCHIRÉ, par LÉON-PAUL FARGUE

UNE FARCE, d'ANDRÉ SUARÈS

LES MYTHES PRIMITIFS, par L. LÉVY-BRUHL

ACTUALITÉS ÉTERNELLES, par MAX JACOB

SUR LES FRONTIÈRES RELIGIEUSES, par JEAN SCHLUMBERGER

NOTES SUR LES ANIMAUX, par PAUL LÉAUTAUD

LES DANAÏDES, *roman*, par RAMON FERNANDEZ

LE PREMIER SALON D'AUTOMNE, *souvenirs*, par GERTRUDE STEIN (traduits par BERNARD FAŸ)

UN CHAPITRE DE LA VIE DE FRÉDÉRIC II, par WERNER HEGEMANN

LETTRE SUR LES LYRIQUES ALLEMANDS, par JEAN PRÉVOST

LA GRANDE ÉPOPÉE FRANÇAISE, par DENIS SAURAT

MÉDITERRANÉE, par PANAIT ISTRATI

HIPPOLYTE-HIPPOCAMPE, par CH. A. CINGRIA

LE FAUTEUIL ROUGE, par FRANZ HELLENS

BUFFON, par JEAN STROHL

BAYLE, par BERNARD GROETHUYSEN

QUELQUES CHAPITRES DE LA VIE DE MAX JACOB, par ROBERT GUIETTE

ANDRÉ SUARÈS, par GABRIEL BOUNOURE

CONTRE LES PEINTRES D'AUJOURD'HUI, par MAURICE SACHS

VELLE

RANÇAISE

E ET DE CRITIQUE — 22e Année

JACQUES RIVIÈRE

Rédacteur en chef : JEAN PAULHAN

r *DU MOIS*

ages

1er Juin :

suite, par JULIEN BENDA

Le rédacteur en chef reçoit le **vendredi** de 3 heures à 7 heures

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. Les manuscrits ne sont pas retournés.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe* de *La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er .... 19.....

	France	Union postale	Autres pays	*
* Ci-joint *mandat — chèque* de Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de *(majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile).*	* 100 fr.	115 fr.	125 fr.	*Édition de luxe :* ... UN AN
				Édition ordinaire :
	56 fr.	65 fr.	72 fr.	... UN AN
	30 fr.	35 fr.	38 fr.	... SIX MOIS

.................................., le .... 193.....

Nom .... SIGNATURE)

....

Adresse .... *Rayer les indications inutiles.

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, Rue Sébastien-Bottin, anciennement 43, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. Adr. télég. : Enerefene Paris. — R.C. Seine 35-807

nrf **POUR PARAITRE FIN MAI**

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE



MUSSET

THÉATRE COMPLET

EN UN. VOL.

DE 900 PAGES, SUR PAPIER BIBLE, RELIÉ EN PLEINE PEAU SOUPLE

52 fr.

Ce prix est réservé aux souscripteurs et sera augmenté à la parution

Texte établi avec addition de **scènes et passages inédits,** variante, notes, bibliographie, par

MAURICE ALLEM

RAPPEL :

MUSSET: **Poésies complètes**. Notes, variantes et bibliographie par Mau

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer .... *exemplaire*.... *du* **THEATRE DE MUSSET**, dans la collection " Bibliothèque de La Pléiade ".

Ci-joint la somme de.. } *montant de ma souscription.*
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de .... }

Nom .... A .... le 1934

Adresse .... *(Signature)*

....

*** Rayer les indications inutiles.**

nrf *SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf **RAPPEL**

MARIE-ANNE COMNÈNE

ÉTÉ

ROMAN

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **15** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (IV)

Un très beau livre, d'une sensible et profonde poésie.

Le Petit Parisien, 25-5-33.

Été est une réussite, un travail plein et homogène en belle substance délicate.

Mercure de France, 15-1-34.

Je vous recommande *Été*, le roman de Mme Marie-Anne Comnène. Livre agréable, alerte, et qui révèle de jolis dons de psychologie. Un caractère attirant et énigmatique de femme.

GABRIEL BRUNET, *Je Suis Partout*, 15-7-33.

Le titre est court, un mot, mais c'est celui d'un poème.

L'action n'existe pour ainsi dire pas, l'intrigue est toute simple, mais elle est menée avec une habileté remarquable, et on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, du style si pur ou de l'analyse psychologique si délicate et si nuancée.

Écho des Étudiants, Juin 1933.

Mme Comnène s'était déjà fait remarquer par une trilogie d'ouvrages intitulés *Vie et Mort de Rose Colonna*, où elle se révélait douée des meilleures qualités d'écrivains : intelligence du récit, finesse d'observation, style sans défaillance, courtes mais lumineuses échappées en dehors de l'intrigue principale elle-même bien conduite. Avec *Été* elle confirme tous les espoirs qu'on avait fondés sur son talent.

HUBERT DE LA GARDE, *A Paris*, 1-7-33.

Mme Comnène a su empreindre ce roman comme ses livres précédents, d'une grâce, d'une ferveur, d'une fierté et d'une pureté d'accent qui sont bien à elle. Nous sommes assurés maintenant de voir Marie-Anne Comnène tenir une belle place au premier rang du roman féminin français.

ANDRÉ BILLY, *La Femme de France*, 17-8-33.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**


LA QUALITÉ TOTALE
N'EST PAS UN SIMPLE MOT
1934
Hotchkiss premier du classement général du Critérium International Automobile Paris-Nice, comprenant une série d'épreuves : accélération, freinage, courses de vitesses, course internationale de La Turbie, etc...
1934
Hotchkiss ramène en France courant Mars 3 Records du Monde toutes catégories et bat 12 Records Internationaux à Montlhéry avec une 11 CV. 4 cylindres, la plus rapide du monde pendant 2 jours et 2 nuits.
1934
Hotchkiss premier du clas. gén. au Rallye Féminin de Saint-Raphaël
1934
Hotchkiss premier du XIIIe Rallye International de Monte-Carlo.
1933
Hotchkiss fait le meilleur temps d'équipe (3 voitures) toutes catégories dans la Coupe Intle des Alpes.
1933
Hotchkiss premier du XIIe Rallye International de Monte-Carlo.
1932
Hotchkiss premier du XIe Rallye International de Monte-Carlo.
La Qualité Totale est une réalité indiscutable dont la preuve est faite par cette série, non égalée, de splendides victoires ; elles démontrent une supériorité évidente. La Qualité Totale donne à tout Automobiliste la certitude de posséder une bonne voiture. Qu'importe tel ou tel dispositif particulier dont l'apparence seule est séduisante. L'essentiel est de posséder une voiture de conception sûre, capable des meilleures performances, toujours prête à vous servir parce que tout organe compliqué en est systématiquement écarté. La Qualité Totale est une réalité dont bénéficie tout acquéreur d'une Hotchkiss.
HOTCHKISS
154, CHAMPS-ÉLYSÉES, 154 · PARIS
LE JUSTE MILIEU
168, BOUL. ORNANO · SAINT-DENIS

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

PERSÉPHONE

MÉLODRAME.

à Madame Ida Rubinstein
dont la ferveur a su ranimer un projet endormi depuis plus de vingt ans.

PREMIER TABLEAU

EUMOLPE (sur le devant de la scène, avant le lever du rideau)

Déesse aux mille noms, puissante Demeter
Qui couvres de moissons la terre
Toi dispensatrice du blé
Célébrons ici tes mystères
Devant tout ce peuple assemblé.

Le rideau se lève sur une prairie au bord de la mer ; à droite un talus gazonné et fleuri où s'épanouit la grande fleur du narcisse ; sur la gauche, le défilé rocheux (qui conduit aux Enfers) où s'aventurera Perséphone.

C'est aux Nymphes que tu confies
Perséphone ta fille chérie,
Qui fait le printemps sur la terre

Et se plaît aux fleurs des prairies.
Comment elle te fut ravie
C'est ce que nous raconte Homère.

Demeter, avertie par Mercure qui l'emmène, dit adieu à Perséphone, et la recommande aux Nymphes.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Reste avec nous, Princesse Perséphone.
Ta mère Demeter, reine du bel été
T'a confiée à nous parmi les oiseaux et les fleurs,
Les baisers des ruisseaux, les caresses de l'air ;
Vois le soleil qui rit sur l'onde !
Reste avec nous dans la félicité.
C'est le premier matin du monde.

PERSÉPHONE (encore assise et comme à demi-endormie)

La brise vagabonde
A caressé les fleurs.

Le chœur des Nymphes s'empresse autour de Perséphone qui se lève lentement.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Viens ! Joue avec nous, Perséphone...
La brise a caressé les fleurs,
C'est le premier matin du monde :
Tout est joyeux comme nos cœurs,
Tout rit sur la terre et sur l'onde.
Viens ! Joue avec nous, Perséphone :
La brise a caressé les fleurs.

PERSÉPHONE (parlé).

Je t'écoute de tout mon cœur,
Chant du premier matin du monde.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Ivresse matinale,
Rayon naissant, pétales
Ruisselants de liqueur.

Cède sans plus attendre
Au conseil le plus tendre,
Et laisse l'avenir
Doucement t'envahir.

PERSÉPHONE (parlé).

Voici que se fait si furtive
La tiède caresse du jour
Que l'âme la plus craintive
S'abandonnerait à l'amour.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Verveine, ancolie,
Jacinthe, safran,
Adonide goutte de sang,
Et toutes les fleurs du printemps...

EUMOLPE

De toutes les fleurs du printemps,
Le narcisse est la plus jolie.
Celui qui se penche sur son calice,
Celui qui respire son odeur,
Voit le monde inconnu des Enfers.

Le chœur évolue en dansant de manière à empêcher Perséphone d'approcher de sa fleur. Perséphone, rompant le cercle des Nymphes, s'est approchée de la fleur et s'est penchée sur son calice.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Tiens-toi sur tes gardes.
Défends-toi toujours
De suivre, hagarde,
Ce que tu regardes
Avec trop d'amour.
Ne t'approche pas du narcisse.
Non, ne cueille pas cette fleur !

EUMOLPE

Celui qui se penche sur son calice,
Celui qui respire son odeur
Voit le monde inconnu des Enfers.

PERSÉPHONE (penchée sur la fleur)

Je vois sur des prés semés d'asphodèles
Des ombres errer lentement.
Elles vont. Elles vont, plaintives et fidèles.
Je vois errer
Tout un peuple sans espérance
Triste, inquiet, décoloré.

Le chœur a entouré attentivement Perséphone et s'est penché anxieusement vers elle. Une inquiétude inconnue s'est glissée dans l'orchestre qui jusqu'alors exprimait une pure joie.

Le chœur, essayant, malgré l'inquiétude nouvelle, de retrouver sa joie et d'y entraîner Perséphone :

LE CHŒUR DES NYMPHES

Ne cueille pas cette fleur, Perséphone,
Défends-toi toujours
De suivre, hagarde,
Ce que tu regardes avec trop d'amour.
Viens ! Joue avec nous, Perséphone.

Une grande plainte envahit l'orchestre. Perséphone a cueilli la fleur. Sa danse exprime l'inquiétude et la désolation. Elle descend lentement du tertre gazonné où s'épanouissait la fleur du narcisse et se rapproche des rochers vers la gauche.

Les Nymphes veulent la retenir, mais elle s'avance toujours comme hagarde, les yeux fixés sur la fleur de narcisse qu'elle tient à la main. Tout le rôle de Perséphone est *parlé*.

EUMOLPE

Perséphone, un peuple t'attend
Tout un pauvre peuple dolent

Qui ne connaît pas l'espérance,
A qui ne rit aucun printemps.
Perséphone, un peuple t'attend.
Déjà ta pitié te fiance
A Pluton, le roi des Enfers.
Tu descendras vers lui pour consoler les ombres
Ta jeunesse fera leur détresse moins sombre
Ton printemps charmera leur éternel hiver
Viens ! Tu règneras sur les ombres.

PERSÉPHONE

Nymphes, mes sœurs, mes compagnes charmantes,
Comment pourrais-je avec vous, désormais,
Rire et chanter, insouciante,
A présent que j'ai vu, à présent que je sais
Qu'un peuple insatisfait souffre et vit dans l'attente.
O peuple douloureux des ombres, tu m'attires.
Vers toi, j'irai...

DEUXIÈME TABLEAU

La scène s'est obscurcie. Musique continue. Rideau.

EUMOLPE

C'est ainsi, nous raconte Homère
Que le Roi des hivers, que l'infernal Pluton
Ravit Perséphone à sa mère,
Et à la terre son printemps.

Le rideau se relève. La scène représente les Champs-Élysées. Sur la droite, la porte du palais de Pluton. Perséphone couchée sur un lit d'apparat dressé sous un dais supporté par des colonnes. Près d'elle, encore endormie, le chœur des Ombres. Sur la gauche, les bords d'un fleuve au-dessus duquel se rabattent les rameaux d'un arbre immense. Près du fleuve, le chœur des Danaïdes puisent incessamment l'eau du fleuve et inclinent l'une vers l'autre leurs urnes. Le fond de la scène est obstrué par des nuages.

LE CHŒUR

Sur ce lit elle repose
Et je n'ose
La troubler.
Encore assoupie à moitié
Elle presse sur son cœur
Le narcisse dont l'odeur
L'a conquise à la pitié.

PERSÉPHONE, étendue

Dans quelle étrangeté je m'éveille... où suis-je ?
Est-ce déjà le soir ? Ou bientôt la fin de la nuit ?

LE CHŒUR

Ici rien ne s'achève
Ici chacun poursuit
Chacun poursuit sans trêve
Ce qui s'écoule et fuit...

EUMOLPE

Ici la mort du temps fait la vie éternelle.

PERSÉPHONE

Que fais-je ici ?...

EUMOLPE

Tu règnes sur les Ombres.

PERSÉPHONE

Ombres plaintives, que faites-vous ?

LE CHŒUR DES DANAÏDES

Attentives
Sur les rives
De l'éternité

Vers les ondes
Peu profondes
Du fleuve Léthé
Taciturnes
Dans nos urnes
Puisons tour à tour
Cette eau vaine
Des fontaines
Qui s'enfuit toujours.

PERSÉPHONE

Reposez-vous, ombres douloureuses.
(Reprise de *Ici rien ne s'achève*, etc.)

PERSÉPHONE

Que puis-je pour votre bonheur ?

LE CHŒUR DES DANAÏDES

Nous ne sommes pas malheureuses.
Sans haine et sans amour, sans peine et sans envie
Nous n'avons pas d'autre destin
Que de recommencer sans fin
Le geste insensé de la vie.

LE CHŒUR DES OMBRES

Parle-nous du printemps, Perséphone immortelle.

PERSÉPHONE

Ma mère Demeter, que la terre était belle
Quand l'amoureux éclat de nos rires mêlait
Aux épis d'or, des fleurs, et des parfums au lait.
Loin de toi, Demeter, moi, ta fille égarée
J'admire au cours sans fin de l'unique journée
Naître de pâles fleurs, où mon regard se pose
Les bords gris du Léthé s'orner de blanches roses

Et, dans l'ombre du soir, les ombres s'enchanter
Du reflet incertain d'un souterrain été.

LE CHŒUR

Parle-nous, parle-nous, Perséphone immortelle.
Silence dans l'orchestre.

PERSÉPHONE, s'arrêtant interdite

Qui m'appelle ?

EUMOLPE

Pluton !
Tu viens ici pour dominer
Non pour t'apitoyer, Perséphone.
N'espère pas pouvoir te montrer secourable.
Nul, et serait-il Dieu, ne peut échapper au Destin.
Ta destinée est d'être reine. Accepte.
Et pour oublier ta pitié
Bois cette coupe de Léthé
Que t'offrent les Enfers avec tous les trésors de la terre.

Des ombres drapées de noir (les Danaïdes sont vêtues d'un vert cendreux) sortent du Palais de Pluton, chargées de joyaux, de parures ; l'une d'elles tient une coupe qu'elle tend à la dernière des Danaïdes. Celle-ci l'emplit d'eau du Léthé. Puis l'ombre s'approche de Perséphone.

PERSÉPHONE (qui a pris ces bijoux et les a regardés tristement, les repousse)

Non, reprenez ces pierreries
La plus fragile fleur des prairies
M'est une préférable parure.

EUMOLPE

Viens, Mercure !
Venez, heures du jour et de la nuit.

Les nuages, au fond de la scène, surélevée, s'entr'ouvrent pour laisser bondir Mercure suivi du cortège des heures. (Mercure, rôle muet). Chacune des heures, vêtues de tons gradués, couleur d'aube, d'aurore, de jour, etc..., porte un présent pour Perséphone.

EUMOLPE

Perséphone confuse
Se refuse
A tout ce qui la séduit.
Cependant Mercure espère
Qu'en souvenir de sa mère
Saura la tenter un fruit,
Un fruit qu'il voit pendre à la branche
Qui se penche
Au-dessus de la scif fatale
De Tantale.
Il cueille une grenade mûre
Et s'assure
Qu'un reste de soleil y luit.
Il la tend à Perséphone
Qui s'émerveille et s'étonne
De retrouver dans sa nuit
Un rappel de la lumière
De la terre,
Les belles couleurs du plaisir.
La voici plus confiante
Et riante
Qui s'abandonne au désir,
Saisit la grenade mûre,
Y mord... Aussitôt Mercure
S'envole et Pluton sourit.

Rythme accéléré de la musique, ironique et stridente au moment où Mercure, selon le chant d'Eumolpe, bondit pour s'emparer de la grenade. Il la tend à Perséphone qui veut s'en emparer. Perséphone a pris la grenade et y mord. Sur les derniers mots d'Eumolpe, le cortège des heures et Mercure

se sont retirés. L'on ne voit plus que Perséphone et le chœur des Ombres.

PERSÉPHONE

Où suis-je ?... qu'ai-je fait ?... Quel trouble me saisit ?...
Soutenez-moi, mes sœurs ! La grenade mordue
M'a redonné le goût de la terre perdue.

LE CHŒUR

Si tu contemplais le calice
Du narcisse
Peut-être reverrais-tu
Les prés délaissés et ta mère,
Comme il advint quand sur la terre
Le mystère
Du monde infernal t'apparut.

PERSÉPHONE

Entourez-moi, protégez-moi, ombres fidèles.
Cette fleur des prés, la plus belle,
Seul reste du printemps que j'emporte aux Enfers,
Si, pour l'interroger, je me penchais sur elle,
Que saurait-elle me montrer ?...

EUMOLPE

L'hiver.

Perséphone, entourée du chœur des Ombres, sur le devant de la scène, a pris la fleur du narcisse qu'elle gardait à la ceinture et la contemple.

PERSÉPHONE

Où donc avez-vous fui, parfums, chansons, escortes
De l'amour ?... Je ne vois rien que des choses mortes.
Les prés vides de fleurs et les champs sans moissons
Racontent le regret des riantes saisons.
Plus, au penchant des monts, les flûtes bucoliques
N'occupent les bosquets de leurs claires musiques.

De tout semble couler un lent gémissement
Car tout espère en vain le retour du printemps.
Alternons les accents de nos voix affligées.

LE CHŒUR

Raconte, que vois-tu ?

PERSÉPHONE

... Des rivières figées ;
Cesser la fuite en pleurs des ruisseaux et leur voix
S'étouffer sous le gel. Dans les nocturnes bois
Je vois ma mère errante et de haillons vêtue
Redemander partout Perséphone perdue.
A travers les halliers, sans guide, sans chemin,
Elle marche, elle porte une torche à la main.
Ronces, cailloux aigus, vents, ramures noueuses,
Pourquoi déchirez-vous sa course douloureuse ?
Mère, ne cherche plus. Ta fille qui te voit
Habite les Enfers et n'est plus rien pour toi.
Hélas... ah ! si du moins ma parole égarée
Pouvait...

LE CHŒUR

Non, Demeter n'entendra plus ta voix
Perséphone...

EUMOLPE

Pauvres ombres désespérées
L'hiver non plus ne peut être éternel.

(C'est à partir d'ici que la musique commence le long crescendo, ou éclaircissement — enfin la *montée* qui doit se poursuivre jusqu'à la fin de ce tableau et amener la solennité joyeuse du tableau suivant).

EUMOLPE

Au palais d'Eleusis où Demeter arrive
Le roi Seleucus lui confie

La garde d'un enfant dernier né,
Démophoon qui doit devenir Triptolème.

PERSÉPHONE

Au-dessus d'un berceau de tisons et de flammes
Je vois... Je vois vers lui Demeter se pencher.

EUMOLPE

Au destin des humains penses-tu l'arracher,
Déesse ? D'un mortel tu voudrais faire un dieu.
Tu le nourris et tu l'abreuves
Non point de lait mais de nectar et d'ambroisie.
Ainsi l'enfant prospère et sourit à la vie.

LE CHŒUR

Ainsi l'espoir renaît dans notre âme ravie.

PERSÉPHONE

Sur la plage, et des flots imitant la cadence,
Ma mère dans ses bras en marchant le balance.
Déjà de l'air salin humectant sa narine
Elle l'expose nu dans la brise marine.
Qu'il est beau ! rayonnant de hâle et de santé
Il s'élance : il se rue à l'immortalité.
Salut, Démophoon en qui mon cœur espère !
Par toi vais-je revoir se refleurir la terre ?
Tu sauras aux humains enseigner le labour
Que d'abord t'enseigna ma mère.

EUMOLPE

Et, grâce à ton travail, rendue à son amour
Perséphone revit et reparaît au jour.

PERSÉPHONE

Eh quoi, j'échapperais à l'affre souterraine ?
Mon sourire emplirait les prés ? Je serais reine ?

LE CHŒUR

Du terrestre printemps et non plus des Enfers.

PERSÉPHONE

Demeter tu m'attends et tes bras sont ouverts
Pour accueillir enfin ta fille renaissante
Au plein soleil qui fait les ombres ravissantes.
Venez ! Venez ! Forçons les portes du trépas.
Non, le sombre Pluton ne nous retiendra pas.
Nous reverrons bientôt, agités par les vents,
Les branchages aux délicats balancements.
O mon terrestre époux, radieux Triptolème
Qui m'appelle, j'accours ! Je t'appartiens. Je t'aime.

Perséphone s'est dirigée vers le fond de la scène qui s'illumine, tandis que le devant de la scène s'obscurcit. *Rideau.*

TROISIÈME TABLEAU

EUMOLPE (durant le changement de scène)

C'est ainsi, nous raconte Homère,
Que l'effort de Démophoon
Rendit Perséphone à sa mère
Et à la terre son printemps.

Au fond, une colline que domine un temple dorique. Au premier plan, sur la gauche, un tumulus surmonté de chênes verts, et sur le flanc duquel, vu de biais par le spectateur, l'entrée d'un tombeau, fermée d'abord par de lourds vantaux de pierre à la manière des tombes étrusques. Devant ce porche funèbre se tient le génie de la mort, une torche éteinte à la main.

Cependant sur la colline
Qui domine
Le présent et l'avenir
Les Grecs ont construit un temple
Pour Demeter qui contemple

Un peuple heureux accourir.
Triptolème est auprès d'elle
Dont la faucille reluit.
Et fidèle
Le chœur des Nymphes les suit.

Un chœur d'adolescents monte à la rencontre du chœur des Nymphes.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Venez à nous, enfants des hommes.

LE CHŒUR DES ENFANTS

Accueillez-nous, filles des dieux.

LES DEUX CHŒURS

Nous apportons nos offrandes
De guirlandes
Lys, safrans, crocus, bleuets
Renoncules, anémones...
Des bouquets pour Perséphone
Des épis pour Demeter,
Les blés sont encore verts
Mais les seigles déjà blonds.

CHŒUR DES ENFANTS

Demeter reine des étés
Dispensez-nous votre sérénité.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Oh, reviens à nous, Perséphone,
Brise les portes du tombeau !
Archange de la mort rallume ton flambeau.
Demeter t'attend. Triptolème
Arrache le manteau de deuil
Qui la couvre encore et parsème
De fleurs l'alentour du cercueil.

LES CHŒURS MÊLÉS

Ouvrez-vous, fatales portes.
Flambeaux éteints, flammes mortes,
Ravivez-vous. Il est temps.
Il est temps enfin que tu sortes
Des gouffres de la nuit, Printemps.

Les vantaux de pierre roulent sur leurs gonds. Perséphone surgit du tombeau.

EUMOLPE

Encore mal réveillée
Perséphone émerveillée
Sort du sinistre parvis.
Toute hésitante et comme ivre
De nuit, tu doutes de vivre
Encore, et pourtant tu vis.

LE CHŒUR DES ENFANTS

L'ombre encore t'environne
Chancelante Perséphone
Comme prise en un réseau.
Mais partout où ton pied pose
S'épanouit une rose
Et s'élève un chant d'oiseau.

Chaque geste te dégage
Et ta danse est un langage
Qui propage le bonheur,
L'abandon, la confiance
Et le rayon se fiance
Au pétale de la fleur.

Tout, dans la nature entière,
Rit, s'abreuve de lumière...
Toi, tu bondis vers le jour.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Mais, pourquoi, si sérieuse,
Restes-tu silencieuse
Lorsque t'accueille l'amour ?

Perséphone a rejoint le chœur des Nymphes, Demeter et Triptolème au haut de la colline que domine le temple. Fiançailles mystiques.

LE CHŒUR DES ENFANTS

Parle, Perséphone, raconte
Ce que nous cachent les hivers ?

Silence dans l'orchestre.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Avec toi, quel secret remonte
Du fond des gouffres entr'ouverts.

Silence.

LES CHŒURS MÊLÉS

Dis, qu'as-tu vu dans les Enfers ?

PERSÉPHONE

Mère, ta Perséphone à tes vœux s'est rendue.
Ta tunique de deuil qu'assombrissait l'hiver
A recouvré ses fleurs et sa splendeur perdue.
Et vous, Nymphes, mes sœurs, votre troupe assidue
Foule un gazon nouveau sous le bocage vert.
O mon terrestre époux, laboureur Triptolème !
Démophoon, déjà le froment que tu sèmes
Germe, prospère et rit en féconde moisson...
Tu n'arrêteras pas le cours de la saison.
La nuit succède au jour et l'hiver à l'automne.
Je suis à toi. Prends-moi. Je suis ta Perséphone,
Mais bien l'épouse aussi du ténébreux Pluton.
Tu ne pourras jamais d'une étreinte si forte
Me serrer dans tes bras, charmant Démophoon,

Que de l'enlacement je ne m'échappe et sorte
En dépit de l'amour et le cœur déchiré
Pour répondre au destin qui m'appelle. J'irai
Vers le monde ombrageux où je sais que l'on souffre.
Crois-tu qu'impunément se penche sur le gouffre
De l'enfer douloureux un cœur ivre d'amour?
J'ai vu ce qui se cache et se dérobe au jour
Et ne puis t'oublier, vérité désolante.
Mercure que voici me prendra consentante.
Je n'ai pas besoin d'ordre et me rends de plein gré
Où non point tant la loi que mon amour me mène
Et je veux, pas à pas et degré par degré,
Descendre jusqu'au fond de la détresse humaine.

Perséphone a pris des mains de Mercure la torche allumée. Précédée et guidée par Mercure, elle descend lentement et solennellement vers la porte tombale qui s'ouvre devant elle. Les Nymphes entourent Demeter et Triptolème. Le chœur des Enfants et Eumolpe restent à flanc du coteau.

EUMOLPE

Ainsi vers l'ombre souterraine
Tu t'achemines à pas lents,
Porteuse de la torche et reine
Des vastes pays somnolents.
Ton lot est d'apporter aux ombres
Un peu de la clarté du jour,
Un répit à leurs maux sans nombre
A leur détresse un peu d'amour.

Il faut, pour qu'un printemps renaisse
Que le grain consente à mourir
Sous terre, afin qu'il reparaisse
En moisson d'or pour l'avenir.

ANDRÉ GIDE

LE CHEVAINE

« Il y avait dans le voisinage de Chaminadour où nous habitions l'hiver un orphelinat auquel je m'intéressais. Le dirigeait la veuve d'un officier. Je ne mis pas longtemps à m'apercevoir que la légèreté et le charme de la dame avaient eu plus de part que ses mérites ou sa charité dans le choix qu'on avait fait d'elle pour de pareils devoirs.

La guerre finie, je pensais que ce refuge rentrerait dans le cadre de l'assistance publique, mais sous prétexte d'économie, en réalité pour favoriser les intérêts de Mme Lebret, le gouvernement de la République accorda sans difficulté à celle-ci de garder à sa charge les enfants qu'on lui avait confiés. Pour couvrir ses frais, Mme Lebret obtenait l'autorisation de faire travailler les petits et d'organiser à son bénéfice une loterie annuelle, sous la condition qu'elle réunirait un patronage d'au moins neuf personnalités de la région. Afin de pouvoir garder un droit de regard sur l'œuvre, j'acceptai le titre de membre fondateur.

Or un jour, comme j'avais besoin d'un valet que je voulais former moi-même, je priai Mme Lebret de me désigner parmi ses orphelins le plus apte à me servir.

« Prenez ce Louis Momiron, me dit-elle. Il est la délicatesse même et mieux qu'intelligent. »

Après trois mois de service, l'enfant avait conquis mon estime et mon amitié, quand son frère aîné tua sur la route, pour les détrousser deux voyageurs.

Certes, je n'ai jamais nourri de préjugé contre personne, Monsieur, et rien de l'homme ne m'a fait peur.

J'ouvris donc une enquête et il ne me fallut pas longtemps pour découvrir la part de responsabilité de Mme Lebret dans ce crime d'un garçon de dix-huit ans.

Parce qu'il avait cessé de plaire, on l'avait jeté dehors un beau jour sans argent et sans travail.

Je quittai aussitôt mon château pour me rendre auprès du frère de mon petit Louis et je me trouvai devant le plus doux adolescent qu'on pût voir, beau comme un dieu, les yeux fixes, en proie au remords.

« J'avais faim, Madame la Comtesse. » J'avais faim, c'était son excuse, mais j'eus beau lui donner pour défenseur un avocat éminent, visiter moi-même ses juges, il fut condamné à mort et après le jugement, bien que je me fusse rendue en personne à l'Elysée, il n'y eut rien à faire : « Deux vies humaines, me répondit le Président, non, Madame la Comtesse, j'en suis navré pour vous et pour moi, je ne puis rien pour cet enfant. »

Nous cachions les journaux dans l'espoir de laisser notre Louis dans l'ignorance de la destinée de son frère, mais comme un jour de grand matin je l'avais envoyé chez les Petites-Sœurs me chercher de l'aspirine, on le laissa seul un moment dans la pharmacie devant un exemplaire de *La Croix* de la veille. La Sœur Bathilde trouva à son retour mon valet évanoui.

J'entrepris alors un long voyage pour rapprocher cet enfant de sa famille et lui donner quelques renseignements sur la fin de son aîné qui puissent lui permettre de l'auréoler, de le réhabiliter, au moins dans son cœur.

Nous, gens de race, nous ne partageons pas cette vulgaire horreur que la violence inspire au peuple. Nous savons trop que le meurtre et les plus horribles

châtiments ne sont pas la part du médiocre qui nous inspire plus de mépris que le pire.

La sœur des petits Momiron était la femme du dépensier de l'hospice de Marseille. C'est elle que j'allais voir. Ils me parurent de très braves gens, tous les deux, unis comme on ne l'est que par certains malheurs publics. Au moment de mon départ je tremblai d'émotion, quand elle me montra la place où ils s'agenouillaient chaque soir ensemble, elle et son mari, pour demander que Mme Lebret pérît assassinée par un de ses pupilles.

« C'est toute la religion qui nous reste », acheva-t-elle.

De là je me rendis à la prison de Valence : « Le pauvre enfant, me confia le Directeur, le pauvre grand Mathias, je n'ai pleuré qu'une fois dans ma vie et je crois bien que c'est le matin de sa mort. Comment ceci est-il compatible avec cela ? Tant de candeur et tant de sang ? Vous le savez peut-être, vous, Madame la Comtesse ? Jamais visage plus fier, plus noble, quand nous l'avons entendu dire, M. l'aumônier et moi, en nous quittant pour passer aux mains du bourreau : « Que c'est beau, le soleil. Merci, mon Dieu, de me l'avoir montré encore une fois, pour que je m'en aille sans autre regret que celui de mes fautes. Préservez mes frères de la faim ».

Cependant, comme j'allais le quitter, le directeur de la prison demeura un moment silencieux, avant de me dire, devenu tout d'un coup plus grave : « Madame la Comtesse me permettra-t-elle de lui poser une question ? Compte-t-elle garder à son service le petit Momiron ? — Certainement. — Je vous en félicite, Madame. Il y a beaucoup de courage à surmonter certaines répugnances, mais je crois nécessaire d'oser vous donner un conseil (et à ce moment le regard et le front de l'homme se couvrirent d'ombre), un conseil qu'il ne faudra jamais oublier : si un jour vous voyez cet enfant

se blesser lui-même d'une façon quelconque pour voir son propre sang et y prendre plaisir, alors n'hésitez pas, n'attendez pas deux secondes. Il faudra sur l'heure vous défaire de lui. »

Chaque jour je n'avais qu'à me louer davantage de mon petit Louis. Sanglé dans sa jaquette de maître d'hôtel, il se montrait plus attentif qu'on n'eût dû l'attendre de son âge. Rien ne lui échappait et rien ne lui était plus cher que le prestige de ses maîtres et, tout de suite après, le sien. C'était comme un point d'honneur pour lui que l'argenterie fût la plus brillante et la table la mieux fleurie du monde et si l'invité était de marque, Petit Louis redoublait de soins.

Je sais bien que s'il m'arrivait de recevoir quelque crétin ou quelque butor du voisinage, apprenaient-ils que le frère du garçon qui leur présentait le petit déjeuner dans leur lit le matin ou qui entrait dans leur chambre le soir pour faire la couverture était mort guillotiné, un certain froid circulait avec Louis autour de la table aux heures des repas et ils évitaient de revenir, mais cela me comblait d'aise.

Un jour, un artiste peintre arrive à l'improviste, accompagné d'une dame et voilà qu'au moment du dîner on cherche vainement Louis partout, avant de le découvrir sous les combles.

— Mon petit Louis, tu vas bien nous servir ce soir ? lui dis-je.

— Non, Madame la Comtesse.

— Louis, ce monsieur est un peintre célèbre qui vient faire mon portrait.

— Non, Madame la Comtesse. Je regrette pour Madame la Comtesse, mais c'est non.

— Alors, dis-moi pourquoi ? Si tu as des raisons, je les comprendrai mieux que personne.

— Madame la Comtesse, la tête de ce monsieur ne me revient pas d'abord et puis, quand je me suis présenté à la porte de la voiture pour prendre ses bagages, il me les a jetés dans les jambes, comme à un chien. Ah ! Madame la Comtesse, on voit bien que ce monsieur est un rustre.

— Mon petit Louis, je te l'accorde, c'est vrai, ce monsieur est mal élevé, ce monsieur n'est pas un grand seigneur comme nos hôtes d'habitude. Mais ce monsieur est un grand peintre, connu dans le monde entier et qui vient faire mon portrait. Si tu ne le sers pas bien, il me peindra mal.

— Dans ce cas, Madame la Comtesse, pour que Madame la Comtesse soit bien peinte, je servirai ce soir de mon mieux.

Le service commence.

Louis présente le potage et puis le poisson.

Or, justement Louis avait passé la matinée ce jour-là au ruisseau pour pêcher et il avait eu la chance inouïe à Chaminadour de prendre un chevaine, « un chevaine pour Madame la Comtesse » et voilà que les Espirat, le peintre et sa femme, à l'improviste arrivent.

Louis, à la cuisine, fait placer le fretin à sa droite et le chevaine à sa gauche. Comme ça, comme il devait présenter le plat à Mme Espirat la première, il le présenterait de façon que le chevaine fût le plus loin possible d'elle ; si loin que Mme Espirat n'oserait pas aller l'y prendre et quand il arriverait devant Madame la Comtesse, la deuxième, Louis lui présenterait le chevaine, mais Mme Espirat a-t-elle discerné entre tous les poissons du monde la pièce la plus fine ou agit-elle en cela distraitement ? sa fourchette va tout droit chercher à l'autre bout du plat, presque sous le bras de Louis, le précieux chevaine et elle l'installe sans plus de façon dans son assiette. Il fallait voir Louis assister de si près

à ce drame, son visage bouleversé, son œil qui ne quittait pas Mme Espirat et le regard, aigu comme un glaive, qui de temps à autre dardait sa pointe. Le service était depuis longtemps terminé, Louis ne sort pas de la salle : c'est qu'il voit Mme Espirat écraser, triturer, gâcher entre son couteau et sa fourchette le chevaine et n'en pas porter une bouchée à ses lèvres. C'en est trop. Il disparaît et le poulet apparaît cinq minutes plus tard, mais sur le bras de la femme de chambre.

Louis décidément était retourné sous les combles.

Et toute ma vie je l'entendrai me dire : « Non, Madame la Comtesse, il faut me pardonner, c'était plus fort que moi : ce chevaine, un chevaine, un chevaine que j'avais pris pour Madame la Comtesse, mon chevaine, le chevaine de Madame la Comtesse dans l'assiette de Mme Espirat, d'une Mme Espirat qui le dépiaute et qui ne le goûte même pas, Madame la Comtesse. »

Comment lui en vouloir à ce petit ?

Il n'avait pas de vices qu'on sût et seul d'homme, il se croyait autorisé à surveiller mes filles qu'il enfermait le soir chacune dans sa chambre.

Cependant, comme j'étais occupée à mon écritoire un matin je vois une de celles-ci arriver devant moi bouleversée et elle me dit : « Oh ! Madame la Comtesse, que Madame la Comtesse vienne vite voir ce que Louis a fait ». Je la suis et je trouve, entouré de trois femmes livides mon petit Louis marqué à la joue droite de deux croix rouges, sanglantes : « Qu'as-tu fait, mon petit Louis, qu'as-tu fait ? » Il avait sorti à brûle-pourpoint son canif de sa poche et il s'était tailladé la face. Le sang maintenant coulait à flots et l'enfant qui le recueillait dans ses paumes s'en frottait les mains : « De mon sang, Madame la Comtesse, vous voyez ce que j'en fais. Je m'en amuse, Madame la Comtesse et ça

leur fait peur. Amélie n'aurait pas dû aller chercher Mme la Comtesse. C'était pour rien que j'ai fait ça ». Et en même temps, il le remontait jusqu'à ses coudes, ce sang, il s'en couvrait les bras, comme s'il eût voulu s'en peindre tout le corps. C'était l'hiver, Monsieur. La neige tombait, nous étions à Paris, mais deux heures plus tard, la voiture était prête, je partais pour Marseille où j'ai remis l'enfant à sa sœur. « Tout le temps qu'il se conduira bien, me dit son beau-frère, je vous donnerai de ses nouvelles. » Il y a trois ans de cela et voilà plus d'un an que je n'en recevais plus quand j'apprends ce matin qu'on a trouvé hier au milieu de son orphelinat carbonisé, comme si le feu n'eût pas voulu la toucher, Mme Lebret sans une trace de brûlure, mais morte assassinée d'un coup de poignard en plein cœur, la joue droite seulement marquée de deux égratignures faites au canif en forme de croix.

MARCEL JOUHANDEAU

LE NON-DUALISME DE SPINOZA

OU LA DYNAMITE PHILOSOPHIQUE

Comme le monde, l'*Ethique* apparaît à chacun selon son degré d'être, diversement. Chaque fois que j'ai pénétré dans cet édifice, le plan m'en paraissait plus vaste, la couleur nouvelle, le sens plus unique et plus profond.

J'ai déjà, par impuissance de tout dire à la fois, émis deux absurdités : « degré d'être » et : « plus unique ». C'est assez dire que je ne tiens pas l'idée que j'ai de Spinoza, ni de rien, pour définitive. Elle est à ma propre mesure.

L'Être et l'Unique, sans degrés, sans plus ni moins, sans seconds, telle est la cîme et le sens suprême de cet escalier éblouissant, l'*Ethique* ; les degrés sont *vers* mais non *dans* l'Être et l'Unique. Le point de départ est ici où nous sommes, dans l'erreur humaine. Le point de départ est dans la haine, l'ignorance, la souffrance. Le point de départ est le nombre deux. L'*Ethique* raconte le douloureux chemin depuis la dualité jusqu'à la Joie, la Connaissance et l'Amour de l'Unité.

Dans l'œuvre de Spinoza, le dualisme est l'apparence première. Le but et le sens vrai, je préfère l'appeler « non-dualisme », à la manière des penseurs vêdantins de l'Inde [1], plutôt que « monisme », mot qui suggère trop une pensée endormie dans un système.

1. Cette traduction du mot *advaita* est littérale et s'imposait. Pourtant, je ne connais guère d'orientaliste que M. René

« Non-dualisme » : ces mots, bien compris, pourraient faire sauter le vieux bâtiment mort de notre culture occidentale moderne, fondé sur la dualité, la séparation, la contradiction. Le combat de l'*un* contre le *deux* dépasse la philosophie. Il se livre dans le corps, dans les passions, dans les institutions sociales, aussi bien que dans les concepts. Spinoza a donné à son œuvre un cadre philosophique et même mathématique, parce que ses aptitudes particulières le destinaient à se battre surtout sur ce terrain, à parler surtout cette langue. Mais, telle quelle, l'*Ethique* renferme les germes d'une révolution totale, de celle-là qui doit retourner le tout de tous les hommes. Et c'est toujours scandale pour le commun des hommes.

*

Scandale pour les hommes de l'Église et de l'École, le théorème : « Dieu est une chose étendue » (*Eth.* II, th. 2). Scandale surtout, l'audace d'un homme qui veut *démontrer*, qui veut *faire comprendre* les choses qu'un bon chrétien doit croire aveuglément parce qu'elles ont été « révélées » ; qui veut mettre la *logique* dans le champ réservé de la « foi » ! Et ses ennemis croyaient l'insulter des noms de « panthéiste » et d' « athée », qui resteront, quoique noyés dans la brume de la confusion verbale, parmi ses titres de gloire.

L'aimable Bon Dieu construit par les théologiens s'effondre. Dieu est la Substance, il est l'Être. Pensée et Étendue, Ame et Corps, sont deux aspects de la même Substance. La même nécessité les régit. Dieu est nécessité : « *Dieu n'agit pas de par la liberté de sa volonté* » (*Eth.* I, th. 32, Cor.). Il n'y a plus à compter sur des grâces, sur des faveurs spéciales. On ne peut

Guénon qui ait compris pourquoi les vêdantins ont dit *advaita* et non pas, par exemple, *ekatatâ*.

plus payer de rançon au chef du Purgatoire, ni graisser la patte au gardien de l'Enfer ; il n'y a plus de Paradis où l'on puisse louer ses places d'avance. Les marchands d'indulgences virent leur commerce lésé. « ... Ceux que le vulgaire adore comme les représentants de la Nature et de Dieu... savent bien, en effet, qu'une fois l'ignorance disparue, la stupidité, c'est-à-dire l'unique moyen qu'ils ont de convaincre les hommes et de conserver leur autorité sera supprimée aussi. » (*Eth.* L. I, App.).

Sous le voile abstrait de la métaphysique, Spinoza fait éclater la carapace de l'intellect séparé. Hegel fera plus tard de la contradiction le moteur de tout mouvement et de toute pensée. Spinoza pose au commencement le couple moteur de son œuvre en termes moins généraux que ceux de Hegel. Hegel pose : *Être* et *Non-Être.* Spinoza pose deux aspects de l'Être : *Pensée* et *Etendue.* Mais toute antinomie abstraite peut et doit être résolue par un saut brusque en dehors de l'abstraction, par une prise d'être, par un acte vital que la réflexion seule distingue en *physique* et *intellectuel.* Parti du dualisme cartésien, Spinoza nous achemine peu à peu à la résolution, dans la vie, de cette antinomie. Ceci compris, le sens du titre de son livre capital s'éclaire. Spinoza aurait écrit : « *Métaphysique* » ou « *Logique* » s'il avait demandé aux hommes de mettre seulement des syllogismes en forme. Il avait songé même, paraît-il, à intituler son livre capital : *Métaphysique.* Il a donc jugé que ce mot ne convenait pas, et c'est bien délibérément qu'il l'a changé pour celui d'*Ethique.* Le propre de la méthode mathématique appliquée à la connaissance de l'homme est de « réduire à l'absurde » : seul le choc de l'absurde peut provoquer l'homme à penser les mots qu'il entend. Métaphysiciens et théologiens, au contraire, « réduisent, non pas à l'impossible, mais à l'ignorance. ... Ils ne cesseront de vous demander

les causes des causes, jusqu'à ce que vous vous soyez réfugiés dans la volonté de Dieu, c'est-à-dire dans l'asile de l'ignorance. » (*Eth.* L. I, Appendice). Spinoza ne veut pas se contenter de mettre des syllogismes en forme. Mais, en fin de compte, il veut demander à chaque homme de *se mettre soi-même en forme*, de se changer pour se créer ; et il lui propose les rudiments d'une *méthode.* Je dirai plus loin de quels autres grands penseurs, mais anonymes, les démarches de la pensée spinoziste me font invinciblement souvenir. Je veux seulement souligner ici un trait fondamental : le casse-tête, le scandale logique, qui oblige le lecteur à faire effort de comprendre et de recréer, s'il ne veut pas ne rien comprendre du tout.

*

Casse-tête en effet et provocation à réfléchir, que la théorie spinoziste de la connaissance. Merci, Spinoza, de ne pas nous avoir facilité la tâche. Merci pour tes pièges et pour tes énigmes.

On remarque trop peu que la doctrine des « trois genres de connaissance » *n'est pas facile à comprendre.* Chacun lit « Premier genre de connaissance, ou Opinion ou Imagination — par l'ouï-dire et par l'expérience vague » et pense : cela va de soi. Puis : « deuxième genre de connaissance ou Raison — celle où l'essence d'une chose se conclut d'une autre chose » et au bout de dix secondes de réflexion on pense : « c'est entendu, j'ai compris ». Alors vous arrivez à la Connaissance du Troisième Genre, et vous avez là une belle provision de mots luisants comme « intuition, perception directe, vision immédiate... » qui voilent votre ignorance et vous procurent le sentiment — car c'est bien un sentiment — que « cela aussi va de soi » ; or, reprenons les exemples donnés par Spinoza lui-même de connaissances « du troisième genre » :

1° « Par cela même que je sais quelque chose, je sais ce que c'est que de savoir quelque chose ». *(De Intellectus Emendatione).*

Je prie d'abord que l'on se garde d'une illusion facile, qui consisterait à prendre notre souvenir d'avoir su quelque chose pour une connaissance de ce genre. Spinoza dit bien : « par cela même que je sais... ». C'est donc au moment où je sais, dans la connaissance en acte d'une réalité, que je saisis la relation du sujet à l'objet ; et comment le pourrais-je, sinon en m'élevant au-dessus de leur couple, en résolvant leur opposition ? Comprenez-vous ? Est-ce que cela vous arrive souvent ?

2° « Par la connaissance que j'ai de l'essence de l'âme, je sais qu'elle est unie au corps ». *(De Int. Em.).*

Avons-nous souvent cette connaissance ? Et y a-t-il pourtant quelque chose que nous ne sacrifierions pas pour l'obtenir ? Je n'insiste pas.

3° « Étant donné les nombres *deux* et *trois*, nous saisirions par intuition directe que leur somme est *cinq* » *(De Int. Em).*

Mais pourquoi ne saisissons-nous pas de même la somme des nombres 3.698.607 et 4.895 ? Au point de vue logique, il n'y a pas de différence de nature entre un « grand » nombre et un nombre « plus petit ». Y aurait-il donc une hiérarchie de qualités dans les nombres ? Essayez la même expérience avec les nombres 3 et 4, puis 5 et 7, puis avec des nombres progressivement croissants, et tâchez de fixer la limite à partir de laquelle votre pouvoir de connaître intuitivement commence à vous manquer. Est-ce que notre prétendue addition intuitive de 2 et 3 ne serait pas une opération empirique ? Pourtant Spinoza ne peut être tombé dans cette erreur. Mais s'il avait, lui, une connaissance de ce genre, il ne pouvait l'exprimer directement ; il ne pouvait qu'en suggérer la recherche.

4° « Étant donné les nombres 1, 2 et 3, tout le monde

voit que le quatrième nombre de la proportion est 6... » (*Ethique*, II, th. 40, sch. 2).

Je ferai les mêmes observations, sans pouvoir m'empêcher d'entendre sous les mots : « tout le monde voit... » une énorme ironie. D'ailleurs, en ce qui concerne la connaissance intuitive des nombres, je dispose d'une pierre de touche infaillible : dites-moi la loi selon laquelle les nombres premiers, dont la définition mathématique est rigoureuse, sont répartis dans la rigoureuse série des nombres. Si vous pouvez me répondre, j'admettrai que vous pouvez connaître intuitivement l'essence des nombres. Pour moi, je ne puis qu'avouer mon ignorance.

Par ce difficile chemin Spinoza nous conduit à résoudre par notre activité personnelle les antinomies de la science abstraite. Ici encore Spinoza dit au moins aussi fortement que Hegel le principe de ce que le dernier appelle une « connaissance dialectique ». « L'ordre et l'enchaînement des idées est le même que l'ordre et l'enchaînement des choses » (*Eth.* II, th. 7). L'image trop familière de l'homme armé par son créateur de facultés raisonnables et partant, avec ce harnachement, en guerre contre une nature substantiellement distincte de *sa* nature, ce mythe s'évanouit dans l'*Ethique.* Spinoza reste en dehors des interminables et pénibles efforts faits de Descartes à Kant et jusqu'aux modernes « phénoménologistes », pour expliquer la possibilité et justifier la valeur de la connaissance humaine. (On peut d'ailleurs se demander quelle tournure aurait prise l'œuvre de Kant, si celui-ci avait tenu compte de Spinoza). Le postulat dualiste étant nié et dépassé, le problème change complètement d'aspect. Il se confond avec un problème d'*éthique* intérieure.

En vertu du principe de non-dualité, la véritable connaissance n'est jamais une connaissance de l'intellect *isolé*, celui-ci n'ayant même pas d'existence actuelle

en soi. Elle ne peut être qu'une connaissance active et concrète, la reconnaissance d'une nécessité identique, procédant d'une essence-substance identique, dans le sujet et dans l'objet : mais pour que l'acte d'identité soit réel, il faut que le sujet soit d'abord réel, et l'objet réel. Sommes-nous toujours si sûrs d'être réels ? et de voir des objets réels ?

Cet aspect de la pensée spinoziste, lui aussi, s'il entrait dans l'intelligence de notre société, exigerait une révision totale de ce que nous nommons *science*, une révision surtout des procédés, chaque jour progressant, d'élevage rationalisé des petits de l'*Homo Sapiens* ; de ce dressage, enfin, que nous nommons l'*éducation*.

*

Ainsi, à mesure que se développe la doctrine, des conséquences de plus en plus concrètes en jaillissent impérieusement. Dans la partie proprement éthique de l'œuvre, le rythme ternaire de la contradiction et de la résolution se fait de plus en plus puissant.

L'impulsion est donnée par le terrible et éternel problème de la liberté et de la nécessité. Et Spinoza pose la nécessité, il faut le dire, avec toute la minutie rigoureuse de son esprit.

Le mécanisme cartésien impliquait le déterminisme des phénomènes. Les lois de la logique ne nécessitaient pas moins l'entendement. Mais Descartes prenait son refuge dans une volonté, de nature divine, absolument libre de choisir, de juger les idées proposées par l'entendement. Spinoza déloge le libre-arbitre de cette dernière position. Que seraient ces idées passives, proposées à la volonté comme une matière intellectuelle, et auxquelles le jugement ajouterait l'affirmation ou la négation, à son gré ? Ou bien elles ne sont que des fantômes d'idées, des images confuses d'états physiologiques ; ou, si leles sont idées, elles sont voulues aussi bien que pensées,

pensée et volonté étant inséparablement liées dans la même chaîne du déterminisme universel. « Dans l'âme il n'existe aucune volition — autrement dit affirmation ou négation — sauf celle que l'idée enveloppe, en tant qu'elle est une idée »... « *Corollaire* : La volonté et l'intelligence sont une seule et même chose ». (*Eth.* L. II, th. 49). L'impitoyable et lumineux *Scholie* qui suit ce corollaire nous conduit droit à des conclusions pratiques, individuelles et sociales, qui, en réunissant ce que Descartes avait séparé, justifient, encore une fois, le titre de l'*Ethique*.

La prétendue « notion universelle » d'un Dieu doué d'imagination humaine, qui aurait ordonné le monde en vue de sa créature, et la paire d'autres notions qui s'y rattache : le Bien et le Mal, considérés comme un ordre statique du monde, tout cela se dissout dans la critique spinoziste.

Après chacune ce ces exécutions, l'homme se trouve de plus en plus seul, sans secours de grâces extérieures, absolument nécessité sous tous ses aspects. S'il est faible, il sera écrasé. La vision de la nécessité est une épreuve décisive pour l'esprit. L'homme sans force devient fataliste et agnostique, se laisse aller à toutes les impulsions extérieures.

Le fort, à ce moment-là, se conduit, au regard de la logique vulgaire, comme un fou. C'est justement parce qu'il se reconnaît comme déterminé qu'il veut d'autant plus être libre, et qu'il le devient en réalité. Il tient du miracle. Il ne peut pas choisir d'être ceci ou cela. Contingence, libre-arbitre, ces notions ne sont que le reflet de notre ignorance des causes. Mais l'homme expérimente que s'il ne fait aucun effort, il perd peu à peu la notion même de son existence. Il agira donc. Il ne peut pas faire ce qu'il *a voulu*. Mais il voudra *ce qu'il fait*. Étant, il veut persévérer dans l'être, il veut se connaître progresser selon sa nécessité propre.

Connaître et vouloir sont un pour lui. Il n'a pas l'inconcevable libre-arbitre qui lui permettrait de « choisir » entre deux contingences. Mais il tend à se libérer de toutes les contingences.

L'homme qui identifie Liberté et Connaissance, par cela même est libre et connaissant, et il se place au-dessus de l'opposition du Bien et du Mal. Mais pourquoi paraphraser ? Voici les éclairs eux-mêmes :

« Nous ne savons pas de source sûre que rien soit bon ou mauvais, sauf ce qui contribue en réalité à faire comprendre, ou qui peut empêcher que nous comprenions. » (*Eth.* L. IV, Th. 27).

« Si les hommes naissaient libres, ils ne formeraient aucune conception ni du bien ni du mal, aussi longtemps qu'ils seraient libres. » (*Eth.* L. IV, Th. 68).

A la limite, « Dieu » est une façon de ne pas dire l'indicible extrêmité où l'être embrasse la réalisation de tous les possibles. Cette Conscience-limite, connaissant, voulant et réalisant du même coup tous les possibles, est absolument libre — puisqu'elle fait tout ce qu'elle veut et réciproquement, — et absolument déterminée — puisque rien de contingent n'existe plus dans une réalisation totale. Une telle notion ne pourra jamais devenir l'objet d'un dogme religieux. Les théologiens ne s'y sont pas trompés, qui, logiques avec eux-mêmes, ont accusé Spinoza d'athéïsme ; le mot « Dieu », qui revient à chaque instant dans son œuvre, ne les a pas induits en erreur. Il ne s'agissait pas, en effet, de leur Dieu. Il s'agissait de l'Etre, de la Connaissance, et de l'Amour qui est connaissance.

L'opposition entre l'âme et le corps disparaît de la même façon. « ... l'idée du corps et le corps, c'est-à-dire l'Ame et le Corps, ne sont qu'un seul et même individu conçu tantôt dans l'attribut de la pensée, tantôt dans celui de l'étendue. » Mais la suite de ce Scholie (Th. 21 du L. II) nous indique que cette connaissance de l'iden-

tité substantielle du Corps et de l'Ame exige un bond dans la connaissance du Troisième Genre ; car nous devons alors former l'idée de l'âme, c'est-à-dire l'idée d'une idée, ce qui « n'est autre chose que la forme d'une idée, en tant qu'on la considère comme une modification de la pensée et sans relation avec son objet. En effet, en même temps que quelqu'un sait quelque chose, par cela même il sait qu'il le sait, et en même temps il sait qu'il sait ce qu'il sait, et ainsi de suite à l'infini. » C'est simple, mais *réalisez* cela ! Le corps, si malmené par la théologie dualiste, reprend sa forme et sa place ; il est une « modification de l'étendue » au même titre que l'âme est une « modification de la pensée ».

L'âme étant « *l'idée du corps* », le corps est l'image de l'âme. La connaissance du corps est une partie nécessaire, et le commencement indispensable de toute connaissance. Elle tient une grande place dans l'*Ethique*. Mais connaître et vouloir ne sont pas deux actes distincts. Un savant physiologiste, capable de décrire cellule par cellule la constitution et le fonctionnement du corps humain peut fort bien n'avoir aucune connaissance réelle de son corps ; le moindre acrobate des rues aura peut-être une telle connaissance à un plus haut degré. Car seule est réelle la connaissance qui donne au connaisseur le pouvoir d'agir sur le connu. Le *corps humain en général* étudié par le biologiste doit être rangé parmi les « idées confuses », les « êtres d'imagination. » Un homme ne peut connaître le corps humain qu'en éprouvant son propre pouvoir sur sa propre chair.

Or, puisque cette connaissance est intuitive, elle doit se connaître elle-même. Apprendre à connaître réellement son corps, c'est donc apprendre à connaître son âme, ou plutôt à dissiper l'illusion de cette dualité. Et Spinoza conclut — faisant encore un beau scandale chez les théologiens et même parmi d'autres :

« Celui qui a un Corps apte à un très grand nombre

de choses, celui-là a une âme dont la plus grande partie est éternelle ». (*Eth.* L. V., Th. 39).

Notez que ce théorème est un des derniers et un des principaux de l'*Ethique.* On le passe trop souvent sous silence. Il choque nos façons occidentales de philosopher ; un penseur oriental verrait là une évidence.

D'autre part, un théorème précédent (Th. 21) du même livre nous interdit d'interpréter « âme éternelle », dans le sens théologique, comme une entité individuelle simplement débarrassée du corps et de ses nombreux inconvénients, et qui se donnerait dans un paradis confortable une pérennité de bon temps. Non, car : « L'âme ne peut s'imaginer aucune chose, ni se souvenir des choses passées, que tant que dure le Corps ».

Cette connaissance du corps (déjà plus qu'en germe dans le *Traité des Passions* de Descartes, il est vrai) est le seul moyen de lutter contre les *passions*, au sens strictement étymologique que Spinoza conserve à ce mot. « Une affection qui est une passion cesse d'être une passion sitôt que nous nous en formons une idée claire et distincte » et : « Il n'est pas une affection du corps dont nous ne puissions nous former une idée claire et distincte » (*Eth.* L. V, Th. 3 et 4).

Les propositions de l'*Ethique,* si simples mais si fulgurantes dans leur brièveté, ruinent la morale théologique basée sur la *foi* aveugle, et aussi bien la « morale laïque » fondée sur un *devoir* incompréhensible. Revenant à la tradition socratique, Spinoza réunit à nouveau le Vrai, le Bien et l'*utile.* (« Par *bien* je désignerai ce que nous savons, de source certaine, nous être utile ». (*Eth.* L. IV, Déf. I).

Contraindre une impulsion naturelle parce qu'une prétendue « révélation » ou un prétendu « impératif moral » la déclarent « mauvaise », ce n'est pas la supprimer. Si elle est réellement mauvaise, c'est-à-dire *nuisible,* de quelque façon, au but poursuivi par l'in-

dividu, elle continuera un travail souterrain, invisible, jusqu'au jour où elle se manifestera plus forte que jamais : c'est le mécanisme du *refoulement*, mis en lumière bien des fois par les penseurs de l'Orient, par Socrate dans la *République* de Platon, par le Christ (dans la parabole des démons chassés par force d'une demeure et qui reviennent plus nombreux), et par bien d'autres ; fait que, *pratiquement*, on s'obstine à oublier, même si un Freud, avec une insistance qui ne sera jamais trop grande, en vulgarise la notion.

Il n'est d'autre Bien que ce qui est réellement utile, pas d'autre moyen de le réaliser que la Connaissance en acte. « L'effort suprême de l'âme et sa vertu suprême, c'est de comprendre les choses par le troisième genre de connaissance ». (*Eth.* L. V, Th. 25).

Une autre opposition qui s'évanouit dans l'œuvre de Spinoza, c'est celle de la Joie et de la Vertu. La doctrine dite « chrétienne » a solidement implanté dans l'opinion du monde occidental le préjugé que la souffrance est bonne par elle-même, et la Joie mauvaise ; l'homme doit souffrir sur cette terre, pour gagner, il est vrai, (car le commerce chez nous ne perd jamais ses droits), au bout d'un temps mal défini, un bonheur perpétuel dans le ciel. A vrai dire, il n'y a là, comme dans la plupart des dogmes religieux (incapables de rien inventer), que le souvenir corrompu d'une constatation vraie : tout progrès s'accompagne d'une souffrance. Mais ce que le monde chrétien a oublié, c'est que la souffrance n'est pas celle de l'être qui progresse ; mais de ce qu'il dépasse, surmonte et brise dans son progrès. Et sa Joie essentielle est à la mesure même de cette souffrance.

« La Joie est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection. La Tristesse est le passage de l'homme d'une plus grande à une moins grande perfection ». (*Eth.* L. III, déf. 2 et 3). Si ces propositions étaient fausses, le monde et l'essence même de l'esprit

ne seraient que de sinistres farces (il est souvent bien difficile de ne pas le croire) et mieux vaudrait se faire sauter la cervelle tout de suite. Mais ces définitions sont vraies, bien que presque incroyables. Il faut savoir en effet quelle est cette Joie. Elle n'est pas le plaisir. Elle naît toujours au milieu des souffrances. Elle est la Joie absurdement voulue *malgré* la souffrance nécessaire, elle est le sentiment même de la Liberté absurdement voulue *malgré* le déterminisme universel. L'âme en effet éprouve la Joie lorsqu'elle *agit*, c'est-à-dire lorsqu'elle connaît, et la Tristesse lorsqu'elle *pâtit*. (« Outre la joie et le désir qui sont des passions, il existe d'autres affections de joie et de désir qui se rapportent à nous, en tant que nous agissons. » (*Eth.* L. III, Th. 58). Il en résulte que, pour comprendre cette doctrine de la Joie, il faut ranger tous les *plaisirs subis*, dont l'homme jouit sans les faire, sous le titre : *Tristesse* ; et toutes les souffrances qu'il peut s'imposer ou accepter activement dans le but de connaître, sous le titre : *Joie*. Et la plus grande Joie, qui est « l'Amour intellectuel de Dieu », c'est la « Joie qui naît du Troisième Genre de Connaissance », « accompagnée de l'idée de Dieu comme cause » (*Eth.* L. V, Th. 32 et 33) — c'est-à-dire : la Joie d'un être qui se crée et se connaît réel. Et quiconque méditera un instant là-dessus comprendra que *cette Joie n'est pas drôle.*

On ne s'y trompera pas si l'on songe à la vie de Spinoza, vie peu « joyeuse » s'il en fut, dans la pauvreté, l'isolement, la maladie. Car, conséquence rigoureuse encore du non-dualisme, la pensée réelle engage la vie entière. L'homme est un. Les plus belles constructions philosophiques deviennent des infamies à mes yeux si j'apprends que leurs auteurs étaient des lâches, des traîtres ou des cupides. L'œuvre de Spinoza est à l'abri d'une telle attaque ; sa vie en est partie intégrante. On pourrait aisément écrire une « *Biographie*

de Baruch Spinoza, démontrée selon l'ordre géométrique » qui serait un corollaire rigoureux de l'*Ethique.* Je ne donnerai pour exemple que le Théorème 70 du Livre II de l'*Ethique,* que Spinoza, comme on sait, a appliqué scrupuleusement jusqu'à sa mort : « L'homme libre, qui vit parmi les ignorants, s'applique autant qu'il le peut à éviter leurs bienfaits ».

Il sut aussi quelles étaient les dispositions particulières de sa nature, et il en fit sa force, alors que chez d'autres elles eussent été des faiblesses. Il se savait peu apte, ne fût-ce que du fait de sa santé, à enseigner et réformer directement les hommes, à entrer en contact brutal avec la société. Philosophe, il mit dans son travail de philosophe les explosifs les plus puissants de sa sagesse : aussi, à chaque théorème de l'*Ethique* les cadres de la philosophie purement spéculative éclatent un peu plus. Entre les lignes dorment les germes de cent révolutions. Mais ce que je puis dire de mieux à sa gloire, persuadé que d'autres pourront le dire aussi, c'est qu'il m'a fait gagner du temps.

*

Révolutionnaire à l'égard du grand sommeil théologique, Spinoza l'est assez évidemment dans le cadre abstrait de l'*Ethique.* Il n'est pas besoin de rappeler que la violence de sa polémique, dans son *Traité Théologico-Politique* et surtout dans ses *Lettres,* est telle qu'elle l'a mis, presque jusqu'à nos jours, au ban de la philosophie « respectable ». Socialement et politiquement aussi, l'*Ethique* à elle seule contient en quelques propositions les principes d'une révolution. On pourra encore méditer longtemps ce théorème : « Dans la mesure seulement où les hommes vivent sous la conduite de la Raison, ils concordent toujours nécessairement de nature ».

Mais ici Spinoza est plus encore révolutionnaire par son non-dualisme que par ses théories explicitement

politiques : théories audacieuses et courageuses pour l'époque, mais que l'on ne peut guère juger que relativement à cette époque. Au contraire, le rythme de sa pensée, posant et résolvant des antinomies, le place absolument dans la lignée des vrais penseurs révolutionnaires, de ceux, veux-je dire, pour qui connaître et agir ne se séparent pas. A cette lignée s'opposent tous les autres philosophes, constructeurs de systèmes toujours dualistes au fond, et qui sont des simples reflets des conflits matériels de la société qui les produit : leurs productions sont justiciables de l'explication marxiste de l'histoire.

Depuis le commencement des « temps modernes », le grand drame de la philosophie-reflet-social fut celui-ci : la naissance et le perfectionnement des nouveaux modes de production exigeait une technique ; la technique une science de la nature ; et de celle-ci sortait peu à peu une philosophie critique qui tendait à ruiner toute métaphysique et toute théologie, et par là à tuer la religion. Or la classe naissante qui avait entre ses mains les moyens de production, avait besoin de la « religion », précieux poison pour endormir et mieux dominer ses esclaves. Ces deux demandes contradictoires se sont clairement exprimées dans le développement philosophique de Descartes à nos jours. Chez Descartes, les deux courants philosophiques coexistent : sa cosmologie est tout matérialiste, mais n'empiète nullement sur sa métaphysique. Après lui, les philosophes se spécialisent, mais tous les efforts sont faits — vainement, comme on pouvait prévoir — pour concilier la « science » et la « foi ». Finalement, idéalistes et positivistes sont réunis dans les Universités des divers pays, images assez exactes des besoins idéologiques de la classe au pouvoir.

Spinoza, niant toute dualité foncière entre la matière et l'esprit, le corps et l'âme, l'action et la pensée, se

place d'emblée, hors de cette philosophie-reflet, sur un plan éternel. Dans une histoire de la philosophie (on l'a sans doute remarqué) il « détonne » toujours un peu. Il gêne. Il ne s'emboîte pas dans le système. Son œuvre, limitée dans les cadres de la philosophie, est toujours près de les faire éclater.

*

J'ai dit que les démarches de la pensée spinoziste me rappelaient celles de certains sages, anonymes ou presque. Je voulais parler du peu que nous puissions bien connaître de la pensée orientale dans ses plus hautes expressions. Je songeais tout particulièrement à la *Kabbale* juive et au *Vedanta* hindou.

Il est extrêmement probable que Spinoza, de par sa naissance même et sa connaissance approfondie de l'hébreu (puisqu'il a écrit une *Grammaire* de cette langue) a pu étudier d'assez près les textes principaux de la Kabbale. On pourrait trouver bien des parallélismes entre la doctrine de l'*Ethique* et les enseignements cabalistes. Je citerai seulement, au hasard : la théorie spinoziste de la substance renfermant les « idées *sub specie aeternitatis* » de toute chose, et particulièrement des corps et de leurs idées les âmes, est contenue dans le *Zohar*, sous une forme imagée et poétique, mais non moins précise : « La connaissance qu'on a du Saint, béni soit-il, n'est qu'imparfaite, car il est l'âme des âmes, l'Esprit des esprits... » ; «... Car en haut également il y a un habit, un corps, une âme, et une âme de l'âme... Toutes ces parties s'enchaînent... » (*Zohar*, I, 103 b et III, 152 a, etc.).

Le *Zohar* insiste bien souvent sur « la parfaite unité du monde d'en bas avec celui d'en haut » ; et en tire, comme Spinoza, cette conséquence que l'union des hommes ne peut se faire que par la Vérité qui leur est commune (II, 216-217). Même analogie dans la doctrine

du mal, « privation » d'être selon Spinoza ; et, selon la Kabbale, trou dans l'être, qui seul sépare le Roi de sa Schekinah, seul obstacle à leur Amour infini.

Mais la parenté réside beaucoup moins dans les expressions métaphysiques ou symboliques de la spéculation que dans la méthode elle-même. Une telle pensée ne peut se laisser enfermer dans des mots écrits ; en toute rigueur, elle ne peut être communiquée qu'oralement, de vieille bouche à jeune oreille. Un livre de philosophie, le plus souvent, est une aide à la seule paresse : il propose une illusion de clarté, par l'ordonnance du discours, et évite au lecteur de se heurter au mur de l'absurde. Les rédacteurs du *Zohar* ont trouvé un détour pour que le livre écrit puisse quand même servir, non pas à communiquer (c'est impossible) mais à provoquer une pensée réelle. C'est la méthode du casse-tête. Lisez quelques pages, surtout de celles purement métaphysiques, du *Zohar*. Presque toujours, vous trouverez une construction cohérente tout d'abord, un enchaînement logique qui vous permet l'attente de telle ou telle conclusion. Cela dure parfois assez longtemps. Et tout à coup une simple phrase démolit tout, contredit tout votre échafaudage, remet tout en question. Vous restez un moment étourdi ; mais quelque chose s'est gravé dans votre esprit, la seule chose positive qu'un livre puisse vous communiquer : une *interrogation*. C'est pourquoi aussi j'ai dit au commencement que l'*Ethique* apparaissait à chacun selon son être propre. Le *Zohar* dit aussi : « Chaque homme peut s'attacher à l'esprit de la sagesse selon la largeur de son propre esprit... *Son Epoux est connu aux Portes*, c'est-à-dire aux intelligences des hommes ; il est connu à chacun selon la largeur de sa porte. Quant à connaître l'essence divine à fond, nul n'a jamais pu s'en approcher de près et nul ne la connaîtra jamais » (I, 103 E).

Si la méthode d'enseignement de Spinoza me semble

si proche de celle de la sagesse juive, les expressions de sa doctrine me rappellent plus encore, bien souvent, le symbolisme métaphysique des penseurs hindous. Je n'ai pas pu trouver, d'ailleurs, de mot plus juste pour résumer l'opération philosophique de Spinoza que « non-dualisme », expression directement traduite du mot *advaita*, que les disciples de Çankara donnent pour nom à leur doctrine, qui est sans doute l'interprétation la plus vaste et la plus profonde des textes vêdiques.

Bien entendu, Spinoza ne pouvait avoir aucune connaissance de ces doctrines. Et je préfère avoir encore une fois l'occasion de constater la convergence de toutes les vraies pensées de l'humanité vers une direction unique, alors même qu'aucun rapport historique n'existe entre elles.

Ce rapprochement a déjà été fait [1]. Mais presque toujours sur une base fausse, celle du « panthéisme », au sens où communément on l'entend, comme une identification à l'Être de la totalité des phénomènes. Hegel pourtant avait vu que ce « panthéisme » est aussi étranger à Spinoza qu'à la pensée orientale. « Panthéisme est une expression trompeuse, parce qu'elle contient la possibilité de se méprendre sur le

1. Gobineau, par exemple, qui connaissait bien sinon la pensée, du moins la présentation philosophique de la pensée soufi, voyait en Spinoza et en Hegel « des esprits asiatiques ». Mais M. Masson-Oursel, qui nous rappelle, dans la *N. R. F.* du 1er février, cette « surprenante, mais vraiment profonde assertion », semble avoir compris que Gobineau n'a vu là qu'une analogie formelle et, à mon sens, tout extérieure : le fait que ces philosophies prennent toutes leur « point de départ dans l'autonomie de l'Esprit universel. » M. Masson-Oursel signale en effet, et justement, que Gobineau n'a pas compris le « pragmatisme foncier » de la pensée orientale. Pragmatisme (dirai-je) au sens où Socrate est pragmatique en identifiant le Bien et le Beau à l'Utile. Seul importe le sens profond, immédiatement applicable, de la doctrine. Comparer des « philosophies » n'a aucun sens : on en arrive alors, parce qu'on a trouvé le mot « nirvâna » employé par Schopenhauer, à rapprocher la philosophie de cet auteur de la pensée asiatique traditionnelle, dont elle est fort éloignée.

πᾶν, et de l'entendre, non comme universel, mais comme totalité. La philosophie de Spinoza n'est nullement un panthéisme ». (*Philosophie de la religion*, T. II, sur le Bouddhisme). L'essence de la philosophie de Spinoza est le non-dualisme.

De ce principe identique de nombreuses coïncidences découlent, qu'il serait trop long d'énumérer. (Je note seulement que la doctrine de la correspondance entre les éléments de la « nature naturante » et ceux de la « nature naturée », dont ils sont les idées *sub specie aeternitatis*, se retrouve dans la tradition hindoue plus nettement encore que dans le *Zohar*. Ce sont les *tattvâni*, essences productrices des *bhûtâni*, ou éléments physiques improductifs, énumérés dans le *Sânkhya*. L'opposition Joie-Vertu disparaît aussi dans les *Upanishads*. La Joie est un aspect non essentiellement distinct du sacrifice intérieur, un « passage à une plus grande perfection ». Mais là non plus Joie n'est pas plaisir.

Mais surtout, c'est encore dans la méthode et dans l'application pratique, dans la rigueur logique qui lie l'attitude à la doctrine, que Spinoza rejoint, sous le masque de la philosophie, cette lignée de sages. Pour lui comme pour eux, la connaissance est de l'être entier ; et d'abord, par un long exercice, connaissance active du corps ; puisqu'il est la première marche de notre escalier. Pour eux comme pour lui, connaître c'est se faire, c'est devenir à soi-même son propre père. C'est lutter contre le sommeil et la mort sournoise. C'est être attentif aux douleurs les plus terribles comme aux plaisirs les plus tristes, se libérer d'eux sans les contraindre ni s'en distraire, se faire durement à soi-même sa Joie, qui « n'est pas la récompense de la vertu, mais la vertu même » — sans jamais désirer la recevoir, désirant toujours *agir*, et non jamais *pâtir*.

RENÉ DAUMAL

20 novembre 1932.

DESSINS COMMENTÉS

1. — *Ce sont trois hommes sans doute ; le corps de chacun d'eux, leur corps entier est embarrassé de visages ; ces visages se soutiennent et des épaules maladives tendent à la vie cérébrale et sensible.*

Jusqu'aux genoux qui cherchent à voir. Et ce n'est pas plaisanterie. Au dépens de toute stabilité, ils ont médité de se faire bouches, nez, oreilles et de se faire yeux. (Orbites désespérées prises sur la rotule).

Un visage assoiffé d'arriver à la surface part du profond de l'abdomen, envahit la cage thoracique ; mais à envahir il est déjà plusieurs, il est multiple et un matelas de têtes sous-jacent se révèlerait certes à la percussion, n'était qu'un dessin ne s'ausculte pas.

Cet amas de têtes forme plus ou moins trois personnages qui tremblent de perdre leur être ; les yeux braqués sur la surface de la peau brûlent du désir de connaître et l'angoisse les dévore de perdre le spectacle pour lesquels ils vinrent au dehors, à la vie, à la vie.

Ainsi par dizaines et dizaines apparurent ces têtes qui sont l'horreur de ces trois corps, famille scandaleusement cérébrale, prête à tout pour Savoir, même le cou-de-pied veut se faire une idée du monde et non du sol seulement, du monde et des problèmes du monde.

Rien ne veut consentir à être taille ou bras, il faut que tout soit tête ou sinon rien.

Tous ces morceaux forment trois êtres qui se soutiennent entre eux, désolés jusqu'à l'ahurissement...

2. — *Comme il regarde ! (Son cou s'est allongé jusqu'à être le tiers de sa personne). Comme il a peur de regarder ! (A l'extrême gauche sa tête s'est déplacée).*

Quelques cheveux servent d'antennes et de véhicule à la peur et les yeux épouvantés servent encore d'oreilles.

Tête hagarde régnant difficilement sur deux ou trois lanières (sont-ce des lanières ?) des bouts d'intestin, des nerfs dans leur gaine.

Soldat inconnu évadé d'on ne sait quelle guerre, le corps ascétique, réduit à quelques barbelés.

3. — *Dentelé et plus encore en îles, grand parasol de dentelles et de mièvreries et de toiles arachnéennes est son grand corps impalpable.*

Que peut bien lui faire, lui commander sa petite tête dure mais vigilante qui semble dire : « Je maintiendrai ».

Que pourrait-elle exiger des volants épars de ce corps soixante fois plus étendu qu'elle ? Rien qu'à le retenir elle doit avoir un mal immense.

Cette tête en quelque sorte est un poing, et le corps, lui, la maladie. Elle empêche une plus grande dispersion. Elle doit se contenter de cela. Rassembler les morceaux serait au-dessus de sa puissance.

Mais comme il vogue ! Comme il prend l'air, ce corps semblable à une voile, à des voiles, aux nuages de l'espace !

Comme cette flottille de radeaux pulmonaires s'ébranlerait ! Mais la tête ne le permet pas.

Elle n'obtient pas que les morceaux se joignent étroitement et se soudent ; mais au moins qu'ils ne désertent pas.

4. — *Celui-ci, ce n'est pas trop de trois bras pour le protéger, trois bras en ligne, l'un bien derrière l'autre, et les mains prêtes à écarter tout intrus.*

Car quand on est couché, votre ennemi en profitera, il faut craindre en effet qu'il n'ait grande envie de vous frapper.

Derrière trois bras dressés, le héros de la paix attend la prochaine offensive.

5. — *Ici, le poulpe devenu homme, avec ses yeux trop profonds. Et chaque œil s'est annexé pour lui tout seul un petit cerveau : la paire de bésicles devenue tête.*

Mais assurément ils réfléchissent trop. Ils pensent en grands halos, en excavations. C'est le danger ; les lunettes aident à voir mais non à penser et déblaient la tête au fur et à mesure, par pelletées.

6. — *Ce serait bien une flamme, si ce n'était déjà un cheval. Ce serait un bien bon cheval, s'il n'était en flammes. Il bondit dans l'espace. Combien loin d'être une croupe est sa croupe éclatant de panaches ardents, de flammes impétueuses ! Quant aux pattes, elles ont des ténuités d'insectes, mais les sabots sont nets, comme des « pastilles ». C'est comme ça qu'il est mon cheval, un cheval que personne ne montera jamais.*

Et une banderole légère et certainement sensible, dont sa tête est ceinte, lui donne une finesse presque féminine comme s'il se mouchait dans un mouchoir de dentelles.

Heureusement, heureusement que je l'ai dessiné.

Sans quoi jamais je n'en eusse vu un pareil. Un tout petit cheval, vous savez, mais une vraie idée « cheval ».

Beaucoup plus près des brises que du sol. Beaucoup plus ferme dans la pure atmosphère malgré ses pattes de devant posées comme deux crayons. Et il rue vers le ciel, il rue avec entrain des ruades de flammes.

7. — *Il dit quelque chose, ce cheval, à ce cerf. Il lui dit quelque chose. Il est beaucoup plus grand que lui. Sa tête le domine de très haut, une tête qui en dit long. Il a sûrement beaucoup souffert, de situations humiliantes, depuis longtemps, dont il est sorti. Ses yeux disent une sérieuse remontrance. Avez-vous jamais vu des rides autour et au-dessus des yeux d'un cheval, droites et remontant jusqu'au sommet du front? Non. Pourtant aucun cheval ne ressemble plus à un cheval que lui. Sans ces rides il ne s'exprimerait pas avec autant d'autorité. Naturellement ce n'est pas un cheval qu'on puisse voir sous le harnais... quoiqu'il y ait de pires tragédies.*

Et là un peu plus loin, un autre animal accourt. Il s'arrête ; « stop » ! sur ses pattes. Il observe, il essaie de se faire d'abord de la situation une idée, on voit qu'il en prend conscience.

Cependant le premier ne cessant de s'adresser au cerf, en sa fixité si parlante lui dit :

Comment peux-tu, voyons? Comment oses-tu?

Le cerf fait la bête.

D'ailleurs ce n'est qu'un daim, comment ai-je pu me tromper jusqu'à dire que c'était un cerf?

8. — *Dans un parc de fleurs, de volailles, d'attrape-mouches, de petites collines et de semences huppées prenant leur vol, s'avance le gracieux géant hydrocéphale sur sa patinette. Patinette-voiturette, car on peut s'y asseoir, mais peu à l'aise, et il y a*

un haut dossier étroit, incliné, en panache. Mais bien au-dessus encore de son plus haut appui apparaît, tandis qu'une main longue et ferme tient le guidon, apparaît et plane la majestueuse tête du géant au front débonnaire, œuf intelligent à l'ovale délicieux, étudié en vue des virages ou bien de la croissance des idées en hauteur.

Sur un tout autre plan quoique près de lui court à toute vitesse un clown aux jambes de laine.

9. — *Pas seulement des cheveux apparaissent sur cette tête, mais une ronde de donzelles. Ou plutôt elles s'assemblent pour la ronde et déjà trois sont en place et s'en vont prendre les autres par la main. Et tout ça sur quoi? sur la grande tête rêveuse de la jolie princesse noire aux tout petits seins, aux si petits seins.*

10. — *Est-ce pour regarder qu'ils sont venus sur cette page ces deux-là? Ou pour s'effrayer, pour être glacés d'épouvante à cet étrange spectacle qu'ils voient, qu'ils sont seuls à voir ?*

Et rien pour digérer leur épouvante ! Aucun soutien. Pas de corps. Il n'y aura donc jamais personne pour avoir un corps ici ?

Mais peut-être l'effroi passé, tourneront-ils le dos au papier, amants silencieux, appuyant l'un contre l'autre leur maigreur délicate, seuls à eux deux, de l'autre côté du monde, venus ici comme un détail du hasard, repartant inaperçus vers d'autres landes.

HENRI MICHAUX

COMBAT AVEC L'ANGE

(suite et fin)

Je n'avais plus que cette chance. Si mon raisonnement était faux, j'étais perdu, tout était perdu. Si j'avais raison, il se trouvait au contraire que, le premier entre les amants passés, présents et futurs, je comprenais avant qu'il ne fût trop tard. Si j'avais raison et si j'arrivais à temps, c'était à nouveau le bonheur, car il m'était assuré ainsi que j'avais tout compris du cœur de Malena. Il se trouva aussi que les chiens comprirent, et ne se firent pas écraser ; que les camions comprirent et portaient tous à l'arrière leurs signaux rouges ; que les passages à niveau comprirent et étaient ouverts. Je rejoignis Malena dans une heure de lucidité universelle.

Madame Blanche se dressa à ma vue dans son bureau, et je vis tout de suite, à son visage, que Malena et Carlos Pio étaient là ! De maussade, il s'éclaira. Pourquoi se précipita-t-elle à mon secours au lieu de me mentir ? A quoi reconnut-elle que je n'avais pas de revolver, qu'il n'y aurait pas de scandale ! Comment son âme simple et vénale devint-elle aussitôt partie noble et agissante dans un conflit racinien, je ne m'en étonnai pas, tant cela me parut naturel. Toute la maison d'ailleurs avait dû être bouleversée par l'arrivée avec Carlos de ma compagne habituelle.

— Montez vite ! Montez vite ! cria Madame Blanche. Elle est encore sur le balcon.

Je compris la présence d'une des bonnes sur le trottoir et pourquoi j'avais cru à un feu de cheminée. La bonne regardait Malena. La curiosité, réprimée cruellement par Madame Blanche à l'intérieur de la maison, était tolérée par elle dès qu'on avait franchi le seuil. Déjà la directrice rabattait sur nous les portes de fer de l'ascenseur avec la décision du commandant du sous-marin avant l'attaque. C'était un ascenseur d'âge, et dont la lenteur permettait à Madame Blanche ce qu'elle estimait des consolations.

— En tout cas le monsieur est bien, très bien, dit-elle.

La cigarette de Carlos Pio avait parfumé l'ascenseur. J'essayais d'être calme, dans cette piste qui marchait. Mais cette odeur transformait en chasse la poursuite logique qui m'avait mené jusqu'ici. Quand un grand mathématicien se sent sur la piste de sa découverte trigonométrique grâce à des fumées, des reflets, des empreintes, et qu'il se mêle aussi à ces indices le parfum de la femme qu'il aime, il doit soudain défaillir, être sur le point de renoncer, et n'éprouver plus qu'un désir, celui que j'éprouvais : le désir d'être étendu, n'importe où, à même la terre, de préférence. Si je n'étais pas étendu dans l'ascenseur, c'est que la place ne lui permettait pas de me remonter autrement que debout, comme il faut bien mettre les cadavres et les cercueils dans les ascenseurs d'hôtels.

— Vous pensez bien que je ne leur ai pas donné votre 10, continuait la consolatrice. Ils sont au 23.

Nous étions sur le palier. Madame Blanche demanda par le cornet acoustique la femme de chambre qui guettait sur le trottoir. La dame était toujours sur le balcon. Mais cette nouvelle inespérée parut au contraire contrarier Madame Blanche.

— Mademoiselle Francine, dit-elle à la demoiselle

d'étage, trouvez un moyen pour que le 23 ferme sa fenêtre.

J'ai compris plus tard Madame Blanche. Elle savait que lorsqu'une femme ne trouve pas de sortie dans son cœur elle la trouve dans l'espace. Mademoiselle Francine frappa. Aucune réponse. On entendait seulement dans la chambre silencieuse le tic-tac d'une machine infernale. C'était Carlos Pio qui remontait inconsciemment sa montre avant de se mettre au lit.

— Toujours au balcon ? demanda Madame Blanche par le tuyau acoustique.

— Toujours. Elle se penche.

— Refrappez, Mademoiselle Francine.

Mademoiselle Francine refrappa.

— Qui est là, demanda enfin Carlos Pio, libéré de son premier bouton de manchette. Tous ses bijoux avaient des chaînettes de sûreté. Son coucher en était toujours retardé d'un quart d'heure.

— C'est Mademoiselle Francine.

— Qu'est-ce que c'est que Mademoiselle Francine ?

— La direction vous prie de fermer votre fenêtre une minute.

— Je veux savoir ce que c'est au juste que Mademoiselle Francine ? reprit Carlos, avec cette passion du bavardage qui l'eût fait poser la même question dans les bras même de Malena.

Mais le temps manquait pour lui expliquer ce qu'était au juste Mademoiselle Francine, le père de Mademoiselle Francine, savetier à Issoire, sa mère morte d'avoir mangé à jeun du pâté de lapin, sa première communion dans l'église Saint-Austremoine, son viol par son oncle le tambour de ville, au second étage de la tour ruinée de Gevillat, il lui avait offert ensuite une friture près du pont suspendu ; toutes les fois depuis qu'elle l'avait vu battre le tambour, elle avait eu l'impression qu'il allait se confesser en public et raconter l'affaire ; son apprentissage chez la couturière d'Echan-

delys, au bord de la Dolore naissante, son viol par le vieux clerc de notaire dans les courtines du château de La Fayette ; elle les connaissait maintenant les monuments historiques. Il lui avait offert ensuite le dîner à l'hôtel Aubert. Il y avait du pâté de lapin, elle en aurait pleuré ! Tout cela n'eût d'ailleurs peut-être pas intéressé Carlos, ni comment, amenée aux environs de Paris par une série de désastres sentimentaux dont chacun toujours combinait un humain honteux et un magnifique paysage, elle avait tenu un étalage à la foire aux haricots d'Arpajon, où l'avait découverte le mari de Madame Blanche qui cherchait des semences pour son jardin de Creil. Il n'y avait dans l'enclos de Creil ni machicoulis gothiques ni chapiteaux romans, il était non loin de la guerre, sans arbres, et la fumée y remplaçait l'ombre, pourtant dans ce jardin aussi il fallait y passer tous les Dimanches matins, Madame Blanche n'arrivant que par le train de onze heures. Voilà ce qu'était au juste Mademoiselle Francine, avec, en tout temps, des mains noueuses, de petits yeux de taupe tristes et doux et, aujourd'hui, l'ombre ajoutée par la nouvelle que la Banque de Brioude où elle plaçait ses économies avait sauté.

— Voulez-vous une minute fermer la fenêtre. Il y a un courant d'air.

— Comment peut-il y avoir de courant d'air puisque la porte est fermée ? demandait Carlos, déjà avide de discussion et que son débat avec la chaînette de son épingle de cravate irritait.

— Je ne sais comment, mais il y a un courant d'air terrible, disait Mademoiselle Francine, dont la robe pendait en plis de plomb plus rigides que les ris d'un voilier dans un trou de calme.

— Erreur. Au moindre courant d'air j'éternue, reprenait Carlos Pio. Or je n'en ai nulle envie et nul besoin.

— Nous n'y arriverons jamais ! dit Madame Blanche. Je vais ouvrir avec mon passe. Restez derrière. Si elle ne voit que moi nous ne risquons rien avec Madame.

Elle frappa.

— Qui est là ? reprit la voix irritée de Carlos.

— C'est Madame Blanche.

— Qu'y a-t-il encore ? Qu'est-ce que c'est que Madame Blanche ?

Bien que la vie de Madame Blanche fût, à l'opposé de la vie de Mademoiselle Francine, une accumulation de triomphes et de dominations, il ne fut pas non plus question de la révéler à Carlos Pio. Déjà le passe avait joué et Madame Blanche était dans la salle... Dans le cadre obscur de la fenêtre, un corps adossé maintenant au balcon prenait toute la lumière qui pouvait à cette heure tomber du ciel ou monter de la terre. Ce n'était pas beaucoup. C'était un corps triste et terne.

— J'ai à parler à Madame, dit Madame Blanche. J'en ai pour une seconde, c'est urgent.

Alors de ce balcon, d'où tout à l'heure en se penchant elle avait entrevu en effet une troisième solution, du fond de la chambre, ou plutôt à ce qu'il me semblait de derrière le balcon, du fond de la nuit je vis Malena venir vers Madame Blanche. Il y avait sur son visage une tristesse indicible, mais elle ne résistait pas, elle n'interrogeait pas. C'était un des événements qu'elle avait jugés possible que Madame Blanche intervînt, lui interdît sa maison comme à une femme indigne, la forçât à redescendre en réprouvée sous les yeux indignés du personnel. Ou peut-être allait-on, comme aux couples déconsidérés, l'envoyer avec Carlos Pio dans une chambre de rebut, sans balcon et sans Barbedienne, pour céder celle-ci à des amants honorables. Pour sa part, elle n'y voyait que des avantages, ce serait même une consolation de voir le beau Carlos dans une soupente. Elle avait la soumission de celle qu'on arrête, et que

l'arrestation libère d'une lutte intérieure où elle succomberait. Le difficile allait être de passer devant les bonnes, mais elle s'était déjà fait cette face prête aux hontes des kleptomanes et des fausses monnayeuses. Elle ne regarda même pas Carlos. Derrière son visage affreusement réduit, on sentait aussi sa pensée réduite. Carlos Pio en était déjà sorti, ainsi que... mais qui donc déjà la remplissait auparavant ? Pour la première fois je voyais une Malena qui ne me connaissait pas, qui ne m'avait jamais connu. Avec ce pas de somnambule et ce corps défaillant, elle donnait l'impression d'un boxeur mis hors de combat debout. Et c'était cela. Le combat était terminé.

Madame Blanche s'écarta. Alors Malena me vit, voulut fuir. Mais dès que je l'eus touchée du bout de mon bras étendu, elle s'effondra et elle fut prise, irrémédiablement prise, comme une enfant aux barres.



— C'est toi, Amparo !

— Calmez-vous, Madame. Vous avez la fièvre. Vous vous battez dans votre lit.

— Me battre ? C'est fini de me battre. Il a vaincu.

— Monsieur Carlos Pio ? Jamais !

— Tu n'imagines pas sa grandeur, Amparo. Ce n'était pas un ange de ma taille, avec des ailes aux moignons desquelles j'aurais pu m'agripper, avec ces pieds nus qu'ont les anges, sur lesquels j'aurais pu piétiner avec mes souliers de golf. Comment ce géant des géants pouvait arriver à lutter avec moi, cela m'était incompréhensible ! D'autant plus que je rapetissais encore, que j'étais à peine haute comme une enfant, une poupée. Mais c'est dans ces moments qu'il y allait le plus durement. Sur cette réduction de moi où tout était réduit, amour, pensée, il tombait en brute

et à bras raccourcis. Sur ce qu'il y avait de plus minuscule en fait d'amour, d'obstination, cette masse énorme se ruait, s'abattait. Il me prenait par la tête et me cognait à des sortes de murs. Il me prenait aux jambes et me cognait la tête à des sortes d'arbres, à des ombres, à des charmes. Il me frappait à même le sol comme on frappe le poulpe contre le quai du port pour qu'il devienne tendre. Son orteil était plus gros que moi. Son regard plus dense que moi. Si encore j'avais su ce qu'il me voulait. Mais je n'arrivais pas à démêler l'enjeu de la lutte. Il venait lutter les jours où je désespérais, je croyais que c'était contre mon désespoir. Il venait lutter mes jours de bonheur, je croyais que c'était contre mon bonheur. De sorte que je ne savais si c'était un brassage, ou un combat, s'il était doux ou s'il était furieux. J'avais parfois l'impression que lui-même croyait à une méprise, mais qu'un ordre supérieur lui prescrivait de continuer, et qu'il se forçait à lutter contre la tendresse et le renoncement, alors qu'il était parti en guerre contre l'orgueil. Était-il l'ange de l'orgueil ou l'ennemi de l'orgueil. Son visage était trop haut dans le ciel pour que je pusse y lire. D'ailleurs moi-même étais-je une irréductible petite masse d'orgueil ou une irréductible petite masse d'humilité, je ne le sais pas davantage aujourd'hui ! Ni si j'étais l'orgueil de l'humilité, ou l'humilité de l'orgueil. En tout cas tous à mon avis eussent été plus aptes que moi à se défendre, car ils auraient su quoi défendre. Les avares eussent défendu l'avarice, les luxurieux la luxure. Je le vois contre Gladys qui eût défendu sa liberté. Je le vois contre toi, qui aurais défendu ton esclavage et avec toi le combat eût certes gagné en pittoresque. Je vois comme tu te serais débattue, tes ruses, tes mensonges, toute la famille Amparo coalisée contre sa masse blanche, José tirant sur lui à la carabine, Baba lui brûlant le talon au tisonnier : moi j'étais seule.

Cependant, j'ai résisté. Non pas qu'il me ménageât. Ce n'était certes pas par plaisir qu'il luttait. Un souffle énorme sortait de ses poumons. La sueur coulait dans ses prises. Il me roulait comme un flux. Il me traitait en égale. Je n'étais que noyau d'un ange de même hauteur que lui. Mais parfois je le sentais dérouté, je me rendais compte, sans savoir lequel d'ailleurs, que j'avais pris sur lui un avantage. Quand j'ai enfermé là-bas à Versailles Gladys et Jacques dans la même chambre, son étreinte s'est soudain relâchée, j'ai cru qu'il abandonnait. Certaines fois, je pensais aussi que c'était l'ange de la mort, tant mon angoisse était profonde dans ses bras, mais non ! C'était au contraire quelqu'un qui avait ordre de me vaincre vivante, et s'était déguisé en conséquence. Cette immense taille qu'il avait, c'était la plus petite taille à laquelle il ait pu se réduire. Dans les différents mondes je sentais qu'il avait eu à lutter avec des êtres hauts comme les Andes. Cette fois c'était moi ; mais qui me dira ce qu'il a vaincu en ma personne, ou en moi-même.

— Il voulait vous forcer à être heureuse, Madame.

— Je l'ai bien pensé ! J'ai bien pensé que c'était une Amparo géante. N'en parlons plus. Il a vaincu. Je renonce, Amparo, je renonce. Mais qui me dira la vérité sur les êtres.

— Moi, pensait Amparo.

Car, la vérité sur les êtres, Amparo en effet la connaissait depuis longtemps. Elle est si simple ! La voici : chez les malheureux, les maux physiques sont les maux moraux. Chez les heureux, les maux moraux sont les maux physiques. Ainsi le cercle est clos et toute la création s'explique dans son égalité, sa réussite et sa justice.

Chapitre Dixième

D'abord, pas de guerre.

Le pays menaçant cessa dans la nuit de menacer. Au matin, grâce à une intervention de la Grande-Bretagne, un ultimatum des États-Unis, une démarche instante de l'Italie, et à la mobilisation de la Petite-Entente et de la Russie soviétique, mon souci vital fut soudain délesté du conflit international. J'en fus soulagé. Sans doute parce que j'arrive à l'âge où le pathétique du monde absorbe le mien au lieu de l'aviver. Puisque maintenant la mer en furie et les extravagances de la montagne m'enlèvent toute considération pour la terre et pour l'eau, il est logique que les malheurs auxquels les hommes se donnent en se donnant à la guerre m'insensibilisent vis-à-vis d'eux et de moi-même. Il vient un moment où les musiciens ont moins besoin d'auditoire que de silence. Je ne peux plus goûter l'amertume et l'angoisse qu'au milieu d'une nature modeste et de la paix. Je vois d'ici le pays sans beautés, le ciel médiocre, la plaine terne où j'arriverai à pleurer. Cependant que nos garnisons restituaient à l'intendance les rations de ces biscuits et de ces haricots secs couleur d'œuf d'alouette qu'on distribue avec les balles, ma tendresse réoccupait tout le terrain qu'évacuait la guerre, et il ne restait bientôt plus en moi que l'image de Malena telle qu'elle s'était évanouie dans les bras de Madame Blanche, et que nous l'avions montée à deux chez elle, Carlos Pio tenant ses jambes de mains un peu inquiètes, car il n'avait pas eu le temps de verrouiller à ses boutons de manchettes leur chaînette de sûreté. Je la voyais, la seule veuve de cette guerre, étendue sans âme au milieu de l'humanité enfin respirante. J'avais dû, pour gagner mon bureau, me frayer

un chemin entre la foule que l'annonce de la paix avait jetée dans les rues, à travers un carnaval où la population s'était simplement déguisée en population heureuse, avec ces moyens de fortune qu'étaient les vrais fronts, les vraies bouches, les vrais yeux, et, du fait de ce bonheur universel toutes les ressources abondaient en moi pour pousser jusqu'à son terme notre peine particulière et peut-être notre drame. Je téléphonai à Amparo avec la voix de ceux qui se renseignent sur des malades, qui attendent des nouvelles médiocres. Mais la voix d'Amparo était éclatante.

— Eh bien, Amparo ?

— Tout est fini, Monsieur !

— Tout est fini ?

— Tout ! Madame s'est bien réveillée !

Car c'est ainsi qu'Amparo imaginait la fin des maladies : un matin, que ce soit la thyphoïde ou la neurasthénie, on se réveille bien, et c'est fini. A l'aube, quand elle avait ouvert la fenêtre et que l'air filtré par le Bois de Boulogne et pris en surfiltre par le tilleul de la rue avait soufflé sur Malena, le visage plat et dépoli qu'Amparo tenait penché au-dessus des lèvres de Malena comme un miroir sans tain au-dessus des lèvres d'un noyé avait rougi soudain d'espoir et annoncé la vie. Amparo jugeait Malena à ses lèvres ; par une subsistance de ses fonctions de nourrice, elle y voyait sa santé, elle y lisait sa vie. Elle y avait lu, et avec détails, toute notre liaison. Or la lèvre supérieure de Malena, sous les yeux d'Amparo, reprenait son arc, son sang, sa noble indépendance, tandis que la lèvre inférieure revenait doucement lui servir de support et d'aliment. Si l'idée même d'un sourire dans un pareil drame n'eût été une profanation, Amparo eût juré que Madame allait sourire. En tout cas tout était prêt pour un sourire ; au-dessous du masque encore un peu tragique, Amparo voyait un visage joyeux se préparer ; sous les

paupières, (la part la plus atteinte du visage, mais quand elles seraient relevées on n'y verrait rien), on sentait les yeux déjà illuminés du soleil intérieur ; un nez hardi et moqueur s'insinuait dans le nez alourdi des dernières semaines. Vraiment ce n'était plus un corps à mal se réveiller. Amparo se devinait victorieuse de la nourrice au lait noir qui lui avait volé Malena. Le corps qu'elle avait nourri du lait au radium s'épanouissait dans le lit, prenait ses aises ; elle soulevait la chemise pour regarder la gorge de Malena. Doucement, furtivement, car c'était presque un acte défendu. Depuis quelque temps, Malena était devenue prude avec elle ; on aurait dit Baba. Amparo devait frapper quand Madame était au bain, et on ne l'y recevait pas toujours ; elle n'avait plus son mot à dire sur la gorge ou les reins de Madame. Ce qu'elle avait pu voir à la dérobée, n'avait pas été pour la rassurer ; c'était des marques, des pressions sur ce corps sur lequel jamais rien jusqu'alors n'avait pesé ; on ne pouvait dire d'où venaient ces traces de la passion ou de l'amant ; si elles étaient des stigmates ou des meurtrissures, mais c'était un corps hanté et piétiné. Or voilà qu'il était calme pour la première fois, comme un bateau qui a passé la barre, sans frémissement, sans impatiences. Sur lui, plus d'empreintes, plus de places ternies ou marbrées : la neige mate du Sud-Amérique avait tout recouvert : de toute la nuit on n'avait pas piétiné Malena. Amparo dégagea la main gauche prisonnière sous le corps, croisa les mains, toucha les pieds, arrangea sa maîtresse pour le sommeil heureux comme elle l'eût arrangée pour la mort, et obstinée, penchée au dessus du visage attendit ce qu'on n'a jamais attendu d'aucun mort : ce sourire.

Il vint. Une force amie tira enfin aux commissures les deux lèvres qui s'amincirent. Amparo vérifia : ce pouvait être une crispation des lèvres, un faux

bâillement, un faux sourire. Elle se pencha plus près encore. Jamais lèvres ne furent regardées de plus près, fût-ce par l'amant le plus myope. Puis, quand elle n'eut plus de doute, elle se releva et se signa. Car à San Felice tous savaient que le corps endormi sur lequel s'épanouit un sourire est le corps qu'abandonne enfin le mauvais esprit. Amparo savait bien que ce n'était pas le démon qui avait occupé le corps de Madame, mais ce n'était pas non plus Madame seule. Il y avait eu dans Madame un mauvais locataire. En la touchant, en touchant ses pieds, ses bras, Amparo avait senti souvent qu'un autre ou qu'une autre était là, qui voyait Amparo toucher les pieds, les bras de Malena ; un témoin qui se glissait parfois par effronterie ou par maladresse jusque sous les mains d'Amparo, qu'elle avait touché un jour sous la hanche de Madame, tout glacé ; une autre fois dans ses cheveux, tout brûlant. Dieu soit loué, il n'était plus là. Il n'était pas sous le front, qui avait juste cette tiédeur de Malena qu'elle connaissait au centième de degré ; il n'était pas dans cette poitrine, pas dans cette nuque, elle caressait une chevelure à nouveau vive. Puis quand elle eut imposé ses mains à toutes les parts secrètes et hantées de Madame, elle se redressa, referma les volets sur le jour naissant et jaune, arrangea pour Malena cette nouvelle nuit faite d'aurore et d'or, s'assit dans le fauteuil, songea au menu qu'il convenait de préparer pour nourrir Malena seule et non plus celui qui l'habitait, et se laissa aller à ce suicide qui était pour elle le sommeil. Alors, de l'Amparo pleine de vie et de vigueur, qui animait la maison et la rue, il ne resta plus, les yeux une fois fermés, qu'une pauvre forme amaigrie et pitoyable. Pour ce sommeil, auquel la maîtresse donnait son corps le plus dense et sa force, la servante n'employait jamais qu'un corps vide, dégonflé ! Un sommeil de bonne, comme il y a des chambres de bonne, avec un peu de ronflement, de l'oppression, des rides

soudain déchainés sur le visage sans défense, tous ces soupirs que le corps est obligé de pousser de nuit dans l'inconscience quand l'âme est trop tyrannique de jour, et avec le petit doigt qui remuait, qui remuait sans arrêt quand Amparo dormait, seule soupape à tant de labeur, de souci et d'amour, qui remuait comme continuent à remuer ces pattes d'insectes, d'insecte frappé à mort et cloué par l'épingle sur son bouchon. Il suffit d'ailleurs de retirer l'épingle, pour que la patte reste immobile et la méthode était la même pour Amparo. Qu'on retire de son corps cette longue tige de fer qui la clouait au fauteuil, qui passait à travers son cœur et ses entrailles, et le petit doigt peut-être ne remuerait plus.

C'est ce que fit Malena, quand, réveillée par le bruit du successeur direct d'Amparo, du laitier, elle sentit sous ses doigts quelque chose de chaud, quelque chose qui n'appartenait pas à la nuit, quelque chose qui lui appartenait, le soleil.

— Debout, Amparo ! Il est l'heure !

Amparo n'en croyait pas ses yeux. Madame, sa chemise rejetée, commençait déjà sur le parquet les exercices suédois abandonnés depuis le jour où était entré en elle celui qui ne cabriole pas, celui qui répugne à l'extension et à la contraction des muscles fessiers ou fémoraux, celui auquel peu importe si ces supinateurs et ce grand couturier sont en bon état, pourvu, comme on le sait à San Felice, que son sang soit noir et qu'il puisse placer la face de son visage indifféremment devant ou derrière son corps... Il n'était plus là ! Malena, toute nue, les jambes autour de son cou, marchait sur les mains. La Destinée, pour se venger de la voir écouter à ses portes, l'avait changée ce matin en un jeune animal qui tenait du kangourou par la sveltesse et les bonds. L'alliance de la peau mate et du visage humain avec la douceur animale était même pour l'inculte Amparo d'un effet ravissant. On voyait seulement que la blessure

des yeux, de la bouche, était plus récente que celle du nombril, et que c'était du jour même que Malena avait été tranchée de cette mère qu'on ne doit pas voir et qu'on ne doit pas goûter...

— Quelle joie ! répétait Amparo, Madame s'est bien réveillée.

Elle sortit pour prévenir José et Baba. Baba se préparait pour l'école et José pour le garage dans cette torpeur qui était maintenant l'atmosphère de la maison. Amparo entra en criant :

— Madame s'est bien réveillée !

— Dieu soit loué ! dirent-ils.

Car pour eux la phrase ne voulait pas dire que Madame s'était bien réveillée, mais que Madame était enfin réveillée. L'envoûtement était fini ! Ce fut la cuisine de la Belle au Bois Dormant au matin du grand jour. José, qui s'occupait à disputer la cafetière à Baba, laissa aussitôt s'épanouir leur lutte silencieuse et contenue en un tournoi de jurons et de gifles. Le bruit de la Castille se rétablit dans le domaine d'Amparo. L'odeur de la Castille aussi ; l'ère des menus d'hôpital que Madame exigeait depuis sa maladie enfin était close ; en une heure le téléphone de l'office rétablit les conduites avec les fruits exotiques, le vrai café, le champagne rosé et le tripier argentin. La famille Amparo laissa résonner sa voix, monter son parfum. Puis José qui mettait sa casquette garda le bras levé, Baba qui se regardait dans la glace avant de partir pour l'école regarda fixement un reflet immobile de Baba : Madame chantait. Pour que le chant parvînt plus distinctement à la cuisine, Amparo ouvrit les huit portes qui la séparaient de la chambre. C'étaient des chansons qui n'étaient peut-être pas absolument faites pour les oreilles de Baba, d'abord la chanson de la jeune fille qui ne sait pourquoi, quand elle se couche, elle pense au sixième commandement, puis celle des amants

qui sont liés, pieusement et éternellement comme les pieds du Christ, par un clou qui les traverse, mais toute la famille Amparo maintenant, d'un triple écho qui laissait loin derrière lui l'écho de la salle du Louvre, les clamait entre l'évier et le fourneau. Puis l'alerte gagne les fournisseurs ; couturières à façon, modistes, manutentionnaires, apprirent que Madame s'était bien réveillée, et tous, lingères et bottiers, comprirent qu'il allait falloir du linge et des bottines, que Madame revenait du cercle de la vie où l'on ne doit pas pénétrer, qu'elle en avait fini avec la neurasthénie, qu'il fallait un manteau du soir, une gaine neuve, qu'elle avait battu l'Ange. Car pour Amparo il n'y avait pas de doute. Madame n'était pas du tout aussi faible qu'elle en avait l'air. L'ange dont Madame parlait hier dans sa divagation avait été bel et bien battu. Et le ménage, le vrai ménage, ce qu'on peut appeler du ménage commença. De l'appartement disparut tout ce qui ne convenait plus à Malena retrouvée. Les draps de la bataille furent remplacés par des draps roses. Les objets infernaux, chapeau pour les quartiers pauvres, sac pour les visites aux maternités, disparurent... assemblés dans un de ces paquets qu'on porte au Mont-de-Piété. Pour les livres achetés ces dernières semaines, leur sort fut réglé plus cruellement et plus décisivement encore. Les passants de la rue s'inquiétèrent un moment de voir un nuage et des étincelles sortir de la cheminée. C'était l'autodafé ! C'était Amparo qui brûlait les derniers appuis de l'Ange, Tristan et Yseult, les Données immédiates de la conscience, et les frères Karamazov.



Je ne pus rejoindre Malena au déjeuner. Vers midi, l'état du Président empira et ses médecins ne me cachèrent pas que la première syncope l'emporterait.

A en juger par son cœur, elle n'était pas loin. Pour ses innombrables amis, la paix ne voulait pas être un don, mais un échange. De toutes les batteries légères et lourdes sorties au grand air ces jours-ci, il ne restait plus mobilisée que celle du calibre le plus infime, celle des quatre seringues à injection sur la table de nuit de Brossard. Du moins cette mort allait-elle répandre, parmi toutes les âmes dignes de ce nom, la seule forme actuellement permise de la quiétude et de la paix : le deuil.

— Il peut parler encore : profitez-en ! me dit le professeur Garnier.

Le professeur Garnier savait par expérience que l'on obtient beaucoup des humains au cours de leur dernière heure dans l'humanité. Les civilisations savent mourir sans livrer leur secret, pas les êtres. Les lèvres des mourants leur brûlent, disait le professeur ; selon qu'ils croient à la survie ou qu'ils n'y croient pas, ils ont l'impression qu'un secret gênera leur résurrection ou leur anéantissement. S'il y a encore des trésors cachés en ce bas monde, si des recettes pour colorer les vitraux ou assaisonner la lamproie se sont perdues, c'est, non pas que le dépositaire du secret voulait l'emporter dans la tombe, mais qu'il croyait mourir un quart d'heure plus tard.

Brossard somnolait, assis dans son lit, le menton tendu, le nez pincé comme chez ceux qui vont éternuer. On était oppressé de cet éternuement qui ne voulait pas venir, de cette menace d'explosion qui s'effaçait cependant de son visage chaque fois qu'on ouvrait la porte. Alors le président levait les paupières. Évidemment, il attendait, et l'on savait très bien ce qu'il attendait, et le professeur Garnier savait qu'il ne se faisait aucune illusion au sujet de cette visite, mais le professeur Garnier s'étonnait qu'il l'attendît justement comme une visite, par la porte. On l'attend, en général, selon

qu'on est chimiste, officier ou entrepreneur, comme une dissolution, une fusillade, une avalanche. Rarement par la porte. Pourtant il n'y avait aucun doute. Cet homme sans superstition, sans croyance, attendait la mort par la porte, et plus particulièrement par la porte à deux battants. La petite porte près de la cheminée ne l'intéressait pas ; elle était hors du plan de l'univers tel qu'il existait encore pour Brossard. La fenêtre entr'ouverte sur le jardin ne l'intéressait pas, bien qu'une légère brise en agîtât les rideaux et que la visite eût pu être tentée de passer entre ces voiles blancs, qui formaient le décor trouvé pour son entrée. C'était d'ailleurs une porte-fenêtre... Le ciel non plus ne l'intéressait pas, qu'on voyait par la fenêtre, porte qu'on pouvait prendre en long ou en large. Ni ces arches de néant qui s'étaient érigées soudain de chaque côté du lit. Mais, dès que la poignée de la grande porte tournait doucement, et sans même penser que la visite ne se fût pas servi de la poignée, le président ouvrait les yeux. Comme elle grinçait, le Chef du Service Intérieur était venu lui-même huiler la serrure et les gonds. Le Président l'avait regardé vider sa burette avec ce sourire un peu narquois qu'il ne pouvait retenir quand le professeur Garnier vidait en lui-même sa seringue d'huile camphrée. Le Service Intérieur et l'Économat huilaient la porte, la science huilait le mourant. C'était vraiment très gentil de leur part, et d'ailleurs ils ne pouvaient guère faire que cela. Mais, dès que la porte huilée s'ouvrait, les paupières huilées se relevaient, et le regard du Président se fixait sur l'intrus. Finalement le professeur, pour éviter tant d'allées et venues, fit fermer à clef. Brossard sourit à nouveau.

— Attention. Il va vous appeler, dit le professeur Garnier, qui, d'une pauvreté psychologique inégalable quand il s'agissait des êtres en excellente santé, arrivait à la divination quand ils étaient malades, et savait

alors distinguer en eux l'annonce même d'un prénom.

— Jacques ! dit le Président.

— Allez-y, continua le professeur, et n'hésitez pas à le faire parler. Si sa voix venait de la gorge, je ferais des réserves. Mais c'est un orateur, il l'a placée dans le palais. Je permets toujours aux députés et aux ténors de parler jusqu'au dernier moment. Je crains seulement ce léger délire, compagnon fréquent des syncopes, qui peut amener la confusion entre les souvenirs de ses différents âges. Ce sera à vous d'interpréter.

Très bien. Ce serait à moi d'interpréter si le Président confondait ses expériences politiques avec ses souvenirs de jeunesse ; s'il me disait que la clef pour agir sur le Pape était enfouie dans l'angle droit de la marnière où il passait enfant ses jeudis ; que le remontoir de Stresemann était dans le tiroir secret du bureau de sa grand'mère, un petit bureau en bois de poirier si clair qu'il y avait un jour gravé ses initiales, comme sur un arbre ; que le mot pour galvaniser l'Amérique avait été jeté au fond de l'étang de Tronçais. Il suffirait de vider l'étang pour trouver le mot au milieu des poissons, eux tout d'argent, lui tout rouillé. Car Garnier avait raison : tout l'édifice d'une vie politique incomparable s'effondrait ainsi dans une jeunesse qui entourait aussitôt chaque débris de son gazon, de son eau fraîche et de son soleil. Que de beaux peupliers au-dessus du traité de Versailles ! Quel ravissant nid de huppes dans le second paragraphe de Locarno ! Quel charmant collier de primevères autour du cou de Wilson ! J'avais pris sa main, d'une étreinte qui avait malgré moi mis sous mon index même l'affleurement au poignet de son artère. Le pouls était faible et coupé de saccades. Le sang avait le fragile débit d'une source à son enfance qu'un saumon remonte par sauts inattendus. Je savais quel était ce saumon. Je me penchai. Mais le Président ne paraissait pas disposé à me passer des secrets. Au

contraire. Je voyais à son visage que c'était lui qui demandait une confidence, ou une recette, ou un dernier renseignement. Il y avait quelque science, ou quelque objet que je détenais, et dont la connaissance, la vue ou le toucher devait faciliter cette fin de journée à Brossard, c'est-à-dire justifier ou couronner sa vie. Quel était ce secret dont j'étais possesseur, et dont la vie éternelle des hommes d'état pouvait être enrichie ?

— Vous avez un désir ?...

Son visage eut l'immobilité qui voulait dire oui.

— Dites-le moi.

Son visage eut l'immobilité qui voulait dire non.

— Je vous en prie.

Il se décida.

— Cette femme...

— Comment ?...

— Cette femme...

J'avais compris.

— Cette femme que vous avez aperçue le jour de Trimaux et de Hartleben ? Vous voulez la voir ?

— Oui...

— Très bien. Elle va venir.

Je téléphonai le cœur serré.

Décidément, le destin était contre nous. Voilà tout ce que je trouvai à offrir à mon amie au sortir de son cauchemar et pour la ramener à la vie, une mort, son premier spectacle de mort. La bataille que j'avais cru gagner hier était perdue.



— J'arrive à temps ? demanda Malena au professeur Garnier qui prenait l'air sur le perron.

— Oui ! Oui ! répondit-il. Largement !

Ce mot la fit frémir. Elle était préparée à tout excepté au mot largement. On lui disait cela à la gare quand,

au moment où elle croyait rater le train, un employé la rassurait et affirmait qu'elle avait encore au moins dix minutes. Largement dix minutes. Comme elle eût préféré entendre le professeur lui dire : c'est désespéré. Car alors elle aurait eu de l'espoir... Il n'y avait plus à avoir de l'espoir, mais elle avait dix minutes. Dix minutes pleines. La question des bagages ne se posait pas. Ni celle de l'achat des journaux. Elle achèterait les journaux tout à l'heure, en sortant, les éditions spéciales. Ils annonceraient la mort de Brossard.

— Ma seule recommandation, continua le professeur Garnier : veillez à vos paroles. Je me reprocherai toujours d'avoir introduit auprès du lit de mort d'un grand savant que je ne nommerai pas une étudiante, qu'il avait d'ailleurs réclamée, et qui lui a crié dans l'oreille qu'il n'avait rien trouvé, rien inventé, tout copié. La vie ne peut avoir une conclusion dite convenable que si ce mensonge général qu'est l'aspect donné par les hommes à la mort est solidement étoffé de petits mensonges particuliers, et vous avez le choix, avec un pacifiste en plein délire. Laissez-vous aller sans scrupule à la flatterie pour mourants. Dites-lui, par exemple, qu'il n'y aura jamais plus de guerre, que vous en avez l'intuition, que votre intuition ne vous trompe jamais. Il vous croira... Ne courez pas ! Vous avez largement le temps...

Si largement que le professeur croyait pouvoir fumer une cigarette. A vrai dire il préférait le cigare. Il avait même dans la poche de sa redingote celui de son déjeuner, mais c'était un de ces cigares rarissimes que lui envoyait le président du Vénézuéla et il hésitait devant le risque d'avoir à l'éteindre avant la fin.

Deux hommes avaient encadré Malena et la guidaient. Elle ne savait au juste qui ils pouvaient être. Ils tenaient de l'attaché de cabinet, du neveu, ils prenaient par un chemin qui évitait les antichambres, les salons, par un raccourci qui allait lui faire gagner largement trente

secondes. A leur vue, les huissiers prévenus couraient pour ouvrir les portes, pour s'incliner. C'était la dernière audience. Malena se rappelait avoir vu une fois déjà cet empressement, cette rapidité : le jour où elle avait amené la sage-femme à Angélica Pardo, qui accouchait dans le palais du Président de la République, son père. C'était bien cela. On la recevait comme la sage-femme. Elle était arrivée d'ailleurs chez Angélica une minute trop tard. Une vocifération d'enfant les avaient accueillies.

Elle ne l'accueillit pas cette fois. Celui qui était à la fois aujourd'hui l'accouchée et l'enfant ne dit pas un mot en la voyant ; il la regarda, ferma les yeux, et sourit. Ce fut désormais le rythme de sa vie. Il regardait Malena, fermait les yeux et souriait. Il ouvrait les yeux pour la voir, il fermait les yeux pour la voir, mais alors il avait en lui l'image de cette jeune femme et il y avait en supplément, en dehors de lui, cette jeune femme elle-même ; alors c'était trop beau, il souriait. Nous étions seuls et le silence était absolu, mais Malena n'essayait pas de parler ; elle avait senti dès son entrée que c'était sur ce silence que se bâtissait la dernière heure de Brossard. La parole humaine paraissait devoir amener la mort aussi sûrement qu'un poison. Mais jamais d'autre part cette parole n'avait paru plus inutile. Il ne s'agissait donc pas, tant que nous nous tairions ainsi, d'un adieu, d'une dernière heure. Il ne s'agissait surtout pas d'un mourant. Devant les yeux reconnaissants de Brossard, devant son sourire, devant sa sérénité, Malena qui était entrée dans la chambre angoissée et inexperte, collée à moi comme la danseuse au dompteur dans la cage aux lions, soudain s'écartait et au lieu du malaise attendu, ressentait presque une détente, presque un bonheur. Il lui semblait maintenant s'être rendue non à l'appel d'un mourant, mais à celui d'un de ces amis par affinités, avec lesquels on n'a pu que correspondre et qui vous font signe un jour près de votre ville de

province entre deux trains. Un ami muet, un ami étendu, un ami qui ne vous regardait que par intervalles, un ami inconnu : toutes les chances ! Il suffisait de ne pas s'appesantir sur la menace du train descendant, pour goûter cette rencontre dans sa plénitude. C'était d'ailleurs bien plus qu'une rencontre. Tous les éléments d'une vie complète étaient rassemblés là, entre ces trois êtres désintoxiqués de la parole : l'amitié, l'admiration, l'amour ; d'une vie complète dégagée seulement par ce silence et cette immobilité de tout ce qui gâte les vies les plus parfaites, leur réalisation, et dont la longueur importait peu. Il suffisait, pour la rendre égale à une vie courante, de modifier un court moment notre notion du temps et d'ailleurs la durée exacte d'une véritable vie heureuse, allégée de ses années et de ses secondes inutiles, de ses tendons et de sa graisse, et pesée sur la vraie balance, atteint-elle si souvent le quart d'heure complet dont nous disposions aujourd'hui ? Tous les autres se trompaient, au sujet de la vie de Brossard. Les médecins l'avaient abandonné à la minute, voilà trois mois, où ils l'avaient reconnu touché à mort. Depuis, ils avaient parlé, souri à un mort, bavardé, plaisanté avec un mort. Ils avaient donné leur premier relevé de soins à un mort. Ses projets, quand il leur expliquait ce qu'il ferait après sa guérison, avaient été pour eux les projets d'un mort. Pour ses amis les plus intimes, depuis hier, depuis que les médecins leur avaient communiqué la condamnation, par un égoïsme de conservation à peine blâmable, ils s'étaient préparé un Brossard immortel contre lequel le pauvre Brossard vivant était le seul obstacle. La survivance passagère du Brossard terrestre était pour eux un moment faux, dont ils n'étaient pas sans souhaiter la prompte conclusion, tant pour épargner à leur idole un débat douloureux que pour voir plus vite le Brossard céleste dans une gloire définitive, que l'histoire lamentable des syn-

copes n'était pas sans ternir. Ce personnage intermédiaire entre le Brossard mort et le Brossard vivant leur ressemblait si peu à tous deux, dans son mutisme et sa langueur, qu'il leur faisait l'effet d'un inconnu et que cet essayage un peu prolongé avec le corps astral les déroutait. Aussi, loin de vouloir entasser dans cette heure finale une somme extrême d'émotions et de souvenirs, ils s'ingéniaient simplement à la faire vide et rapide. Ils téléphonaient, lisaient les journaux et quelques-uns fumaient autour du professeur Garnier des cigares à bon marché qui l'empestaient, mais qu'on n'aurait en effet aucun scrupule à jeter dès l'annonce du deuil. Mais il n'en était pas de même pour Malena. Elle n'avait rien à voir avec la mort de l'illustre Brossard. C'est à la vie de ce Brossard dégagé de gloire terrestre et libéré encore des obligations du néant qu'elle se consacrait en ce moment. Elle ne venait pas prendre congé de quelqu'un, justifier par une entrevue tardive un vague souvenir et la pitié d'après les obsèques. Elle venait faire la connaissance de quelqu'un, vivre avec quelqu'un. Au lieu d'être pour elle, comme il l'était pour les autres, l'homme confiné, repoussé sur le dernier point solide avant le gouffre, Brossard était redevenu, dans ce château de vie qui s'érigeait sur son agonie même, un égal, un ami, un maître. Il ne souffrait pas. La morphine lui donnait au contraire toute aptitude à vivre à fond cette petite existence fragmentaire intercalée entre sa vie et sa mort et qui, par la qualité de ses éléments humains ou naturels, s'annonçait parfaite. Quels liens inconnus de parenté ou d'affection elle créait entre nous trois, quel événement familial était consommé et fêté par nos trois présences, c'était assez difficile à dire, mais l'émotion douce et presque heureuse qui nous étreignait, l'aise aussi avec laquelle nous nous donnions à cette vie plus subtile et plus complète que la vie habituelle, écartait maintenant et dissolvait

en une intimité déchirante jusqu'à l'appréhension de la mort. La mort est pour ceux qui ont entre eux des rapports codifiés et repérés ; la mort est pour les fils, les mères, les oncles, les cousins à la mode de Bretagne ; la mort est pour ceux qui mangent, qui boivent, surtout pour ceux qui parlent. Elle est pour ceux qui ont un métier : les diplomates meurent, les cordonniers, les employés des maisons funéraires meurent. Mais nous appartenions pour cette période qui allait jusqu'à la prochaine et dernière syncope de Brossard à la race de ceux qui n'ont pas à se nourrir, pas à travailler, dont les parentés sont déterminées non par le sang et le timbre de voix mais par la tension et les jeux du silence, à la race de ceux qui ne parlent pas. Nous étions submergés par cette vérité que le destin de l'humanité n'est pas la parole. Nous étions reconnaissants à cette heure qui avait remis trois humains dans le silence comme on remet trois poissons dans l'eau. Nous n'aspirions plus l'air vainement, nos bouches ne s'ouvraient plus. Le pesant appareil de métal que nécessite dans les autres le soufflet des sons, et l'agglutinement, et la manœuvre des labiales et des dentales avait fondu en nous, et, libéré de ce drain, notre corps entier avait retrouvé sa voix : le silence. Le silence avec son moyen le plus aigu d'expression, l'absence de gestes. Enfin, on voyait des êtres se comprendre ! On les voyait se parler sans avoir recours à cette traduction informe qu'est la parole ! Le fait qu'il mourait était la parole de Brossard, une parole ample, tendre, prometteuse. Le fait qu'elle était jeune, belle, généreuse était la parole de Malena. Le fait que j'étais l'ami du mourant, l'amant de la vivante était la mienne. Nous nous abandonnions à ce bavardage, à cette discussion, à ce trio. Toutes les ondes de la mort, de la jeunesse, du dévouement se mêlaient et s'entremêlaient pour reconstituer dans son achèvement cette existence de

la parfaite famille morale et physique, de parents sans parenté, de liaison dans la liberté, d'aise dans l'agonie. Il y avait eu déjà, en ces quelques minutes, dans notre existence de silence ce qui correspond aux confidences, aux cadeaux, aux arrivées de saisons, aux fêtes. A trois points divers de notre vie, les affinités suprêmes nous prenaient et nous unissaient, mais peu importait que ce fussent les dernières heures de l'un, ou des heures prises à même la jeunesse ou l'âge adulte des autres. Nous étions égaux dans le temps ; aucun de nous trois ne mourrait avant l'autre dans ce fragment de vie heureuse... Il suffisait seulement de n'y laisser admettre aucun intrus. Par les fenêtres ouvertes, nous permettions encore aux roses de s'annoncer à nous par ce qui ressemblait le plus à notre mode de langage, par leur parfum. Mais, pour les portes, on ne les ouvrirait plus que si... qu'à...

— Oui, je suis là, disait Malena dans son silence. J'arrive très tard dans ta vie, dix minutes peut-être avant ta mort. Mais j'y suis maintenant pour toujours. Regarde. Aucune hâte de ma part. J'ai tout mon temps. J'ai mon temps, comme on dit, largement. Si je garde mon chapeau, c'est que dans cette existence je ne me coifferai jamais plus. Jamais je ne te quitterai plus. Jamais je ne dormirai plus. Jamais je ne me déshabillerai plus. Je ne mangerai plus ; le dîner de gala aux Ambassadeurs auquel je dois assister à huit heures appartient à une autre éternité. Dans le monde où l'on ne parle pas, où l'on n'enlève pas son chapeau, où l'on ne se met pas de poudre, tu m'as pour toujours.

— Je me demandais où était passée ma fille, disait Brossard. Qui osait prétendre que je n'avais pas de fille? Je compte à mon actif, après soixante-dix ans, bien des actes contraires, mais pas un qui suppose que je n'ai pas de fille. Comme celle-là me ressemble, étant bien entendu que la dissemblance extrême chez les humains est une ressemblance extrême. Elle est brune et je suis blond.

Elle a la tête exiguë et je l'ai trop grosse. Son nez est droit et le mien aquilin. Je suis sûrement son père. Pour sa mère, je ne vois pas qui a pu l'être, mais c'est qu'elle n'a pas eu de mère. C'est ma fille engendrée sans péché : je vois maintenant à quoi tendaient tous les efforts de ma vie : à me donner une fille. La paix, c'est une fille. Et d'ailleurs, quand ce jour fameux à Genève où toute la Société des Nations au complet, il n'y manquait alors ni l'Argentine, ni le Japon, a acclamé mon discours, s'est levée et debout a acclamé mon discours un quart d'heure, je vois maintenant que ce n'était pas la paix, mais ma fille qui était engendrée, cette fille qui est là. Un seul regret : je ne sais pas son nom. Vais-je le lui demander ?

Il hésitait. Il sentait qu'il était capable de tout : jamais il ne s'était senti aussi fort, aussi sûr de soi, mais il sentait aussi qu'une parole était au-dessus de ses forces. Du bout de son doigt, il savait qu'il pouvait renverser le mur, atteindre là-bas ce verre sur cette commode ; son corps était le plus puissant, le plus extensible de tous les corps qu'il avait eus, mais il se heurtait à cet exploit au-dessus des forces humaines, dire un mot. S'il le disait, c'était notre mort à tous trois dans cette existence à trois, et sa mort à lui dans les deux existences. Il pouvait essayer. La question était de savoir s'il valait mieux ignorer ce prénom ou risquer sa chance.

— Je m'appelle Malena, disait le silence de Malena. M. comme Malena. A comme Alena. L comme Lena... Tu veux les dernières nouvelles du monde ; sois tranquille ; par ce silence je peux te donner, et parce qu'elles sont vraies, toutes les assurances de bonheur du monde qui dans la voix auraient été ce qu'elles sont : des mensonges. Si je te disais tout haut qu'à la seconde même où je suis entrée dans ta chambre, un phénomène inexplicable s'est produit dans tout l'univers, et que sou-

dain tous les hommes ont senti leur fraternité, tu ne me croirais pas, et tu aurais raison. Mais quand je te le dis dans mon silence, tu me crois et tu sens que c'est vrai.

— Oui, c'est vrai.

— Et je ne t'ai dit que la moitié de notre vérité en te disant qu'ils n'aiment plus la guerre. Ils sont bons, de toutes les bontés. Ils s'arrêtent dans les rues pour se donner les uns aux autres leurs richesses, leurs vêtements.

— Je m'y attendais.

— Et ils sont beaux. La sortie des ateliers, des parlements est une splendeur. Aucun boiteux. Aucun bossu. Les visages se ressemblent tous un peu par la hauteur du front, la franchise du regard, par les dents toutes blanches, mais tous ils sont admirables.

— Je les ai toujours vus comme cela...

— Et ces chuchotements autour de ta chambre, ne sont pas, comme il te le semblait peut-être, les chuchotements de tes huissiers et de tes attachés. Ce sont les peuples qui s'embrassent.

— Tous ? Sans une exception ?

— Tous.

— Oh ! j'en suis enchanté.

Il en était enchanté, mais non surpris. Que les peuples ne s'embrassent pas autour de lui en ce moment, chacun selon son mode de baiser, les Russes sur la bouche, les Lapons avec le nez, c'eût été une infamie, la fin de tout, la fin de Brossard.

— Ainsi j'avais raison. La vie vaut la peine d'être vécue ?

— Cette grande peine ? Oui.

— Je parle, bien entendu, de notre vie, de celle qui dure un quart d'heure !...

Soudain il me fit un signe. Je compris. Il sentait qu'il avait à reprendre, pour peu de temps, mais à reprendre, la vie dont nous étions sortis tous trois,

celle qui n'en finit pas, celle qui allait finir. Du front, j'indiquai à Malena de nous quitter. Elle s'approcha du lit, sourit au sourire de Brossard, voulut sortir par la grande porte qu'elle ne savait pas fermée à clef, lutta une seconde contre cette personne invisible qui tirait sur la serrure de l'autre côté, puis alla vers la petite, disparut, et je me retrouvai avec le Président dans une autre existence. Il était temps. Malena était partie à temps. Il avait fermé les yeux. J'avais pris son poignet. Une minute encore, un télégraphe morse juste perceptible m'avertit que Brossard était vivant, juste vivant, mais encore vivant. Puis le télégraphe devint forcené, me cria qu'il était plus que vivant, qu'il délirait de vie... Puis je fus sans nouvelles.

Quand Malena sortit du palais, on savait déjà aux portes que Brossard ne vivait plus.

— Cette jolie petite femme l'a vu mourir, disaient des journalistes en s'écartant devant elle.

Malena pensait tendrement à ce Brossard qu'elle avait vu vivre, qui ne mourrait jamais. Le ciel était bleu. Si c'était cela voir un mourant, quelle promesse ! Comme la vie était belle dans ses dix dernières minutes ! Garnier avait eu raison... Elle avait eu largement le temps... Elle souriait encore...



Et le destin termina notre aventure comme il se plaît à clore les aventures de ceux qu'il estime. Il soigna sa conclusion et il y mit du style : c'est sur le pont même où j'avais perdu la vraie Malena qu'il me fit la retrouver.

J'avais quitté la Présidence vers la fin de l'après-midi pour prendre l'air et dîner avant de veiller Brossard. La chambre de mon maître était déjà affreusement pleine de visiteurs occupés à lui prendre tout ce que les

vivants ont à prendre sur un corps, en souvenir, en pitié, et en satisfaction de vivre, avant de le passer à de plus petits rongeurs. On s'occupait quand je partis à installer près du lit l'appareil enregistreur le plus puissant, car les associations de paix avaient prescrit pour le monde entier, à six heures, en signe de deuil, une minute de silence, et elles voulaient diffuser le silence même dans la chambre, le silence même du cadavre. Je pensais à l'avant-dernier silence de Brossard. Je sortis.

— Cher ami, nous vous enlevons ! Vous dînez avec nous !

C'était Gonflemol et Carlos Pio, venus pour signer les feuilles de condoléances où se succédaient déjà les signatures de tous ceux qui croyaient à la mort de Brossard. On s'arrachait les porte-plumes ; j'étais attristé de cette facilité des amis du Président à admettre leur malheur : pas un incrédule. Ceux qui l'avaient le plus aimé étaient même ceux qui signaient le plus vite. Il semblait s'agir seulement pour eux de s'inscrire sur une liste de survivants, et, plus ils croyaient à la mort de Brossard, plus lisiblement ils signaient, plus fort ils croyaient à leur propre vie. Il n'y eut qu'une vieille petite dame anglaise habillée de noir qui criait que ce n'était pas possible, qui relevait ses voiles de crêpe et ameutait la foule ; il en aurait fallu moins pour faire relâcher du poste un prisonnier ; mais Brossard n'était pas prisonnier. Faire relâcher celui qui est libre de tout, évadé de tout, s'avérait une entreprise vaine, et la vieille dame anglaise fut justement la seule à qui le protocole ne permit pas d'aller jusqu'au cadavre, par peur d'un scandale. Le protocole n'avait pas raison. L'Anglaise pouvait être convaincue ; elle l'avait été sans aucun doute récemment, si l'on en jugeait par l'importance et la fraîcheur de son deuil, à propos de sa mère, de son fils, ou de son mari. Ce sont même ces sortes d'Anglaises qui croient le moins, au début, à la mort de ceux qu'elles aiment,

qui y croient le plus dans la suite, qui sont les seules à y croire, qui ne croient plus qu'à elle...

Mais Carlos et Gonflemol m'entraînèrent, moins pour me dérober à la foule, que pour reprendre une conversation interrompue par la cérémonie des signatures et qui méritait en effet urgence. Il s'agissait d'une race de canards argentins, particulièrement fine et minuscule, que Carlos avait tenté d'acclimater près de Rouen, et qui devenaient, de ce côté de l'Atlantique, des canards énormes et insipides.

— J'explique ce développement par l'excellence du terroir français, disait Gonflemol, volontiers nationaliste.

— Mais alors comment expliquez-vous, Général, rétorquait Carlos que les petits pois français, si on les transplante chez nous, deviennent malgré tous les soins des petits pois géants ?

— Si vous admettez le patriotisme des animaux et des légumes, répondait Gonflemol, tout s'explique. Les objets eux-mêmes ont une patrie. Voyez les maisons.

— C'est exact, dit Carlos Pio.

Pourquoi ces êtres enfantins et leurs paroles enfantines allégeaient-ils ma peine à ce point ?

— Jamais vous n'acclimaterez sur un sol étranger une maison française, continuait Gonflemol. Elle vous y deviendra perméable à l'eau de pluie ou se gondolera par la chaleur. A moins qu'il ne s'agisse d'un pays à esprit français. Le Canada, par exemple.

— Excepté mon phare, dit Carlos Pio.

— Vous avez un phare français en Amérique du Sud ?

— Je me suis fait construire pour moi seul le phare de la Coubre, et je vous assure qu'il se porte fort bien.

— Il ne serait point phare sans cela, dit Gonflemol. Votre marine doit vous en être reconnaissante ?

— Non. La marine est furieuse. Car je ne l'ai pas fait construire sur la côte, mais dans une de mes propriétés, au milieu de la province.

— Votre phare est au centre des terres ? Idée originale.

— J'y reçois, j'y donne des fêtes. Nous avons l'agrément d'être ainsi dans un phare et de n'être pas énervés par le bruit de la mer.

— Très pratique, disait Gonflemol.

Nous étions arrivés au fleuve et entrions sur le pont. A l'autre extrémité, un groupe débouchait et venait vers nous.

— Voyez ! Voyez ! dit Carlos Pio. C'est Malena elle-même, général. Vous pouvez lui parler de mon phare, elle le connaît. C'est elle qui en a choisi avec moi la gerbe, de même qu'elle avait choisi mes couleurs d'écurie, car vous pensez bien que je n'ai pas pris les éclipses d'un autre phare.

— Vous avez eu raison, répondait Gonflemol. Si ce n'est qu'elle est incolore, la gerbe d'un phare correspond absolument pour son propriétaire aux couleurs de sa casaque...

C'était bien Malena, elle aussi encadrée d'amies, et qui se détachait peu à peu des nombreux promeneurs. Nous naissions l'un vers l'autre ce soir de la foule comme nous étions nés l'autre fois de la solitude. Glissée entre Rosario del Campo et Pila Errazuriz, Malena jouissait d'être leur égale en agrément, en futilité, de n'être plus que l'égale de celles qui sont belles, riches et insouciantes, de n'être plus que le modèle courant, de luxe, mais courant, et écoutait en souriant la querelle de ses amies au sujet de Dieu, qui venait de provoquer un tremblement de terre dans les Andes.

— Onze Indiens ont été tués, disait Rosario, dont la piété était assez frondeuse, et trente lamas. C'est épouvantable.

— Belle affaire, répondait Pila. Chaque seconde il naît deux humains. La reproduction des lamas évidemment est moins active. Tous les quarts d'heure à peine

il doit naître un lama. Mais le premier accident de chemin de fer rétablira la proportion entre les morts d'indiens et les morts de lamas...

Quelle sécurité au milieu de ce bavardage ! Malena se sentait mieux dissimulée par ces paroles enfantines que par un masque. Les millions de malades, les milliards de morts, les corps d'armée de pauvres qui voilà quelques semaines s'étaient mobilisés et mis en marche vers elle, ne risquaient pas de la reconnaître dans cette complète clarté. Évadée depuis ce matin de ce pays où chacun est responsable en entier des guerres, des famines, des trahisons, elle s'était réfugiée dans le couvent humain, là où l'on danse, là où l'on est riche sans scrupule, où l'on aime sans réticence, et cette robe de marocain noir à épaulettes rouges en était le voile. Les amies discutaient au sujet du vieil oncle Angostal, qui avait juré devant les gauchos de son estancia de mourir en selle sur un étalon.

— C'est très beau de mourir à cheval, affirmait Rosario.

— A cheval oui, disait Pila, mais pourquoi sur un étalon. Angostal a quatre-vingt-onze ans. Il risque simplement de mourir des ruades de l'étalon.

— Beaucoup sont célèbres pour être morts à cheval, Ponatiowski, les cuirassiers de Reischoffen.

— Qui te dit qu'ils ne montaient pas des juments !... Oh ! Malena, regarde. On t'amène Jacques entre deux gendarmes.

Et en effet, au milieu de ce pont, chacun entre nos gardes, nous avions l'air de fugitifs que l'on ramène. Le sort agissait avec nous comme font les cornacs ou les bouviers des éléphants ou des taureaux retournés à la vie sauvage. Ils les entourent d'éléphants apprivoises ou de bœufs. Nous ne nous cabrions plus, nous ne pointions plus, entre nos humains domestiqués, cernés que nous étions par l'odeur de l'étable, l'espoir du pâturage. Cette

différence de race que nous nous sentions hier encore avec eux était devenue une parenté. Tous les six nous débordions de cousinage et de similitude, et quand nos groupes se furent confondus, les trois femmes mêlées aux trois hommes, l'opération la plus judicieuse pour en reformer trois couples semblait bien être le tirage au sort. C'est peut-être seulement parce que le mélange avait été mal fait que je me retrouvai plus près de Malena.

Devant nous, nos quatre amis étaient déjà repartis. Gonflemol avait pris le bras de Rosario, Carlos Pio celui de Pila. Nous voyions leurs gestes, nous entendions leurs voix. Précédés jusqu'au Louvre d'une foule calme et lente, ils formaient la queue d'un cortège. Ce n'était pas l'embarquement pour Cythère, mais le départ définitif vers la ville, la maison, les repas, vers l'irresponsabilité vis-à-vis de la mort de Brossard et de la mort des lamas, vers notre ancien bonheur. Gonflemol était un nain à côté de Rosario, Carlos un géant à côté de Pila ; mais l'inégalité humaine aujourd'hui, au lieu de nous irriter, nous émouvait par toutes ses formes ; et c'était presque avec soulagement que nous voyions en cette minute se reformer dans le sillage de nos amis tous les couples plus disparates encore que la pauvre Malena avait tenté un jour de dissocier, dans sa chasse au couple parfait, pauvreté et génie, richese et égoïsme, beauté et platitude... Nous prîmes doucement la suite.

C'est à ce moment que le canon des Invalides tonna, prescrivant pour une minute à Paris l'immobilité et le silence. Autour de nous les taxis finirent sur leur lancée, et les voitures d'enfant, et les cyclistes. Les trompes se turent, les sirènes. Ceux-là même qui n'aimaient pas Brossard ne bougeaient plus, ne parlaient plus, et dans l'attitude où l'on écoute l'hymne d'une nation même peu sympathique, écoutaient cette Marseillaise du néant. Mais il se trouvait qu'à nous deux cet instant imposait

seulement ce qui devrait être de règle chaque fois que des amants se sont rejoints après avoir vaincu les embûches qu'ils se sont tendus à eux-mêmes ; une contemplation mutuelle d'une minute au milieu d'une humanité dans son recueillement, d'une nature au garde à vous. Il se passait pour nous ce qui devrait se passer régulièrement chaque fois que des amants se trouvent ou se retrouvent. Il se passait pour nous ce qui devrait se passer régulièrement, chaque fois que des amants se regardent en face. Jusqu'au fond de Passy, jusque sur la place du Tertre, jusque dans les métros et les usines, les hommes avaient baissé la voix et ne bougeaient plus pour donner à cet instant le seul ornement et la seule noblesse que pouvait lui donner l'humanité, son absence. Figés sur une terrasse d'autobus, sur un triporteur, résistant à la secousse qui entraîne leur bouchon, nos trois voisins immédiats, un conducteur, un livreur de linoleum et un pêcheur à la ligne attendaient pieusement que notre confrontation s'achevât.

— C'est cela, semblaient-ils nous dire, regardez-vous bien. Il est vraiment inimaginable qu'une femme et un homme, après s'être touché le visage de tant de regards, de tant de caresses, après avoir épuisé tous les moyens qu'ont les voyants et les aveugles de se connaître, se soient perdus soudain comme vous l'avez fait aux bras même l'un de l'autre, et ne soient pas plus arrivés à se retrouver, se coudoyant et se heurtant, que des enfants séparés par la foule et égarés dans une foire. Arrangez-vous. Convenez d'un mot de passe que vous vous direz dans le lit au bon moment et qui vous assurera contre toute méprise, mais le plus simple est encore que vous vous regardiez pendant une minute. Cela n'est pas si désagréable. Pour celle qui en échange de tous les tourments de l'amour va recevoir tous les agréments de l'amour, sur laquelle va retomber en joie tout ce à quoi elle a renoncé en angoisse et en douleur, cette

jeune personne n'a vraiment pas trop mauvaise figure. Trente secondes encore. Regardez-vous. Profitez de cet instant où vous avez tous deux vos vrais visages. Car jamais, ni parmi nos voyageurs debout ou assis, à carte de plein ou de demi-tarif, ni parmi les centaines de clientes qui, passées à la gomina ou agrémentées de papillottes, nous entrouvrent plus ou moins largement leur porte selon que leurs rêves de la nuit et le goût de la vie au réveil a avivé ou éteint en elles la concupiscence qui les tenaillait hier au seul mot de linoleum, ni parmi les noyés ou les formes sombres ou lumineuses que le fleuve glisse sous notre champ de pêche, nous n'avons encore vu sur deux visages, mélangés à ce dosage parfait, la gaieté et la tristesse, le détachement et la dévotion qui leur revient. Vous êtes tous deux en ce moment à votre point exact dans la vie, à la distance qui est la vôtre de sa détresse et de sa gloire. Restez-y ! Nous ne savons pas vos prénoms, mais vous êtes à l'heure où ils éclatent de sens et où la mélodie de leurs syllabes, au lieu de vous appeler, vous décrit, vous exprime. Gardez-les !... Quinze secondes encore. Pendant quinze secondes encore, ne la prends pas dans tes bras, ne l'étreins pas, laisse vos existences conserver leur distance. Tous les êtres en fait sont confondus. C'est par persuasion que nous ne voyons pas confondus les uns dans les autres les voyageurs de première classe et de seconde, les patronnes en robe de chambre et les concierges, toujours absentes d'ailleurs de leur loge, les noyés et les poissons. Profitez de la seule minute de votre vie où vous aurez été séparés. Dix secondes encore. C'est plus qu'il en faut, charmante jeune femme, pour effacer de vos lèvres ce sourire que nous connaissons bien, pour l'avoir vu sur ceux qui avouent ne pouvoir payer leur place, qui sont contraints par une défaillance subite de leurs finances de refuser la nappe de linoleum glacé et quadrillé, commandée le matin dans l'enthousiasme, ou qui errent

sans chien à l'extrême bord des quais, et dont l'ironie, voilée de tendresse, nous l'accordons, laisse entendre que ceux qui ne sont pas nés sont encore les plus heureux. C'est là une insinuation complètement déraisonnable et nous vous le prouvons par le raisonnement que voici : ceux qui ne viennent pas au monde ne connaissent pas les malheurs de la vie, ceux qui viennent au monde en connaissent les joies ; pour les uns et pour les autres l'opération revient donc sensiblement au même, et ce qu'il convient de dire c'est que la Providence tient la balance parfaitement égale entre l'être et le néant...

Le canon tonna à nouveau. Le conducteur sonna sa sonnette, le tri pédala, le pêcheur tira son poisson. Du point où ils les avaient laissés, la ville reprit sa voix et notre couple, avec le bonheur, son propre silence.

Fin

JEAN GIRAUDOUX

LES POÈTES MYSTIQUES DE L'ALLEMAGNE

Il convient de distinguer entre les mystiques ceux de qui l'expression par intermittences s'élève à la poésie et ceux qui, naturellement poètes, orientent leur âme vers les régions du mysticisme. Dans l'un et l'autre cas la poésie est un prolongement, du mysticisme authentique. Qu'elle emprunte en partie son vocabulaire au monde profane, rien dès lors n'est moins surprenant. Mais un élément essentiel y prédomine : le symbole. Pour le mystique, les choses ne sont plus ce qu'elles sont pour le poète. Elles n'ont point de réalité, et leur signification doit être cherchée au delà ou au-dessus d'elles, jamais en elles-mêmes.

La poésie mystique est dans l'Église d'une date relativement récente. Oratoires ou décoratives, les hymnes latines — celles même de Prudence — ont un caractère dithyrambique. Les poètes mystiques sont tous postérieurs à l'An mil, et ce n'est pas dans la littérature grecque ou latine que nous devons chercher leurs modèles. Non pas même chez les Provençaux : les travaux de Michele Amari, ceux de Menendez Pelayo, d'Asin Palacio et don Juan Riberes ont découvert une autre filiation et désigné dans les poètes hispano-arabes les premiers maîtres de la littérature provençale. Et si l'on veut bien considérer la place que la mystique musulmane occupe dans la philosophie spéculative du Moyen-âge, rien n'est plus légitime que de supposer un croisement d'influences qui aboutit enfin à la poésie des Mystiques. L'orientalisme n'est pas seulement reconnaissable à cette brise qui souffle du *Cantique des Cantiques* et vient réchauffer jusqu'à l'ascétisme d'un Saint Bernard, il pénètre encore par d'autres voies (la mystique de Raymond Lulle, par exemple). Souvent aussi on verra cet orientalisme transparaître dans le choix des thèmes, des images et des rythmes, et cela jusqu'au XVIe siècle, où commence l'isolement de l'Occident à l'égard de la culture orientale.

J. C.

SŒUR MECHTILDE DE MAGDEBOURG.

Petits cantiques spirituels.

Je mourrais bien d'amour si je pouvais mourir,
Puisque à présent celui que j'aime, je l'ai vu
De mes lucides yeux — se lever dans mon âme.

*

Lorsqu'un homme est tout à coup
Blessé du véritable amour,
Jamais plus il n'en peut guérir ;
Qu'il baise donc la même bouche
Par laquelle, en son âme, il s'est senti férir.

*

Dieu ne se refuse à personne.
Tout est bien mesuré par mesures égales.
Veux-tu l'amour — tu dois renoncer à l'amour.

JEAN TAULER

Cantate de la nudité.

Je chanterai ce chant nouveau : la nudité.
La pureté réelle est vide de pensée :
La pensée, elle peut se tenir à l'écart.
C'est ainsi, moi, que j'ai perdu ce qui est moi.
Je suis réduit à rien.
Qui s'est dépouillé de l'esprit ne peut plus avoir de souci.

Ce qui m'est étranger cesse de me leurrer.
Et j'aime autant être pauvre que riche.
Point d'image qui me contente :
Il fallu me vider de moi-même.
Je suis réduit à rien.
Qui s'est dépouillé de l'esprit ne peut plus avoir de souci.

Veux-tu savoir comment je me passai d'images ?
C'est lorsqu'en moi j'embrassai l'unité,
Car telle est l'unité réelle.
Et la douleur pas plus que l'amour ne m'émeut.
Je suis réduit à rien.
Qui s'est dépouillé de l'esprit ne peut plus avoir de souci.

Veux-tu savoir comment je dépouillai l'esprit ?
C'est lorsque je cessai de distinguer
Hormis, en moi, la divinité une.
Or je n'ai pu le taire et j'ai dû l'avouer :
Je suis réduit à rien.
Qui s'est dépouillé de l'esprit ne peut plus avoir de souci.

Depuis que me voilà perdu dans cet abîme
J'ai cessé de parler, je suis muet.
Oui, la divinité m'a englouti.
Je suis dépossédé
Et c'est pourquoi les ténèbres m'ont réjoui.

Depuis le temps où j'ai rejoint mon origine
J'ai cessé de vieillir et j'ai dû rajeunir.
Ainsi toute ma force a disparu
Et elle est morte.
Qui s'est dépouillé de l'esprit ne peut plus avoir de souci.

Or donc, celui qui disparaît,
Et qui trouve sa nuit
Est tout aussi riche, étant exempt de misères.
Ainsi les feux d'amour
M'ont soudain consumé.
Et j'en suis mort.
Qui s'est dépouillé de l'esprit ne peut plus avoir de souci.

***

[CANTIQUES (XIVe SIÈCLE)].

Petit cantique pour l'heure du bain.

(fragment)

Allons nous baigner en esprit,
Puisque c'est la bonté du Père
Lui-même qui nous y invite.
Voici que le fils veut nous oindre
Et le Saint-Esprit nous parer :
O mon âme, tenez-vous prête !

L'automne, ainsi que le printemps,
Est riche de vertus sans nombre
Qu'il doit à la grâce de Dieu.
Qui se purge à coups de ramilles
Et met en Dieu sa confiance
Put hardiment lever les yeux :
Il vivra dans l'éternité.

Mon âme, il faut que tu te gardes ;
Sois vertueuse, et pour ce bain
Evite qu'il soit par trop chaud :
Une eau si pleine de délices
Te laisserait inconsolable.
Et puis rapporte entre tes seins
La sueur du divin amour.

Gaîment tu dois te promener.
En joie et jubilation
Parmi les gazons verts du ciel.
Et dans les lis et dans les roses
Echange avec Dieu des caresses ;
Sur la mousse de tes péchés
Qu'il te regarde avec douceur.

*
* *

ANGELUS SILESIUS.

Le Voyageur Chérubinique.

(*Extraits*)

Dieu contraint.

Si Dieu, plus haut que Dieu refusait de me mettre,
Je saurais L'y forcer rien que par mon amour.

Rien ne vit sans mourir.

Dieu même, lorsqu'il veut te vivre, doit mourir.
Crois-tu donc sans la mort pouvoir le conquérir ?

Aimer sans savoir.

Je n'aime qu'une chose et je ne sais laquelle ;
Et, ne le sachant pas, c'est ce que j'ai choisi.

Ne rien vouloir.

Dieu ne veut ni ne cherche, Il est l'éternel calme ;
C'est en ne voulant rien que tu deviendras Dieu.

Tout a son élément.

L'oiseau s'envole au ciel, le caillou gît sur terre,
Le poisson vit dans l'eau, mon esprit s'ouvre en Dieu.

La damnation impossible.

Qui à Dieu s'est uni, Dieu ne peut le damner ;
Tous deux se jetteraient dans la mort et l'enfer.

La sensualité aveugle.

Un œil qui ne s'arrache au doux plaisir de voir,
Bientôt devient aveugle et ne se voit lui-même.

Une colombe gémissante.

La colombe gémit quand elle perd son mâle,
Et Dieu se plaint qu'à Lui tu préfères la mort.

Immensité de l'âme.

Le monde est trop étroit, le ciel est trop petit ;
Où trouverai-je assez d'espace pour mon âme ?

Laideur du mal

Homme, si tu pouvais contempler ta vermine,
Tu prendrais peur de toi comme devant le diable.

L'un est dans l'autre.

Si mon âme est partout égale en tout mon corps,
Je peux dire aussi bien que mon corps est en elle.

Plus qu'un pasteur.

Quel miracle étonnant ! Dieu se fait si commun
Qu'il veut de ses brebis être le pâturage.

L'humilité.

Ah ! si ton cœur pouvait devenir une crèche,
Dieu se ferait encore enfant sur cette terre.

Pauvreté et richesse.

Qui juge tout égal et n'a pas ce qu'il a,
Est pauvre de richesse et riche en pauvreté.

Il faut se diviniser.

Etre en Dieu, ce n'est pas assez pour moi, chrétien :
Je dois, pour croître encore, à moi tirer sa sève.

La Colombe.

Pourquoi l'Esprit vient-il sous forme de colombe ?
Mon enfant, c'est qu'il croit finir de te couver !

(*Traduction de* JEAN CHUZEVILLE)

L'arbre à pain, cette merveille de mes livres d'enfant, l'arbre à pain n'est pas de chez nous. Il y a sans doute des climats où la nature porte presque à notre bouche des fruits sucrés, et qui viennent sans culture. Toutefois l'alliance que nous nommons Pâques, et que les cloches célèbrent, est assez froide en somme ; l'éclatant soleil ne va jamais sans un vent assez aigre ; et la fête de lumière, sans aucun écran de verdure, fait seulement paraître des travaux faits ou à faire ; ici les débris de l'hiver, et plus loin les carrés de terre criblés par l'outil, alignés selon le cordeau, prêts à nourrir l'homme, pourvu que l'homme bêche, plante, sarcle, et arrose. Il y a de la sévérité dans cette belle saison. Les flèches de lumière qui piquent le sol nous invitent à le frapper aussi, à le diviser, à recevoir et à concentrer pour nous l'énergie solaire dans les choux, la betterave, ou le blé. Rien n'est plus triste à voir qu'un terrain abandonné sous cette lumière indiscrète. L'énergie solaire nous est donnée ; elle ne coûte rien ; cette pluie dorée verse en une journée une puissance de vivre énorme ; énorme, mais perdue si le travail assidu ne la recueille. Pâques n'est donc que promesse, et sous condition. Plus tard la Fête-Dieu, si étrangement nommée, célèbrera en même temps les fleurs et les moissons, c'est-à-dire les fruits du travail.

Beaucoup de choses très précieuses nous sont données ; chaleur et lumière, pluie du ciel, torrents, forêts, charpentes, tourbes et charbons, pétrole enfin. Mais dans toutes ces admirables richesses nous ne trouvons rien à manger. La zone de planète sur laquelle nous vivons n'est pas comestible. Au reste dans les pays où la nature est comestible, il y a sans doute d'autres inconvénients qui rendent la vie difficile. Mais je considère seulement nos climats, et je vois que notre vie doit d'abord être gagnée. L'industrie humaine fait qu'une heure d'hommes conquiert bien plus de nourriture qu'une heure d'oiseau. Mais enfin le travail humain ne pourrait être interrompu seulement un jour sans un péril mortel pour tous. Sans cesse il faut cultiver et récolter, couper

l'arbre, équarrir, construire, réparer, transporter, échanger; et en même temps il faut nettoyer, évacuer, balayer l'ordure.

Je lis partout que l'on a beaucoup gagné sur la nécessité du travail; et quelques-uns s'amusent à dire que ce gain est justement ce qui nous rend pauvres. Ma foi je cherche en quoi la peine des hommes a été allégée. Je la vois surtout transportée loin de nos yeux. Il y a des mineurs qui vivent comme les taupes; il y a, dans le fond du grand paquebot, des chauffeurs nus et suants, bientôt usés; cet été vous verrez nos paysans et nos paysannes tout maigres et tout cuits. Nous n'en sommes pas encore aux temps qu'on nous promet où la machine nourrira et promènera l'homme. Toute machine est l'œuvre de l'homme, et s'use fort vite, et suppose continuellement des esclaves attentifs. Bref le vieil article : « Tu gagneras ta vie à la sueur de ton front », n'est nullement abrogé.

Je sais ce qui est arrivé. Il est arrivé que les courtiers de publicité, qui en effet sont milliers, et qui ne travaillent guère, ont annoncé que le vieil article en question était abrogé pour toujours; et je ne sais par quel emportement de plaisir ils ont été crus à peu près par la moitié des hommes. D'où une dépense à grande vitesse; d'où l'idée, plus ruineuse encore, que la dépense est à proprement parler ce qui nous enrichit tous. C'est jeter le pain, chose qu'on disait criminelle à nous, enfants. Jeter le pain, disait la publicité, c'est faire vendre le blé; et ainsi pour tout. Il ne s'agissait que de faire tourner la grande machine aux produits et aux échanges, et de faire tourner aussi les têtes frivoles. Et c'est ce qui fut fait, supérieurement; si supérieurement que je vois Léviathan, l'homme du marteau et de la charrue, ruiné partout, et travaillant avec moins de profit que jamais. Cela vient, à ce que je crois, d'une erreur de principe, c'est que la nature est toute prête à nous servir, et qu'il ne s'agit que de lui passer la bride. Or, allez-y voir, vous verrez que la bride coûte cher, et qu'elle est bientôt usée, et qu'il faut refaire la machine, remplacer la turbine, changer le rail, fondre l'acier, et d'abord bêcher, fumer, semer, sarcler, à quatre pattes comme au temps d'Homère. Voilà ce que le printemps nous annonce.

RÉFLEXIONS

Hermione sans paradoxe.

Mme Dussane, dans sept portraits du *Comédien sans Paradoxe*, qui émergent singulièrement sur la littérature ordinaire des conférences, a rajeuni plusieurs questions moliériennes et raciniennes. De trois femmes de Molière, de quatre héroïnes de Racine, elle a parlé avec nouveauté. Je ne jurerais pas qu'elle soit toujours la comédienne sans paradoxe, mais elle est toujours la comédienne intelligente ; elle joint à la finesse d'un critique l'expérience du théâtre en costume et en planches ; et c'est une femme qui cette fois nous parle des femmes de Racine. Pour que le côté de la barbe vînt contester, il faudrait que depuis Arnolphe il n'eût rien appris, rien oublié. Tout au plus, avec précautions, pourra-t-il prendre licence de réfléchir et de questionner.

Le chapitre sur Hermione est l'un des plus suggestifs. Mme Dussane, qui n'oublie pas qu'elle parle chez M. Doumic, a divisé le caractère d'Hermione en trois points. Que celui qui n'a jamais divisé en trois points jette la première pierre dans le jardin académique ! Cela m'arrive comme aux camarades ; en ce cas il ne faut pas me pousser beaucoup pour me faire avouer que de mes trois points il y en avait un qui n'était pas si nécessaire que cela, et que je ne l'aurais pas trouvé si je ne l'avais pas cherché. Mais, trop grand pour dire *Qu'il s'en aille !* je ne l'écarte pas. Et comme il serait dommage que Mme Dussane eût écarté celui ou ceux de ses trois points au sujet desquels je vais lui chercher chicane !

Hermione, dit Mme Dussane, « est à la fois une coquette

bafouée, une ambitieuse déçue et une amoureuse abandonnée. » Et voilà les trois points qu'elle « développe » chez M. Doumic. Une amoureuse abandonnée, certes ! Une ambitieuse déçue ? Soit ! Elle est humiliée de manquer un trône. Mais enfin peut-on comparer à l'ambition d'Agrippine, comme le fait Mme Dussane, la joie, naturelle chez une fille de roi, d'épouser ce jeune roi d'Épire que la guerre de Troie a mis en vue ? Ambitieuse, des revanches ou des compensations lui seraient permises, et Oreste les lui propose quand il lui offre de prendre

Vous la place d'Hélène et moi d'Agamemnon,

Elle les laisse tomber. Dans le pis-aller d'Oreste, comme Pyrrhus dans le pis-aller qui lui ferait épouser Hermione, elle ne voit que les intérêts d'une vengeance d'amour. Rien d'autre ne s'y ajoute, que les sentiments de rang naturels et nécessaires chez une princesse. On s'étonne même de voir à quel point l'ambition, sentiment ordinaire des personnages de tragédie, est exclue de tous ceux d'*Andromaque.* Nous savons que Phœnix représente la raison d'État, c'est-à-dire dans le langage du temps la *gloire* de Pyrrhus : jamais ce pauvre ministre n'y fait appel. La moindre imitation, le moindre souvenir de Corneille, eût amené Racine à une scène où Phœnix eût fait valoir les raisons politiques du mariage lacédémonien, que sais-je ? le danger de la réunion des deux couronnes d'Argos et de Sparte, si Oreste épousait Hermione. Racine s'est abstenu avec un soin extrême de tout ce cornelianisme politique, qui remplit *Britannicus,* et qui ne manquera pas dans *Bérénice.* Le point de vue politique est réduit au strict minimum dans le discours de l'ambassadeur des Grecs, qui n'insiste que sur l'argument passionnel : la vengeance.

Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père ;
Il a par trop de sang acheté leur colère.
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer.

Ni Pyrrhus, ni Oreste, ni Hermione, ni Andromaque ne nous sont présentés avec le moindre zèle pour le pouvoir, le moindre goût du pouvoir. La passion de l'homme pour la femme et de la femme pour l'homme parle seule et nue.

Pour la chair et le sang, tous les quatre en viennent au paroxysme de la trahison envers leur devoir, leur fonction, leur rang, leur pays. Pyrrhus n'est même pas tué par Oreste, mais abattu par tous les Grecs, ceux d'Hermione et ceux de son escorte, au moment où il trahit, où il renie les intérêts de la Grèce en reconnaissant Astyanax comme le roi des Troyens ? N'offrait-il pas à Andromaque de le couronner dans les murs relevés de Troie ? De son côté, dès le troisième acte, Oreste est décidé à enlever Hermione, donc à trahir les Grecs qui l'ont envoyé en Épire :

Quand nos Etats vengés jouiront de nos soins,
L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins?
Et que me servira que la Grèce m'admire
Tandis que je serai la fable de l'Epire?

Ces beaux sentiments civiques d'Oreste sont ceux-là mêmes qu'il retrouvera dans la bouche de sa cousine :

Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi.

Quant à Andromaque, mon Dieu ! elle est troyenne à peu près comme Hermione est grecque. M. d'Olonne n'a pas tort, qui dit qu'elle aime trop son mari. Elle aime son mari contre son fils. Non seulement elle se refuse à donner Pyrrhus comme successeur à Hector dans son lit, ce qui l'honore, mais elle se refuse à donner Astyanax comme successeur au trône de Priam. Il faut qu'Hector ait été le dernier, que Troie ait été enterrée avec lui.

Non, non, n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.

On songe à la mystique du comte de Chambord, refusant le trône pour que le drapeau blanc flotte sur sa tombe. Astyanax, pour sa mère, n'est pas Astyanax, mais le fils d'Hector, et qui ne vaut que par Hector : diminutif d'Hector comme, dans la campagne de Buthrote, il y avait par les soins d'Andromaque un diminutif du Simoïs et du Scamandre.

Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son fils j'assurais mon secours :
« C'est Hector, disait-elle en l'embrassant toujours ;
Voilà ses yeux, sa bouche et déjà son audace ;
C'est toi-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse. »

Elle prend à la lettre les dernières recommandations d'Hector, que Racine n'emprunte pas du tout à Homère. Au contraire ! L'Hector de l'*Iliade* souhaite qu'on dise un jour de son fils qu'il vaut mieux que son père. Vœu dont semble se détourner avec terreur l'Andromaque raciniene. Racine prête à Hector des paroles qui modèleront à jamais la mère du prince sur la veuve de l'homme.

Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
Montre au fils à quel point tu chérissais le père.

A un point extravagant puisqu'elle repousse au nom de cet amour, au nom des souvenirs du lit, toute idée d'un destin qui ferait d'Astyanax un homme libre, qui le tirerait des fers. Qui sait même ? Je me hasarde à lui prêter ces raisons : Hector, fils aîné d'un roi qui lui a survécu, n'a pas régné, il serait injuste que son fils régnât. Mais est-ce que je les lui prête ? Ne discerne-t-on pas ces sentiments dans le testament d'Andromaque au moment où elle va échapper en se tuant à l'hymen de Pyrrhus ?

Parle-lui tous les jours des vertus de son père ;
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger ;
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste ;
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.

Si elle avait pu garder le glaive d'Hector, cette femme l'eût enterré dans son tombeau, cette mère ne l'eût pas transmis à son fils. Astyanax est un reste, qu'il ne soit pas un chaînon ! Il vivra sous un maître, il ne sera jamais roi. Andromaque mourra en trahissant pour Hector la cause de Troie. Elle veut expressément pour son malheureux fils une destinée d'Epigore.

Dans l'âme d'un prince ou d'une princesse, le devoir politique et l'ambition ne font qu'un. Agrippine et Athalie tuent pour être reines, mais elles sont de vraies reines. Elles ne séparent pas leur gloire de l'État. Corneille, Richelieu, Louis XIV, avaient en 1667 imposé ce style au théâtre et à la ville avec une autorité éclatante. Or, dans *Andromaque,* deux princes et deux princesses, chargés d'intérêts d'État importants, foulent aux pieds non seulement toute ambition, mais le caractère royal le plus élémentaire, pour le seul intérêt de l'amour, et d'un amour que Racine a pris soin de marquer discrètement, mais hardiment, sensuel.

Andromaque comme les autres ! On comprend que Racine ait écrit le rôle pour sa maîtresse. Dans toutes les scènes où elle paraît, il y a un ou plusieurs vers qui nous indiquent ce qu'elle pleure en Hector : selon un mot de l'*Orestie,* « l'homme de sa volupté ». Les derniers vers de sa plainte, ceux où son visage en larmes oblige Pyrrhus en démence d'amour à chasser Hermione, ils s'achèvent par des bras tendus qui embrassent une ombre, qui se referment sur un époux dans le lit du tombeau.

Ah! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins,
Et que, finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères!

Andromaque aime un mort ; elle a, comme l'époux de Vera dans les *Contes Cruels,* la clef du tombeau. Elle aime un mort, et les trois autres amants aiment des cœurs qui pour eux sont morts, ou vides, ou haineux. On dirait que toute ambition, toute conscience du trône, tout appel royal, sont tombés de ces amants insensés, les laissant comme Phèdre à la nudité de leur passion.

Moi régner, moi ranger un Etat sous ma loi,
Quand ma faible raison ne règne plus sur moi!

Tous sont des Epigones, connaissent et portent en eux un destin de fin de race. Le sang des Atrides se tarit avec Oreste et Hermione, le sang d'Achille avec Pyrrhus, et l'amour insensé d'Andromaque prend le destin de son fils,

du descendant de Priam, dans la même démission. Comme Vénus en Crète la race du Soleil, l'amour en rafale déracine à Buthrote toute destination royale dans trois races venues des dieux.

***

« Posez l'amour, dit Bossuet, vous posez toutes les passions. » Et j'accorde à Mme Dussane que l'amour ne va guère sans des traces d'ambition, le mariage à plus forte raison, le mariage des princes à raisons encore plus fortes, et qu'Hermione est bien venue chercher à Buthrote, en même temps qu'un cœur, un palais et non une chaumière. Mais tout cela, comme nous venons de le voir, ne va pas bien loin. Pareillement il n'y a pas d'amour sans coquetterie, ni même de femme (qu'elle aime ou qu'elle n'aime pas) sans coquetterie. Seulement je suis effrayé par ce superlatif de Mme Dussane : « La plus terrible coquette de tout notre répertoire, ce n'est pas Célimène, c'est Hermione. »

Il y avait autrefois un problème célèbre de la coquetterie dans *Andromaque*. Mais il concernait Andromaque. C'était le problème de la coquetterie vertueuse, que tout exégète de Racine devait aux mânes de M. Nisard de discuter. A la vérité le mot n'était pas de Nisard, mais de Geoffroy. Et à la vérité plus vraie encore, il n'était pas de Geoffroy, il est d'Hermione. Hermione a repéré mieux encore que ces deux critiques ce qu'on peut à tort ou à raison voir de coquetterie en Andromaque. Cléone lui fait observer qu'Andromaque n'a jamais cherché l'amour de Pyrrhus.

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs ?

— Ma pauvre Cléone, que tu es naïve ! Tu parles là en institutrice. Cette veuve avec ses larmes est la plus redoutable et la plus rusée des coquettes. D'ailleurs toutes les veuves sont coquettes. Il le faut bien : dans la lutte des femmes et des filles, c'est leur arme contre nous. Il faut du temps pour s'en instruire. Agnès n'est pas coquette. Crois-

tu que Célimène l'était à mon âge ? Non. Elle l'est devenue, quelque temps après les vingt ans qu'elle avoue, comme elle deviendra prude quand elle en avouera trente-neuf. Moi, je suis, comme Agnès, trop jeune pour être coquette. Mais cette Troyenne les connaît, les hommes, les idiots d'hommes, elle sait fuir vers les saules de son faux Scamandre, l'Asiatique !

Je n'ai point du silence affecté le mystère !
Je croyais sans péril pouvoir être sincère ;
Et sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ai pour lui parler consulté que mon cœur.

Et, au risque d'être, comme Cléone, un peu naïf, je crois bien que la pauvre fille dit vrai, absolument vrai. Je penserai même, si l'on veut, sur les traces de M. Nisard, et comme Hermione, à quelque coquetterie d'Andromaque (je laisse en tout cas la question pendante). Mais je me demande si Racine n'a pas voulu expressément, dans cette Hermione passionnée, illogique, toujours nature, ne consultant jamais que ce cœur contradictoire, démesuré, torturé, créer en effet un climat de femme étrangère à toute coquetterie, comme on peut l'être, après tout, parfois, à quinze ans, comme les sportives de Sparte le seront : nudistes du corps ainsi qu'Hermione l'est du cœur.

« Une femme perdue d'amour et qui demeure coquette malgré sa passion » dit Mme Dussane. « Coquette pour le plaisir... » Hum ! Voyons les citations qu'allègue l'éminente comédienne.

J'ai passé dans l'Epire où j'étais reléguée :
Mon père l'ordonnait...

C'est la scène II de l'acte II, que la scène I nous explique bien. N'oublions pas qu'Oreste est ambassadeur, chargé d'une mission importante, de la mission qui, si elle réussit, rendra Pyrrhus à Hermione. Hermione, qui se vante d'avoir provoqué son ambassade,

J'ai déjà sur le fils attiré leur colère,

est obligée de s'entendre avec lui, de se le concilier de toutes façons, exactement comme Andromaque doit se concilier Pyrrhus.

De là, chez l'une et chez l'autre, ce que Mme Dussane pour l'une et M. Nisard pour l'autre appellent leur coquetterie. Hermione ne peut séparer l'ambassade, qui l'intéresse, de l'ambassadeur, qui ne l'intéresse pas. Ou plutôt qui ne l'intéresserait pas si, en cas de rupture avec l'Epire, il ne devenait un pis-aller,

Hermione est sensible, Oreste a des vertus.

En tout cas il faut le ménager. Il faut trouver des raisons pour excuser toutes les démarches qui le blesseraient, qui l'amèneraient à désespérer. Plaidoyer nécessaire n'est pas coquetterie :

Hé quoi? toujours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours?
Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée?
J'ai passé dans l'Epire, où j'étais reléguée :
Mon père l'ordonnait. Mais qui sait si depuis
Je n'ai point en secret partagé vos ennuis?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes?
Que l'Epire jamais n'ait vu couler mes larmes?
Enfin qui vous a dit que malgré mon devoir
Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir?

C'est la vérité même ! Il n'y a là nulle coquetterie, et cette tirade inspirée du cœur d'Hermione n'est point factice. Preuve : la scène précédente, où Oreste n'était pas, atteste que le dernier des vers que je viens de citer au lieu de comporter quelque coquetterie, affaiblit singulièrement, au contraire, la réalité.

Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste
Dont vous avez cent fois souhaité le retour
Et dont vous regrettiez la constance et l'amour.

Cent fois, et non *quelquefois.* Alors ?

Second passage, qui, selon Mme Dussane, nous montre Hermione « coquette pour le plaisir ». C'est la scène II de l'acte III. Je crois qu'on rétablit la perspective et que la coquetterie s'évanouit, si on voit dans cette scène une des scènes officielles d'ambassade. Non seulement comme ambassadeur des Grecs, mais comme représentant de la

famille, Oreste a reçu de Pyrrhus l'avis que sa demande était accordée, que l'Epire, livrant le Troyen, s'engageait à une paix éternelle avec la Grèce, que son roi épousait la fille du roi de Sparte, présente à la cour, et qu'il appartenait au prince d'Argos, neveu de S. M. Lacédémonienne, de demander, pour assurer cette paix heureusement confirmée, la main de la princesse. Hermione a été prévenue par le maître des cérémonies. La rencontre du IIIe acte est donc officielle. Oreste en deux vers s'acquitte de sa mission. Rien de plus naïf, de plus confiant, que les termes d'Hermione :

Qui l'eût cru que Pyrrhus ne fût pas infidèle?
Que sa flamme attendrait si tard pour éclater...

L'ironie de la réponse d'Oreste est accompagnée d'un visage convulsé, d'un visage de damné, auquel Hermione ne se méprend pas. Il est épouvantable. Le masque de l'ambassadeur glisse, va tomber. L'Atride, le matricide... Et Hermione ne sait pas son projet d'enlèvement. Que faire ? Que ferait dans une circonstance pareille Mme Dussane ? Il ne s'agit pas de coquetterie, mais de douceur, de souplesse, de fuite, comme tout à l'heure devant Andromaque.

La princesse, non la femme, doit continuer à répondre, comme la princesse répondra à Andromaque. Nulle retraite possible, convenable, sinon de s'enfermer dans le rôle et dans le langage d'une princesse, d'en épouser, d'ailleurs sans effort, la situation.

Mais que puis-je, Seigneur? On a promis ma foi...
L'amour ne règle pas le sort d'une princesse...
Cependant je partais, et vous avez pu voir
Combien je relâchais pour vous de mon devoir.

« Le mensonge est si flagrant, dit Mme Dussane, que nous frôlons ici la comédie. » Je *partais* n'est pas un mensonge, puisqu'elle avait promis à Oreste de partir si son ambassade ne réussissait pas. Il y a bien une petite entorse à la vérité : c'est qu'elle ne partait pas avec Oreste parce qu'elle l'avait promis à Oreste, elle partait d'abord parce que, dans le courrier qu'apportait l'ambassade, une lettre de son

père lui ordonnait, en cas d'échec diplomatique, de quitter l'Epire avec les Grecs, toute la mission étant rappelée. Mais cet art de panser la plaie, de laisser croire à Oreste qu'il s'agissait d'une attention spéciale à son égard, si c'est de la comédie, ce que j'accorde, ne l'appellerons-nous pas une comédie diplomatique? La tragédie de l'ambassade le formulaire, le protocole, la langue, les conventions du style d'ambassadeur, le norpondérisme, ont dans *Andromaque* beaucoup d'importance. Racine a voulu écrire d'abord une tragédie d'amour ; ensuite une tragédie morale (dites chrétienne ou janséniste, si vous voulez) puisque l'amour y est peint aussi funeste et dévastateur, et même plus funeste et dévastateur (on n'y trouve pas le couple sain Hippolyte-Aricie) que dans *Phèdre ;* enfin une tragédie non politique, nullement politique, mais royale, cérémoniellement et décorativement royale, la représentation d'une ambassade dans une cour. On n'avait pas encore vu cela sur le théâtre. Il n'y a pas d'ambassade ni d'ambassadeur chez Corneille : le Flaminius de *Nicomède,* oui, une grande figure, mais, sous le nom d'ambassadeur, c'est un résident. Racine a saisi cette allure d'une ambassade, ce style diplomatique avec un bonheur singulier. Après tout, Louis XIV prit le fils d'Arnauld d'Andilly, M. de Pomponne, comme ministre des affaires étrangères, au temps à peu près d'*Amdromaque,* à cause du style de ses dépêches d'ambassadeur. C'était le style de Port-Royal. Racine aussi l'avait appris à Port-Royal. Louis XIV le reconnut et l'apprécia également, à la même époque, chez l'élève et chez le cousin de M. Le Maître.

Voilà que je tombe aussi, ou, si vous voulez, que je monte, dans les trois points. Aucun de nous n'est exempt. Je borne à ces réflexions sur l'ambition et la coquetterie d'Hermione tant de suggestions que nous apporterait, pour l'approuver ou le combattre, le livre de Mme Dussane. Car bien des pages de ce livre nous en fourniraient autant ; c'est, je crois, le plus neuf et le plus plein qu'on ait écrit depuis trente ans sur le théâtre du XVIIe siècle.

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE DES ROMANS

LE VISIONNAIRE, par *Julien Green.*
LA COMÉDIE DE CHARLEROI, par *Drieu la Rochelle.*
DENIER DU RÊVE, par *Marguerite Yourcenar.*

Je n'ai pu fermer *Le Visionnaire* avant de l'avoir lu tout entier ; le lendemain, je ne me sentais pas quitte, et reprenais *Leviathan,* et *Mont-Cinère* le jour suivant. Il y a chez Green un sortilège. Tout ne me satisfait pas en lui ; maintes fois un regret, une protestation me viennent à l'esprit ; et, le livre lu, il m'arrive de me reprendre. N'importe, j'ai été pris. D'autres œuvres me paraissent plus importantes, ou rencontrent en moi une plus vive adhésion ; celle-ci me donne un curieux plaisir.

Ce n'est pas que les personnages de M. Green soient d'une nouveauté ni d'une importance exceptionnelle. Peu différenciés, ou si nettement opposés qu'ils révèlent encore la même origine, ils se confondent avec la texture de l'histoire. Parfois sommaires, parfois à peine vraisemblables, constamment tendus vers leur destin, à travers leur voix, on reconnaît la voix même de l'auteur. Il les harcèle, les déchire, leur rappelle à tout instant la fatalité qu'il leur a assignée. De là leur fixité, le regard halluciné qu'ils ont tous, et leur air de victimes. Bêtes traquées, et d'abord par l'auteur.

Mais c'est là précisément ce qui donne à l'œuvre de M. Green sa résonnance et son allure singulière. On peut contester l'exactitude de tel décor, la vraisemblance de tel geste ou de telle parole, et dire d'un personnage qu'on

ne le rencontrerait pas dans la vie. Tout se trouve emporté par la passion de l'auteur et fondu dans sa vision. S'il tire presque tout de lui-même et conçoit ses héros par intuition plus que par observation, c'est qu'il tend à dresser quelque grande image à valeur de symbole, au regard de laquelle comptent pour peu les inexactitudes et les invraisemblances partielles. Ses livres sont des romans lyriques bâtis, rêvés, chantés autour de quelques thèmes essentiels : ceux de la solitude, de l'obsession sexuelle, de l'orgueil, de la mort. Et lui-même, dans ses romans, est avant tout un poète : celui de l'angoisse.

Mais un poète pour qui le roman est l'expression la plus naturelle, et qui ne semble rien voir ni sentir que sous une forme romanesque. C'est ce don qui séduit d'abord et retient dans ses livres. Je ne vois personne aujourd'hui qui l'ait davantage, et personne peut-être qui l'ait à un égal degré. Rassemblant des éléments qui chez beaucoup d'autres sembleraient banaux, avec un métier patient, mais qui ne paraît pas laborieux, il en fait un tissu serré, de beau grain, sans couleurs violentes. Et c'est ainsi qu'il établit son atmosphère ; c'est mal dire — qu'il la fait sentir, et jusqu'à l'oppression. Et de même, il n'introduit pas ses personnages par une peinture attentive ; mais, à peine apparaissent-ils, il nous fait sentir leur trouble. Car rien chez lui ne reste immobile ; gens et décor, dès le premier instant, tout, dans ses livres, est la proie d'un tourment, qui n'aura de fin qu'avec la mort. C'est en nous faisant sentir ce tourment, en le renouvelant, en l'avivant sans cesse, avec je ne sais quel mélange de cruauté et d'angélisme, que M. Green nous donne si souvent cette impression de contact avec la vie, que rien ne peut remplacer.

Je ne sais si *Le Visionnaire* est le meilleur de ses livres. C'en est sans doute le plus audacieux et celui qui montre le mieux ses dons, ses tendances, ses limites actuelles aussi et les dangers qu'il encourt. Un homme est amené par sa nature même, par deux ou trois échecs et par un mal sans espoir à détruire le monde qui l'entoure pour se créer un nouveau monde : c'est après tout le thème de tous les

livres de M. Green. Qu'est-ce que ce nouveau monde ? Un monde purement arbitraire ? Non, mais un monde copié sur l'ancien, commandé par l'ancien, le prolongement, le paroxysme de l'ancien monde. Et cette évasion n'est encore qu'un esclavage plus étroit.

Il n'est guère de monde plus sombre que celui de M. Green. Des hommes faibles jusqu'à la lâcheté et violents jusqu'au crime, des femmes à la fois sèches et passionnées : chacun fermé aux autres, chacun emmuré ; pas de repos, pas de douceur, et d'un bout à l'autre de cette œuvre, pas un mot d'amour véritable. Mais des rivalités, des haines de mère à fille, d'épouse à mari, des crises d'érotisme, des poussées sadiques, des pensées et des gestes de meurtre ; et toujours, soit à l'arrière-plan, soit au premier comme dans *Le Visionnaire,* la terreur et l'attrait de la mort.

Pour qu'une telle vision puisse s'imposer sans paraître arbitraire ni tomber dans le mélodrame, il faut un choix des éléments, une mesure dans la violence, une sincérité de la voix, que M. Julien Green a très souvent, qu'il a, me semble-t-il, de plus en plus, qu'il n'a pas toujours cependant. Il excelle dans le détail ; mais l'ensemble ne donne pas la même impression de plénitude. Lui qui sait varier, graduer ses effets, laisser l'esprit en suspens, soudain semble s'égarer, rompt le mouvement de son livre, ajoute, ajoute encore, devient victime d'un goût de frapper et de surprendre. Si l'on n'attend pas de lui une exactitude, une vraisemblance constantes, on réclame du moins une constante pureté de chant et une égale qualité d'émotion.

Mais à cet égard, malgré l'erreur qui lui a fait fragmenter son récit [1], *Le Visionnaire* marque chez lui une étape nou-

1. Il est sans doute vain de chercher comment un livre eût pu être meilleur. On ne peut pourtant ne pas regretter que la division du livre en trois et même quatre récits, très différents par le ton, soit venue rompre l'unité, le mouvement et le charme du roman, et ait introduit une impression d'artifice et de difficulté esquivée. On eût souhaité que toute l'histoire fût contée par Manuel, qu'on n'y distinguât pas si nettement une partie réelle et une partie fictive, que, plutôt, on sentît Manuel abandonner peu à peu le monde extérieur pour se créer son propre monde.

velle. La phrase a pris la paisible assurance et la limpidité que laissaient prévoir *Le Voyageur sur la Terre* et *Les Clés de la Mort*. Sans doute n'a-t-il rien écrit de meilleur que la première partie (« Premier récit de Marie-Thérèse »), et rien de plus surprenant ni qui lui fût plus essentiel que la troisième (« Ce qui aurait pu être »). De telles pages ont l'apparence d'un marbre sombre et luisant ; elles m'ont fait songer à Poë et même à Baudelaire [1], — encore que ce qui me touche le plus chez Baudelaire, c'est qu'il ne peint de misère qu'il n'ait lui-même subie et parfois dépassée, alors qu'il m'arrive d'être gêné, chez M. Green, par je ne sais quel jeu gratuit et macabre, et peut-être trop joliment mené.

***

Voilà plus de quinze ans que M. Drieu La Rochelle se cherche et cherche un but. Le but, je ne crois pas qu'il l'ait encore trouvé, et doute un peu qu'il le trouve. Mais lui-même, son image, son personnage, cette fois, le voici. Drieu s'en prenait un jour à la littérature : « J'en suis dégoûté. A quoi sert-elle ? » L'ingrat ! quand ce ne serait qu'à rassembler des traits épars pour en composer un portrait dont il ne semble pas mécontent lui-même et où il trouve quelque stabilité.

Ce n'est pas d'hier, sans doute, que Drieu avait entrepris ce portrait, et le dernier état, celui de *Drôle de Voyage* était déjà fort réussi. Mais enfin il ne l'avait jamais poussé jusque-là, jamais rendu si vivant, si curieux et si complet, ni si bien imposé.

On en voit aisément quelques raisons. *La Comédie de Charleroi* est un livre de souvenirs : l'auteur s'y exprime sans interposition de personnages, et conte des faits dès longtemps assimilés, transformés, prêts à la vie du livre. Mal à l'aise dans la fiction, sans intérêt soutenu pour

1. Elle fait songer aussi parfois, par la structure de la phrase, nourrie des classiques, aux bonnes pages de Bernardin et de Malfilâtre. Et pour terminer ce jeu, disons que le sujet lui-même rappelle Kafka et Jouhandeau.

d'autres que lui, ne parle-t-il que de lui, il est excellent. C'est un homme qui se raconte, avec son accent propre, son long corps, ses gestes, ses tics, ses gros mots, ses accès de lyrisme, ses heures de fatigue ou de dégoût, son constant besoin de voir clair et de se situer. Il y a là une joie de conter et un bonheur dans le ton qui ravissent. Une langue oratoire, mais sans boursouflure, parfois gauche et embroussaillée, mais, le plus souvent, forte, bien d'aplomb, nette dans la violence, pleine de trouvailles, d'audaces et d'étonnants raccourcis, une langue de grande allure, nourrie de Claudel et de Barrès, mais tout aussi voisine de Retz ou de Saint-Simon.

Je ne vois pas de roman, d'assez grande étendue, où Drieu, jusqu'à ce jour, n'ait semblé gêné, soit qu'il se débattît avec une architecture empruntée, qui ne lui convenait nullement, ou qu'il voulût créer la sienne, mais bientôt, doute, ennui, paresse, tournât court et bâclât son livre. La forme qu'il a choisie pour *La Comédie de Charleroi* le montre au contraire tout à son affaire. Ce sont des récits dont le plus grand n'excède pas cent pages. Drieu entre dans son histoire et va son train sans avoir à se soucier d'équilibre, d'unité ni de progression. Mais d'eux-mêmes, et parce qu'ils épousent exactement l'élan, le souffle, le rythme de l'auteur, ces récits trouvent à la fois équilibre, unité et progression.

On aime Drieu lorsqu'il s'émeut, se fâche, s'indigne. Je ne l'aime pas lorsqu'il s'ennuie ; et l'ennui remplit la moitié de ses livres. Mais dans celui-ci précisément, il a trouvé son sujet ; il s'est engagé. *La Comédie de Charleroi* n'est pas une peinture de la guerre ; c'est le récit des rapports d'un homme avec la guerre. Il ne s'agit plus d'une expérience sentimentale, mais de la réaction d'un homme devant le danger et la mort. « Ici, j'ai été brave, là : indifférent ; là, affolé » ; une seule valeur reste en jeu : le courage.

Un tel sujet, traité d'un point de vue aussi particulier, réclamait de l'auteur une pleine sincérité. On la trouve, parfaite, presque trop évidente ; et dès les premières pages : ce nouveau Fabrice en quête de la bataille, et plus tard

cette colique obstinée, et toujours cette impression d'éparpillement et d'écrasement. Tout cela est rendu avec un relief surprenant. Je sais telle page sur Verdun qui n'est pas près de sortir de ma mémoire.

Et pourtant, si sincère que soit ce livre, — mais peut-être faut-il dire : parce qu'il est sincère, — on croit y percevoir je ne sais quel accent presque inhumain. Sans doute cet accent précise-t-il encore le sens du livre et la figure de Drieu. Mais il est difficile de ne pas être frappé par l'indifférence que ce fantasque, cet ardent dilettante témoigne aux autres hommes. S'approche-t-il d'eux, c'est moins, semble-t-il, par sympathie véritable, que par curiosité ou par goût de son propre reflet. Sa complaisance dans son personnage ne va pas sans une inconsciente cruauté. Et parfois il semblerait que toute la guerre n'eut d'importance qu'autant qu'elle révélait Drieu à lui-même.



C'est un curieux livre que celui de Mlle Marguerite Yourcenar, *Denier du Rêve,* un livre souvent séduisant, un peu irritant parfois, sensible et précieux, plein d'abandon et de calcul ; le livre d'un esprit lettré, et qui le montre trop ; mais enfin le livre d'une femme de goût, ce qui, du moins dans les lettres, est peut-être un peu plus rare qu'il ne semblerait.

Comment il n'est personne qui ne porte en soi quelque refuge, tout chimérique d'aspect, mais le plus constant, et qui peut tenir lieu d'une vie véritable, c'est ce que Mlle Yourcenar a voulu montrer ; et tour à tour un avocat, une fille, un coiffeur apparaissent et vivent devant nous quelques instants, juste assez pour révéler leur secret. Ils semblent se présenter presque au hasard ; et ce n'est pas le moins grand charme de ces pages, que ce cortège de rêveurs paraisse lui-même le jeu d'un rêve. Le livre, par là, s'apparente à la fois à Rilke et à certains romans de M. Jaloux. Il m'a fait songer encore au beau *Cortège d'Ombres,* d'Otto Rung, que l'on connaît trop mal en France. Mlle Yourcenar apporte, à tracer chacune des

figures qu'elle nous propose, une sympathie en même temps qu'une pudeur, qui sont de prix.

Les premières figures reparaissent ; on découvre qu'elles sont toutes plus ou moins étroitement liées les unes aux autres, et qu'une intrigue les réunit ou du moins les sollicite. Ce n'est pas là le meilleur élément du livre ; pour avoir commencé si librement, l'auteur donne à cet instant une impression d'arbitraire. Il semble qu'il vise soudain à une réussite tout extérieure ; et non pas seulement en rassemblant ses éléments vers un seul drame, mais en donnant à ce drame un éclat, un romanesque de beaucoup moins purs et moins touchants que les humbles confidences des premiers épisodes.

Est-ce pour cette raison, ou pour l'exotisme de la scène ? on est tenté de reprocher à Mlle Yourcenar d'avoir trop sacrifié à son décor. Et ces personnages, ces lieux qu'elle connaît, on n'en doute pas, comme son lecteur connaît un commerçant ou un village français, semblent relever d'une imagerie nuancée et sensible. La phrase elle-même ajoute à cette impression, une phrase d'un éclat amorti, souvent harmonieuse, mais qui parfois semble se satisfaire pleinement d'elle-même.

Et l'on dirait enfin que l'auteur, dont l'inspiration, le tact, les intuitions et les propos sont d'une belle qualité n'a pas osé s'y fier tout à fait et ne se fier qu'à eux, et qu'il a emprunté une parure littéraire.

MARCEL ARLAND

CHRONIQUE MUSICALE

La *Nouvelle Histoire de la musique* d'Henry Prunières dont vient de paraître le volume consacré au Moyen Age et à la Renaissance, est le premier ouvrage d'ensemble publié en France sur l'évolution de l'art sonore occidental où s'affirme définitivement le point de vue esthétique, cette idée de valeur qui fait encore défaut, par exemple, à l'excellent travail de Combarieu sur la même période. De ce point de vue, la *Nouvelle Histoire de la Musique,* qui comprendra en tout trois volumes, apparaît comme l'aboutissement de l'effort de la musicologie française qui depuis une trentaine d'années s'attache à ressusciter la musique du passé et à réagir contre cette tendance de l'histoire de la musique, autrefois dominante, dont les représentants avaient transformé l'étude de l'évolution de l'art sonore en une sorte de paléontologie où les œuvres anciennes faisaient figure de débris fossiles. La question de valeur ne se posait même pas pour l'historien qui n'avait affaire qu'à des objets morts, et ceux-ci acquéraient à ses yeux une certaine importance pour autant seulement qu'il parvenait à y déceler le germe de formes plus évoluées, se rapprochant davantage de cette conception du beau musical que nous offre l'art classique et romantique.

Le renoncement de l'histoire de la musique à tout jugement de valeur peut à la rigueur se défendre d'un point de vue strictement méthodologique ; mais en réalité cette indifférence dissimulait mal la conviction que les compositeurs du Moyen Age étaient des « primitifs » et que leur art ne représentait en somme qu'une série de tâtonnements, d'essais, curieux mais sans plus. Autrement dit, le musi-

cologue se trouvait plus ou moins sciemment dominé par la théorie du progrès : chassée de partout, elle avait trouvé un dernier refuge dans l'histoire de la musique. Ce qui, à y réfléchir, n'a rien d'étonnant, vu que la musique elle-même, selon la remarque de M. Prunières, est constamment en retard de quelques dizaines d'années sur les autres formes d'activité — philosophie, poésie, arts plastiques.

Henry Prunières ne se contente pas de répéter qu'il ne peut y avoir de progrès en art (de telles affirmations sont courantes aujourd'hui), mais toute son attitude à l'égard de la musique du passé montre bien qu'elle demeure vivante pour lui qui parle de Machaut, de Dufay, de Luca Marenzio comme de nos contemporains. Aussi sa conception de l'évolution musicale est-elle déterminée par cette idée depuis longtemps admise dans l'histoire de la poésie et des arts plastiques, qu'il n'existe que des « changements d'esthétique », lesquels correspondent à leur tour à des modifications de la conscience humaine. Toute critique donc, toute appréciation des œuvres musicales des époques révolues ne peut être qu'immanente. Personne certes ne songera à appliquer à la sculpture romane les canons grecs et n'osera dire que Rodin est « supérieur » à Michel-Ange et l'a rendu inutile parce qu'il est venu quatre siècles plus tard (n'oublions pas cependant que la compréhension du roman et du gothique, ainsi que celle des « primitifs » italiens et néerlandais sont une conquête du XIXe siècle) ; c'était pourtant des raisonnements de ce genre qui régnaient et persistent encore sans doute parmi les historiens de la musique, sans parler bien entendu de la masse des artistes et des amateurs.

Une telle situation provient certainement, tout au moins en partie, du fait que tandis qu'une statue, un palais existent par eux-mêmes, l'œuvre musicale a besoin pour renaître du concours d'un exécutant ; or cette « réalisation », vu les changements qu'a subis au cours des temps la notation, nécessite une étude très ardue et qui n'aboutit pas toujours à des résultats absolument certains ; et quand les signes sont déchiffrés nous ne sommes encore qu'au début de nos peines, car se dresse alors le problème du style, de l'interpré-

tation. Mais là n'est pas la seule raison, je crois, des préjugés courants à l'égard de la musique du Moyen Age et même de la Renaissance. Si telle chanson de Machaut suscite en nous parfois une certaine résistance, vite dissipée d'ailleurs, tandis que les miniatures de Fouquet, par exemple, nous atteignent immédiatement, cela ne tient-il pas à la nature particulière de la musique, reflet en quelque sorte des couches les plus intimes, les moins perméables de la conscience ? C'est ce qui expliquerait la paradoxale force d'inertie du plus « immatériel », semble-t-il, de tous les arts et sa stabilité relative en regard de la démarche rapide de la littérature ou de la peinture. Par contre, lorsqu'un mouvement affecte enfin cette région secrète qu'extériorise la musique, il en résulte une transformation profonde, radicale. Au point de vue psychologique, une chanson du Moyen Age nous impose donc un effort plus grand que ne l'exige une statue de la même époque.

De cette stabilité, relative d'ailleurs, je le répète, de la musique, la production de la plupart des compositeurs français actuels présente un exemple frappant : ne vit-elle pas encore toujours en effet de l'exploitation de cette illusion euphorique qui s'empara des esprits avides d'oubli et de plaisir immédiatement après la guerre ?

Le livre de Henry Prunières est précédé d'une introduction de Romain Rolland, qui acquiert du fait des récents événements politiques une valeur d'actualité. J'ai ici même trop souvent bataillé contre le nationalisme musical sous toutes ses formes et la tendance à épuiser le génie d'une race en le définissant, pour résister au plaisir de citer ces quelques lignes :

« Marquons l'erreur, trop souvent intéressée, de l'histoire, qui attribue à certains peuples élus la suprématie, pour ne pas dire le monopole, la propriété immuable de certains privilèges de l'esprit créateur. Les deux grands peuples musiciens de l'Europe moderne, l'Allemagne et l'Italie, ont été lents à faire entendre leur voix dans le concert de l'Occident. L'Italie n'entre guère en scène qu'au déclin du Moyen Age. Quant à l'Allemagne, elle reste jusqu'à la seconde moitié du XVIe siècle, bien en arrière de la France,

de l'Angleterre, des Flandres et de l'Italie, pour la composition musicale... Tout au contraire, l'Angleterre, musicalement si appauvrie depuis la mort de Purcel, au XVIII[e] siècle, a connu deux âges de plénitude musicale : les XIII[e] et XIV[e] siècles, où elle est associée au grand œuvre de la polyphonie vocale, à Notre-Dame de Paris,... et le dernier tiers du XVI[e] siècle... Ainsi s'affirme, une fois de plus, la collaboration nécessaire de la communauté européenne et l'alternance de ses équipes nationales, qui, à tour de rôle, se relayent sur le chantier ».

On entend parfois dire que cet intérêt qui nous porte vers la musique du passé et nous conduit en remontant le cours du temps de découverte en découverte, n'est que la conséquence d'une certaine satiété : nous serions fatigués de la complexité et de la richesse croissantes de notre art et chercherions une nourriture plus simple, plus grossière même. Mais ceux, s'il y en a, qui vont à la musique du Moyen Age comme l'on se met au vert, n'y trouveront certes pas ce qu'ils espéraient dans leur ignorance et seront surpris par le raffinement de cet art « primitif », par son aristocratique élégance, non exempte même de préciosité ; c'est plutôt nous avec nos puissants moyens techniques et nos opulents orchestres qui faisons à côté de lui figure de barbares et de primitifs.

Ce fut en tout cas l'impression très nette que je ressentis à l'exposition de la musique française du Moyen Age à la Révolution organisée dernièrement à la Bibliothèque Nationale et où eut lieu une série de conférences et de concerts de musique ancienne. Nous y entendîmes entre autres les œuvres de ces créateurs de la polyphonie, Léonin, Pérotin et leurs disciples, que nous avait révélés il y a déjà quelques années M. Amédée Gastoué. Mais ce qui ne peut manquer de frapper particulièrement le visiteur de cette exposition, c'est le respect, l'amour de la musique dont témoignent les documents réunis à la galerie Mazarine — bibles, évangéliaires, psautiers, antiphonaires, recueil de pièces sacrées et profanes, chansonniers, ouvrages théoriques, etc. Celui-là même qui ne connaîtrait pas une note de la musique

du Moyen Age, devrait reconnaître rien qu'au seul examen de ces splendides textes enrichis de miniatures, la place éminente qu'elle occupait dans la vie de cette époque, et admettre donc « a priori » la valeur d'un art auquel nous sommes demeurés si longtemps sourds. Nous faisons évidemment beaucoup plus de tapage ; les ondes musicales nous submergent de toutes parts et accompagnent aujourd'hui presque chacun de nos actes. Mais se représente-t-on ce que serait en l'an 2.500 une exposition de la musique du XXe siècle et la piètre figure qu'y feraient les témoignages de notre boulimie musicale ?

Et cependant, il faut bien constater que les procédés de reproduction mécanique ont du bon parfois : les éditions Lumen, par exemple, viennent de faire paraître une série de disques « Sept siècles de musique sacrée » où figurent entre autres des pièces vocales admirables de Léonin, de Perotin le Grand, de Dufay. L'interprétation du soliste, M. Yves Tinayre, à qui nous sommes redevables de cette belle collection, m'apparaît discutable ; mais en tout cas les textes mêmes sont absolument authentiques et n'ont subi aucun « arrangement ».

B. DE SCHLOEZER

NOTES

CRITIQUE ET LITTÉRATURE

LA PENSÉE CHINOISE, par *Marcel Granet* (Renaissance du Livre).

La pensée chinoise refuse de distinguer le logique du réel, l'espace de l'étendue socialisée, le temps du calendrier : elle ignore l'identité, la causalité et, naturellement, le principe du tiers exclu ; elle assigne aux nombres, en plus de leur valeur quantitative, « qu'on tend à négliger », une valeur qualitative et hiérarchisante, grâce à laquelle 3 devient plus grand que 11 ; elle unit un « naturisme magico-mystique » à « un sociocentrisme d'intentions positives » de sorte que méthodes et conclusions semblent « s'opposer à nos propres idées directrices ».

Comme il s'interdit tout rapprochement et toute hypothèse sur les origines, M. Granet risque de laisser son lecteur persuadé que le cerveau de Tchouang tseu était composé d'une autre substance que celui de Platon et que le système du monde élaboré en Chine se distingue du nôtre par une naïveté qui confine au simplisme. Et pourtant, les ingénieuses opérations arithmétiques du chapitre sur les nombres nous rappellent souvent Pythagore et la mystique numérique des Bâbistes ; la flèche de Kong-souen Long nous fait penser à celle de Zénon ; la prédication de Mö tseu au Sermon sur la montagne. Voici même qu'en combinant la vue platonicienne de deux mondes dont l'un est la projection phénoménale de l'autre avec les hypothèses contemporaines sur la constitution de l'atome on arrive à une idée plus claire des rapports entre le microcosme et le macrocosme.

La pensée chinoise nous dérouterait moins si M. Granet ne

l'enveloppait de sa propre pensée, et s'il y avait accédé par une autre voie que la méthode sociologique. Encore que, par humour ou par coquetterie, il affirme ne rien savoir « de ce qu'on appelle la théorie ou les théories sociologiques », M. Granet ne peut convaincre ceux qui ont lu ses *Fêtes et Chansons*, ses *Danses et Légendes* ou sa *Polygynie sororale*. S'il est vraisemblable que « l'opposition des sexes... règle cardinale de l'organisation chinoise » a favorisé la naissance des notions de Yin et de Yang, est-il prudent de considérer que ces notions, couplées en « groupement biparti de formes alternées », n'ont jamais pu s'arracher à leur première destination pour devenir d'abstraites catégories ? Puisque, d'autre part, l'opposition des sexes est, chez tous les peuples, primitifs ou évolués, la règle cardinale de l'organisation sociale, comment se fait-il que le Yin et le Yang soient des notions spécifiquement chinoises ?

C'est que M. Granet, sociologue, doit expliquer la métaphysique taoïste par les joutes du printemps et par le rythme alterné des occupations saisonnières ; c'est que, pour M. Granet, le scepticisme de Wang Tch'ong se résout en thèmes de folklore. C'est que Durkheim est dieu et que M. Granet, son prophète, n'a pas cru devoir signaler ce qui nous paraît constituer le drame de la philosophie chinoise : Kong tseu et Meng tseu, qui ont défendu le primat du social, ont soutenu l'ordre aristocratique ; s'ils faisaient peu de cas de cet ordre, les taoïstes n'ont pas essayé de le changer : individualisme et ataraxie d'abord ; quant à Mö tseu, socialiste utopique, il avait le tort de croire en dieu ; athées impénitents, ses compatriotes se détournèrent de lui. Pendant vingt siècles la pensée chinoise resta prisonnière de ces impasses. Parce que ce problème ne se résout point en règles d'organisation sociale, M. Granet le passe sous silence.

Nous le regrettons d'autant plus que son livre reste passionnant, qu'il invite constamment à philosopher et que nous devinons tout ce qu'il pourrait devenir si l'auteur, libéré du sociologisme, écrivait enfin la *Pensée Chinoise* qu'il est seul à pouvoir nous donner.

JEAN LOUVERNÉ

*
* *

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ; MÉLANGES DE POLITIQUE ET D'HISTOIRE, de *Stendhal* (Le Divan).

Il faut regarder une bonne part de ces cinq petits volumes comme des cahiers d'exercices : Stendhal les a rédigés pour s'apprendre à penser et à juger. Il les a continués jusque dans son âge mûr ; il les a relus et annotés ; le jour où l'on voudrait pour tout de bon réfléchir sur l'art d'écrire, il faudrait rechercher, dans le *journal* comme dans ses cahiers, la trace d'une application incessante, tendue vers son but avec une rare justesse. J'ai entrepris cette tâche ; arriverai-je un jour à montrer que de Flaubert et de Stendhal, c'est Flaubert qui est l'homme frivole et celui qui aime le moins son art ? C'est un travail assurément moins vaste, mais plus vaniteux, que de regratter éternellement ses syllabes, de *gueuler*, — au lieu de se remettre éternellement à l'école, à l'école des chefs-d'œuvre, et, par la relecture des anciennes pensées, *surtout à l'école de soi-même*.

Ces fragments ont, en eux-mêmes, un vif intérêt ; il faut traiter les *mélanges de politique* en particulier comme du journalisme (en grande partie inédit, ou anonyme). Il est curieux de voir comment ces mélanges de politique tournent toujours au projet ou à l'essai plutôt qu'au récit.

Les œuvres inachevées nous aideront beaucoup à comprendre les autres. Sans doute le hasard seul en interrompit le plus grand nombre. Mais ne pourrait-on esquisser pourtant une psychologie de l'œuvre inachevée ? Du *faux beau sujet*, dont l'auteur voit les limites, ou de l'ouvrage qui commence, comme *une position sociale*, par un portrait trop parfait, qui a figé le personnage dans l'esprit de l'auteur ? Cette publication, qui suit les éditions critiques des grandes œuvres et des sources de Stendhal, est la plus belle matière première qu'on ait jamais fournie à une étude de technique littéraire.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LA POLITIQUE ET L'HISTOIRE

PROBLÈMES EUROPÉENS, par *Jules Romains* (Flammarion).

On admire la lucidité prophétique des pages sur l'Europe,

écrites en décembre 1915, qui ouvrent le livre. On retient, entre mille remarques aiguës, toutes fondées sur l'observation directe, la notion de « misère relative », la définition de la « conscience radicale anglaise », on adhère à la critique de la S. D. N., mais l'essentiel de l'ouvrage, c'est l'étude sur la crise du marxisme, et l'essentiel de cet étude, c'est l'idée-force de la révolution, ou de la rénovation, par les cadres.

Bien que l'étude sur le marxisme ait eu la singulière fortune d'être utilisée immédiatement par un parti, et qu'on en retrouve la substance dans le discours-programme de M. Marcel Déat, au congrès socialiste d'où naquit la dissidence néo, l'idée centrale du salut par les « spécialistes », les « cadres », les « classes moyennes », les « abonnés au téléphone », selon l'heureuse image de M. Romains, n'a pas encore été mise en évidence, comme elle aurait pu l'être. Elle s'est traduite, il est vrai, dans les faits, au cours de ces dernières semaines, aux Etats généraux du travail, réunis par la C. G. T., ou à l'assemblée des Anciens Combattants. Mais, entrée dans la pratique, elle n'a pas encore trouvé sa traduction, sa transfiguration mystique.

Il reste à se demander si, pour accéder au plan mystique, les ressources passionnelles de cette idée sont suffisantes. On peut accepter la définition des fascismes par M. Romains : « la poussée marxiste arrêtée net par une dictature de cadres. » On peut noter avec lui que les « cadres » n'ont plus « mauvaise conscience », qu'ils détiennent les clefs du problème et sont les mieux préparés à réaliser un aménagement rationnel de la société. J'en suis aussi convaincu que M. Jules Romains. Pourtant en réfléchissant à ce qu'a écrit M. Romains, comme à ce que j'ai écrit ici même depuis le 6 février, je me demande (et je crois qu'il se le demande aussi) si, partant d'une observation juste du réel, nous n'aboutissons pas l'un et l'autre à la vision d'une chimérique Salente, où le raisonnable s'imposerait directement. Je me demande surtout si la vertu des cadres n'est pas simplement celle d'un levain, à incorporer à une masse et qui, selon ce qu'est cette masse, la travaille dans un sens ou dans un autre. Ce qu'imagine M. Romains peut aussi bien être utilisé par les forces de conservation et de réaction que par les forces de rénovation. Les antécédents de M. Romains, de récentes déclarations faites par lui, ne permettent pas d'hésiter sur ses

préférences. Mais il est de fait qu'un très léger gauchissement suffit à entraîner ses formules au pôle opposé.

La contribution de M. Jules Romains ne vise pas à donner une solution au problème posé par le marxisme, refusé par le fascisme, mais à en changer l'énoncé, à le transformer en problème de la rationalisation par les cadres. Rationalisation dans le sens de la justice sociale, ou dans le sens de l'ordre ? Selon la réponse, la transfiguration passionnelle indispensable sera différente, et différents les partisans. C'est là le tragique de l'insertion de la pensée dans la vie. Le corrélatif passionnel des idées de M. Jules Romains, toutes proches des miennes propres, demeure, il faut le reconnaître, à trouver. Donc à chercher. Pour ma part, quoique confusément encore, c'est du côté de la C. G. T. que je me tournerais le plus volontiers pour découvrir la formule d'enthousiasme qui, scellant l'entente cadres-prolétariat, redonnerait visage à l'espérance.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LA RENAISSANCE, par *Raoul Morçay* (de Gigord).

La Renaissance est-elle un temps — ce qui advint de 1330 à 1560 — ou est-ce une tendance, c'est à savoir un mouvement littéraire, artistique et scientifique, fondé, comme disent les encyclopédies, sur l'imitation de l'Antiquité gréco-romaine ?

Je crois qu'il vaut mieux faire comme l'auteur de ce livre — un peu étonnant par une absence de position — et ne point commettre de jugement ; car il y eut ceci et cela : il y eut souvent une imitation (défectueuse et académique) de l'Antiquité, et une aversion très grande, en effet, du Moyen Age, ou, pour mieux dire — puisqu'eux-mêmes s'expriment ainsi — de la gothicité, comme dans le cas qu'invoque si à propos l'auteur de ce livre de Joachim du Bellay qui eut pour conséquence l'abolition et l'interdiction des derniers mystères qui se jouaient encore en France. L'on croyait que cet art était gothique — le méfait à proprement parler des Goths — et que Pétrarque, comme dit Vadian, l'humaniste réformateur de Saint-Gall, avait été le premier à faire renaître les lettres depuis longtemps ensevelies par eux (*laus ea in primis debetur eximio viro Petrarcha qui litteras a multo sepultas e Gothicis tumulis excitavit*). Cependant il

y eut aussi le contraire. Un autre humaniste, mais celui-là médiévaliste, Joachim Brander, colligea et fit copier sur d'immenses magnifiques pages (c'est du papier, et le style des miniatures est de l'époque, car l'entreprise date de 1507) quatre-vingt deux séquences de Notker, moine de Saint-Gall au IXe siècle, qui, malgré la Renaissance, sont le point de départ et la base de toute la lyrique occidentale jusqu'à nos jours. Mais il y eut d'autres faits, d'autres marques bien étonnantes d'attachement au Moyen Age de gens cultivés et très fins postérieurs à la Renaissance. Représentons-nous que fort tard, à la cour de la maison d'Este et à Florence, au XVIe siècle, des chansonniers entiers de troubadours italiens des XIIe et XIIIe, ayant rimé en provençal, furent, comme une respectable antiquité, colligés et transcrits et proposés à la mémoire. Enfin et surtout il y eut Rabelais. Comme le dit M. Raoul Morçay, rien n'est moins conforme à l'idéal alexandrin de la Renaissance que Pantagruel et, de nouveau, comme au Moyen Age, une truculence et des histoires de géants.

Au XVIIIe siècle l'on eut souvent et avec intelligence la passion du Moyen Age.

Ce qu'il y a d'intéressant aussi dans ce livre, c'est la naissance historiquement bien située de l'amour des ruines ; de forts chapitres sur le pétrarquisme et le gongorisme en France ; car il n'y a dans le fond que cela, ainsi que le baroque qui en sera la conséquence, qui ait un intérêt réel dans cette question.

Tout le reste — pas ce que dit l'auteur, l'époque et le cicéronianisme ou cet hellénisme en collerettes — est terriblement ennuyeux.

Trop de livres sur la Renaissance et qui font autorité ont été écrits par des anticléricaux. Félicitons M. Morçay d'échapper à ce travers.

C'est très bien ce qu'il dit sur le mouvement conformiste au contraire et ultramontain (droitier) des humanistes en général, opposé à l'athéisme et au panthéisme des averroéistes de Padoue ou de Paris qui représentaient à cette époque l'actualité de la vieille école. C'étaient alors plutôt les gothicisants qui étaient naturalistes et athées.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

*
* *

POINTS DE VUE SUR L'IMPÉRIALISME ROMAIN, par *Carcopino* (Le Divan).

Ce sont des essais ou des conférences séparés. Les plus intéressants nous montrent l'une des tendances fécondes des historiens actuels : *dépasser les textes par l'archéologie*. J'ai exposé ici même, à propos d'un album, combien la photographie, en permettant confrontation et comparaison d'objets et de monuments, enrichissait la culture et le sens du passé. L'on a fait, dans l'interprétation des monuments, de vastes progrès. M. Carcopino ici en résume une belle part.

Citons un seul exemple : la comparaison qu'institue M. Carcopino entre les civilisations gauloise et romaine. Chaque fois qu'il s'appuie sur les textes, comme lorsqu'il parle de l'élévation de doctrine des Druides, M. Carcopino est peu convaincant. Sans doute il nous démontre surtout que les Gaulois ont laissé dans *notre* civilisation des traces plus durables, traces qui tiennent à ce que l'Europe civilisée s'est reformée sous le climat des Gaules et avec les réserves d'hommes des pays du Nord. Mais cette recherche ne laisse pas de nuancer beaucoup ce qu'on appelle l'action civilisatrice de Rome. Les archéologues anglais ont démontré, tout récemment, que Rome laissa leur pays tel qu'elle l'avait pris et que ce fut la conquête saxonne qui défricha les forêts, créa les pâturages... L'Italie a tonné contre eux. M. Carcopino, qui n'était point disert, écrit de mieux en mieux depuis son étude sur la 4e Eglogue. Dans un homme mûr, et qui sait sa langue, je ne vois à ce progrès qu'une seule raison, et la plus belle : il a trouvé et précisé en lui-même ce qu'il avait à dire.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LA POÉSIE

VERS, par *François Porché* (Flammarion).

Titre d'une exemplaire discrétion ; seulement précisé par les deux vignettes-symboles qui, aux plats de la couverture, enca-

drant et désignant le contenu du livre, suggèrent le troisième côté du fameux autel archaïque des Thermes : la naissance d'Aphrodite. En effet, la découverte d'une beauté du monde par l'entremise de l'Eros semble le thème central du recueil ; c'est de lui que rayonnent les autres, y ayant trouvé tôt ou tard leur axe : foi dans la nature panique, recherche d'un dieu caché, salutaires reprises de contact avec le concret. En un mouvement alterné, le poète est conduit des forces agissantes du monde extérieur à sa propre destinée amoureuse, puis de celle-ci à la recherche des sources universelles ou locales de son feu et de son sang. Il faut tirer du rang les pièces plus directement jaillies qui sont dédiées, soit aux ancêtres, porchers du Bocage, soit à l'amour dans ce qu'il a de plus dévoué (et qui ne laisse pas de nous donner parfois l'impression que nous devenons indiscrets).

« Vers », — est-il annoncé : et ce sont de vrais vers ; honnêteté bien rare, en ce temps où n'importe qui intitule « poèmes » ce qui ne peut pas arriver à être de la prose ; comme est exceptionnelle aujourd'hui l'aisance de M. Porché à s'exprimer en vers, en strophes. On apprécie le chemin parcouru depuis les recueils des *Cahiers de la Quinzaine* ; mais aussi ce chemin a passé par le vers de théâtre : cette muse qui s'avançait près du meilleur Verhaeren des *Heures d'après-midi*, on voudrait la voir fuir définitivement loin de l'écueil Rostand ; quand elle s'attarde à M. de Papen, on voudrait lui rappeler ses amis d'autrefois

Sonnant du cor rustique au fond des vieilles pluies.

RAYMOND SCHWAB

*
* *

L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO, par *Fernand Gregh* (Flammarion).

Notre bel après-guerre est tout près de se faire l'honneur de découvrir Victor Hugo : voici qu'un livre d'ensemble, qui manquait encore, salue et va hâter l'heureuse péripétie ; c'est une chance qu'il vienne, non d'un critique, mais d'un homme du camp et du métier : de là, quantité de remarques ingénieuses et lumineuses qui, dans une sorte de lecture publique à la fois

diligente et entraînante, établissent, par le plus tangible détail, l'étendue d'un génie tel que tout poète comparé à Hugo semble limité. Le travail de M. Gregh était assez solide, son enthousiasme assez raisonné pour qu'on regrette de lui voir, à mainte reprise, une prudence de manœuvre qui n'est pas le plus sacré moyen de faire tomber les murs.

Il souligne avec perspicacité que la fécondité du second Hugo fut révélée au poète lui-même par le travail fulgurant des *Châtiments*. Il apporte un important dossier d'échanges d'influences. Au sûr instinct par lequel il justifie contre des « mépris qui ne sont que des méprises » quelques œuvres capitales et sauve, d'œuvres mineures, quelques morceaux de maître, je réclamerais des réhabilitations encore : par exemple, pour l'orage sur la lande au début de l'*Homme qui rit*, la mort de Zineb dans *Mangeront-ils ?* la méditation *En voyant passer des brebis tondues* dans le *Pape*, l'étonnant acte II de *Torquemada*.

M. Gregh fait justice de l'absurde légende qui donne pour des erreurs de vieillesse les sublimes recueils posthumes écrits au temps des *Contemplations* et de la *Légende*. Il passe lui-même par-dessus ses hérédités classiques et son penchant lyrique pour reconnaître la suprématie des deux épopées cosmiques, *Fin de Satan* et *Dieu*. On lui sait gré de faire le tour complet de son sujet : mais nous met-il en main la clef qui en ouvrirait le cœur ? Je m'étonne du peu de place que tient le mythe dans une étude aboutissant à montrer l'univers senti par le poète « sous forme de paroles rythmées » : c'est une puissance du débit mythique, une profondeur de foi mythique, qui font les Egaux et règlent les hiérarchies. Le *Rêve d'un Siècle*, de Joseph Baruzi, livre unique — à peine connu, cela va de soi, — recense les thèmes obsesseurs de deux génies possédés, Hugo et Wagner, nous plonge avec eux en plein conflit de forces élémentales : dans cette région magique ce n'est plus le poète qu'on voit disposer à plaisir des instruments d'une élocution, c'est une invasion, un tourbillonnement de prodiges et de maléfices qui, sous un front, dans une chair, se jouent de leur hôte.

RAYMOND SCHWAB

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LE PROCÈS, par *Franz Kafka,* traduit par *A. Vialatte* (Gallimard).

Je ne sais pas si le *Procès* est le chef-d'œuvre de Kafka, mais il est difficile d'imaginer un livre plus profond. On a même l'impression en le lisant, de lire pour la première fois un livre absolument profond. Non qu'il prétende percer les apparences du monde pour s'enfoncer dans un ésotérisme, au contraire : il se borne à décrire ces apparences avec une minutie qui suffit à dénoncer leur absurdité *réelle*, en même temps qu'il se refuse à toute interprétation, c'est-à-dire à toutes les conventions inventées par les hommes pour étouffer le scandale.

Josef K..., fondé de pouvoir dans une banque, se voit arrêté un beau matin par deux inspecteurs. Ces messieurs lui apprennent qu'il est inculpé, mais ils ne savent pas de quoi et n'ont pas qualité pour le savoir. Puis, on le rend à la liberté. Toute l'histoire sera celle, non pas du procès, qui n'a jamais lieu, mais des préliminaires, des démarches que tente l'accusé auprès d'une justice insaisissable, infiniment pédante, corrompue et capricieuse, dont les bureaux sont installés dans des faubourgs ignobles ou des greniers. Jamais K... ne parvient à l'instance suprême ; jamais personne d'ailleurs n'a pu y parvenir. A la fin du cauchemar, on le tue dans des conditions trop déprimantes pour qu'il puisse songer même à résister.

C'est ainsi une *suspension du jugement* qui est tout le drame du *Procès*. Constatation de la réalité telle qu'elle est, et en même temps, au moment où la révolte point, constatation de la vanité absolue de toute appréciation. de toute prise de parti, — de tout acte. C'est ce qu'on pourrait appeler la vision métaphysique. Tous les efforts des hommes — y compris les philosophes — consistent peut-être à échapper à cette vision, qui est l'angoisse même.

Est-ce pur hasard si la théologie chrétienne rend compte de presque toutes les situations de ce livre ? Cette Loi qui nous condamne quoi que nous fassions, ce Juge impitoyable, cette instance suprême qu'on n'atteint jamais, ces avocats qui parlent comme des prêtres, et qui sont de mèche avec la

justice, ces prévenus en liberté, cette complicité générale, tout cela, ce n'est pas la « misère de l'homme sans Dieu », mais la misère de l'homme livré à un Dieu qu'il ne connaît pas, parce qu'il ne connaît pas le Christ. « Nul ne vient au Père que par moi ». C'est par le Fils que Dieu devient pour nous le Père ; mais alors, l'acquittement est possible. « Je suis le chemin » — mais alors l'acte aussi est possible. Ainsi, la foi au Christ est la seule possibilité qui soit donnée à l'homme de marcher, d'échapper à l' « arrêt » ; mais c'est aussi par cette foi, et parce qu'elle nous permet de faire un pas et « d'en sortir » que nous connaissons notre état, que nous mesurons le réel, et que nous pouvons l'avouer.

DENIS DE ROUGEMONT

*
* *

DON SEGUNDO SOMBRA, par *Ricardo Güiraldès* (Editions de la N. R. F.).

A cette traduction ont collaboré Marcelle Auclair, Jean Prévost, Jules Supervielle, Maria Rosa Oliver, Adelina et Pepe Güiraldès. Le travail a été bien fait. Le style est d'une simplicité parfaite et d'une force pleine, et donne l'impression d'un chef-d'œuvre dans l'original.

Don Segundo Sombra est le héros des grandes terres vides de l'Amérique du Sud. Terre de travail et de peine plus que de danger : le danger y vient surtout de l'homme. Non de l'homme sauvage ou criminel, mais de l'homme libre, susceptible, vaniteux et brutal. Le corps se plie aux longs voyages à cheval, à la lutte d'adresse et de force contre le taureau furieux ou la masse stupide et puissante du bétail en troupe, à la lutte d'endurance et de surprises contre les intempéries et la terre. Le jeune garçon robuste apprend vite la technique du métier de gaucho, et, sauf accidents, vit fier et heureux. Mais de cette fierté sort alors un nouveau danger : le couteau. Güiraldès nous présente un peuple d'une haute tenue morale : le vol est inconnu, l'assassinat presque inexistant, sauf par le fait de la brute ivre, assez facilement déjouée, à peu près comme le taureau. Mais le duel au couteau est fréquent et inévitable : peuple prompt à la colère et

au défi ; peuple incapable de ne pas relever le défi, ou de supporter le soupçon de lâcheté.

Quel rapport tout cela peut avoir avec la réalité sud-américaine, c'est à ceux qui connaissent la pampa à nous le dire. Güiraldès nous présente un tableau convaincant, et un idéal d'humanité. Le gaucho ordinaire, pour Güiraldès, est déjà un homme noble. D'abord, parfaitement libre. Son travail est l'objet de contrats précis, qui le laissent maître absolu de lui-même ; travail qui n'a rien de dégradant, et demande au contraire l'exercice de ce qu'il y a de meilleur en l'homme : la force, l'adresse, l'intelligence, l'initiative. Ensuite, parfaitement fier de lui-même, offert à de multiples dangers, il ne compte en rien sur la société pour le défendre ; il est prêt à tout moment à faire face à n'importe quel péril. Mais au-dessus du gaucho ordinaire, créature noble, Güiraldès pose le héros, Don Segundo Sombra : le gaucho parfait. « Moi, dit-il, j'ai eu plus d'un différend avec des hommes qui étaient ou qui se croyaient méchants et jamais ils ne m'ont fendu... et non plus je n'ai tué personne parce que je n'en ai pas éprouvé le besoin. » Le héros de la pampa est tellement maître de lui-même et tellement sûr de sa technique, il a si bien les trois qualités souveraines, l'adresse, le caractère et l'intelligence, qu'il est roi sur un peuple libre et fait ce qu'il veut. Les hommes cèdent devant lui, en général de leur propre volonté, mais, lorsque c'est nécessaire, forcés à céder par la supériorité de la force intelligente.

Conception curieuse d'un monde où la société comme telle (je ne parle pas de l'opinion, forte), la société organisatrice et protectrice n'intervient pas, et où sa manifestation propre, la police, n'est que méprisée tranquillement. Conception très attrayante pour nous en ces années de carence de ce genre de société ; monde organisé sur la force individuelle et le respect de chacun pour la force des autres, et non sur la force collective ou la dictature des troupes de l'Etat. On ne peut qu'être frappé de la ressemblance entre l'état d'esprit de Güiraldès et celui de Chamson, de Malraux, et même, un peu plus loin pourtant, celui de Giono ou de Montherlant. *Don Segundo Sombra* vient s'enchâsser admirablement dans notre littérature récente, alors qu'à l'époque de Proust ce livre fût tombé à côté

de nos préoccupations. Maintenant, il nous paraît une épopée de la responsabilité personnelle, à un moment où c'est justement le problème qui nous préoccupe le plus.

Notons aussi le peu d'importance du rôle de la femme. Des rencontres passagères sans doute, vite consommées, vite oubliées. Avec, parfois, des batailles d'amoureux — qui semblent les plus meurtrières, avec les batailles d'ivrognes. Mais c'est probablement là une lacune : le monde masculin ne peut vivre ainsi. Le fait seul que le narrateur dans ce livre est un bâtard, reconnu et mis dans son héritage, témoigne de tout un monde complémentaire, sans lequel celui-ci n'existe pas. Mais sans doute c'est là un autre aspect de la vie.

De celui qu'il a choisi de nous présenter, Güiraldès nous donne un tableau parfait par la force et la simplicité.

DENIS SAURAT

*
* *

DANTE VIVANT, par *Giovanni Papini*. Traduit de l'italien par *Juliette Bertrand* (Grasset).

Tout livre sur Dante est le bienvenu, surtout en langue française où il y en a si peu. Celui-ci, dans l'heureuse traduction de Mlle Bertrand, l'est d'autant mieux qu'arrivant d'Italie, où la *Divine Comédie* est presque exclusivement « le pain des professeurs », il est l'œuvre d'un libre et authentique écrivain et d'un autodidacte (d'un ancien autodidacte, tout au moins). En dépit de sa conversion au catholicisme, M. Giovanni Papini est resté un écrivain d'humeur, il a conservé les manières bourrues et directes de sa jeunesse, et bien qu'après quelques tentatives, il semble avoir renoncé à jouer au Léon Bloy, il n'a pas mis, Dieu soit loué, trop d'eau bénite dans son Chianti.

« Pour comprendre pleinement Dante, écrit M. Papini, il faut être catholique, artiste et florentin. » Rien de plus juste, et il réunit précisément ces trois privilèges. On est surpris qu'il n'en ait pas usé mieux et davantage. Bien entendu, ce *Dante vivant* constitue une introduction aisée, bien graduée, cordialement inviteuse à la lecture de la *Comédie*. Mais enfin, tout le monde n'ignore pas Dante, et tous ceux qui le connaissent déjà restent un peu trop sur leur faim après avoir lu, disons même, pour

rendre un juste hommage au talent de l'auteur, dévoré cette étude.

On voit ce qu'a voulu M. Papini. D'abord répondre à M. Benedetto Croce qui considérait le poème dantesque comme un monde en ruines semé de fragments d'art pur, de grande poésie, et montrer que le monument est resté intact, doctrine comprise, et qu'il vaut par sa masse, non par les seuls détails. Ensuite appliquer une fois de plus à un héros-type sa méthode habituelle, héritée de saint Bonaventure et de Giotto, qui consiste à s'approcher familièrement du modèle pour en noter toutes les imperfections humaines, et dans le cas présent, toutes les défaillances chrétiennes pour mieux mesurer ensuite la distance miraculeuse de l'homme à l'œuvre, considérée comme évasion, compensation, revanche sur la vie. Le parti-pris d'analyse énumératrice adopté par M. Papini déçoit, il faut l'avouer, venant de lui. Au lieu, par exemple, de sèches notices sur les amis et les maîtres du poète, on aurait attendu du fresquiste de la *Vie du Christ* une évocation organique et vivante de Florence à la fin du XIIIe siècle, des grands courants religieux et idéologiques qui s'y affrontaient, des milieux où Dante s'est formé. Cette allure trotte-menu se maintient dans l'étude des thèmes dantesques ; on dirait par instant que M. Papini s'est contenté de mettre bout à bout des citations du *Vocabolaris dantesco*.

Pour ce qui est des grands problèmes traditionnels, à la façon du problème de *Hamlet* ou de celui des *Sonnets* pour Shakespeare, M. Papini les contourne en général ou se rallie d'un mot à la solution orthodoxe. Pourtant pour l'un d'eux, — le principal à vrai dire — il montre qu'il sait chanter le grand air *dantista* aussi bien que les meilleurs ténors et, sur le sens caché de la venue du Lévrier, prophétisée par le poète, il construit une démonstration personnelle, qui se lit avec un vif intérêt. S'il s'agissait d'un poète juif, tout le monde serait d'accord : le Lévrier serait le Messie. Mais il s'agit de Dante, et cinquante hypothèses se pressent : le Lévrier sera-ce un pape, un empereur ? M. Papini dit : c'est l'Esprit-Saint. Solution simple, complète, bien satisfaisante pour le profane, mais qui mène loin comme on va voir. En prédisant cette venue de l'Esprit-Saint, Dante n'aurait fait que se rallier aux prophéties de l'*Evangile Eternel* de Joachim de Flore, cultivées en son temps par les

Franciscains spirituels, mais âprement dénoncées et combattues par les Dominicains thomistes, la Papauté, les Franciscains conventuels qui rejetaient toute survenue d'un autre Messie après le Christ. En faisant de Dante un Joachimiste, M. Papini le mène au bord de l'hérésie et surtout le détache du thomisme, où ses meilleurs exégètes le fixent. Un Dante franciscanisant et joachimiste, c'est évidemment la thèse la plus séduisante pour un homme d'aujourd'hui, celle qui actualise le mieux le poème et le rapproche le plus de nous. Je l'ai moi-même soutenue jadis et elle me reste chère. Pourtant je crois que nous avons tort, Papini et moi. Dante, hélas ! était bien aristotélicien et thomiste. Ou tout au moins l'était avant tout.

Reste le miracle poétique dantesque, cette vertu de présence totale, infuse dans l'expression, qu'Homère et Shakespeare ont seuls possédée au même degré. M. Papini n'a pas essayé de le définir par le dedans. C'est pourtant là qu'est l'essentiel. M. Papini, malgré son indépendance, n'est pas sorti des voies communes. Pour en sortir, la première étude à faire (j'entends d'ici le tollé que pareille suggestion risque de soulever en Italie), ce serait une étude psychanalytique de Dante.

BENJAMIN CRÉMIEUX

***

LE THÉATRE

LA MACHINE INFERNALE, de *Jean Cocteau*, à la Comédie des Champs-Élysées.

La poésie donne si rarement sur nos scènes le plus furtif frisson de sa présence, qu'à la seule annonce d'un spectacle lyrique, on se sentait déjà l'envie d'applaudir. Ce n'est pourtant pas sans inquiétude qu'on se rendait à la Comédie des Champs-Elysées, car de tous les mythes antiques, celui d'Œdipe est en ce moment le plus fatigué. Quelles violences ne lui a-t-on pas déjà faites pour en tirer plus de sucs qu'il ne semblait capable de fournir ? Et les psychanalystes nous l'ont terriblement défraîchi. Le fameux complexe allait-il du moins nous être épargné ? Mais non, dès le premier acte, nous vîmes une Jocaste mûre et insatisfaite, chez qui le regret du nourrisson qu'elle a perdu se mêle d'une façon révélatrice à une attirance pour les beaux gar-

çons, dont elle ne peut s'empêcher de pincer les cuisses. Il fut tout de suite évident que la pièce cherchait sa motivation dans les dessous physiologiques du drame, sur lequel Sophocle est resté muet. Bientôt nous avons vu un jeune Œdipe encore tout enveloppé dans la confusion des sentiments vierges. Et Cocteau n'a rien éludé, puisqu'il n'a pas craint de placer son troisième acte dans la chambre nuptiale et d'entourer ces funestes noces de tous les pressentiments, de tous les cauchemars où les malheureux ne savent pas discerner leur condamnation.

Mais l'axe de la pièce n'est pas psychologique, il est poétique. Avec audace et liberté, l'auteur a maintenu son sujet sur le plan surnaturel, celui du destin perfide, résolu à la perte de deux créatures. Et ce n'est pas une mince ambition que de nous introduire dans les desseins des dieux, de nous montrer à l'œuvre les personnages démoniaques. L'Anubis à tête de chacal, dieu égyptien des morts, et la Sphynge qui, sous la forme d'une jeune fille rousse, sorte de Koundry hellénique, travaille sous ses ordres, manquent un peu du halo, du mystère qui nous rendraient sensible leur puissance. Ils restent un peu grêles, ainsi placés en pleine lumière, dans le même éclairage que les personnages en chair et en os. Je n'en admire que davantage l'art avec lequel, par le seul prestige des mots, dans une incantation précipitée et hallucinante, la Sphynge étourdit, subjugue, écrase son jeune agresseur (Mme Bogaert a magistralement soutenu cette scène). Un peu trop d'ingéniosité dans l'invention de certains épisodes, comme si, par moments, Jean Cocteau avait manqué de foi dans la grandeur de son thème. Je ne sais pas si je suis tout à fait convaincu en voyant Jocaste, dès le premier acte, sur le point de se faire étrangler par l'écharpe au moyen de laquelle elle se pendra dix-sept ans plus tard. Mais pourquoi chicaner ? Nous sommes dans un monde où la seconde vue est plus pénétrante que le regard naturel, où la parole des revenants et des oracles est plus chargée de sens que celle des hommes. Rien, communément, de plus froid que les apparitions de spectres ou que les rêves prémonitoires ; mais ici ces manifestations d'un monde invisible ont une sorte de vraisemblance poétique qui les rend émouvantes. L'âme de Laïus lutte, s'épuise, pour monter dans

l'odeur lourde des égouts et l'épaisseur des murs, afin de jeter son cri d'alarme ; et l'on croit au rêve de Jocaste, tenant toujours entre ses bras un nourrisson qui se transforme en pâte immonde, dont elle est couverte des genoux à la bouche. Peut-être manque-t-il un peu de durée scénique entre l'instant où cette reine se suicide et celui où elle réapparaît, fantôme enfin lavé de son trouble amour, rétabli dans sa pure vocation maternelle et conduisant par la main son fils aveugle. Mais l'invention donne un beau prolongement au mythe, de sorte que, le rideau tombé, elle s'installe dans la mémoire.

Puisqu'il s'agissait d'un sujet antique, nous attendions les dissonnances auxquelles un auteur d'aujourd'hui se croit obligé pour n'être pas suspect d'académisme. Les personnages allaient-ils arriver en auto, se piquer à la morphine, jouer au bridge ? Rien de tout cela. Serions-nous enfin délivrés de ce maniérisme ? Il est vrai que Jocaste nous est présentée comme une sorte de grande-duchesse russe, bavarde, bonne et brouillonne, une Romanov placée sur le trône du Luxembourg et qui aurait conservé son accent. Cela est un peu gratuit, mais la figure est si bien venue qu'on ne proteste pas.

En faisant appel au grand peintre qu'est Bérard, Jouvet a mis au point, plastiquement, un des plus beaux spectacles qu'il nous ait donnés.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

LES ARTS

GAUGUIN ET SES AMIS (Galerie des Beaux-Arts).

Rien n'est plus passionnant que la lutte qui se livre chez toute nature de peintre un peu nuancée, entre le goût de la teinte-plate et l'appétit du clair-obscur. Les spectacles de la nature offrent simultanément à la sensibilité de l'artiste ces éléments contraires : la couleur et le modelé. La tradition, de son côté, déployant de plus en plus ses cycles d'enchantements, allèche l'artisan à la fois par les cristallines réussites de la peinture à deux dimensions (depuis les Egyptiens jusqu'à Manet, en passant par les « primitifs » et les Japonais) et les mirages du profond clair-obscur, avec ce sommet : Rembrandt, et ce

dernier et émouvant exemple : Daumier. De même la prose et la poésie sollicitent les écrivains qui, là inventoriant, ici inventant, sacrifient successivement aux deux déesses, quelquefois même simultanément, ce qui est chez eux trouvé tout naturel. Il en est autrement pour les peintres : pour avoir fait un libre usage de ces deux moyens d'expression, prose et poésie picturales, un Picasso s'est vu accusé d'impersonnalité par maint critique, tellement sont vifs les préjugés auxquels sacrifient les littérateurs, lorsqu'ils se mêlent (c'est leur péché mignon) de juger les plasticiens. Eux seuls, à les entendre, ont droit à l'intelligence, à l'inquiétude et à la diversité ; ces vertus ne peuvent qu'égarer les artistes ! Je mets de côté cet os à moelle, et, sommé par l'actualité, je vais essayer de donner à Gauguin, peintre inégal et inspiré, la place à laquelle il a droit parmi les novateurs.

Un des mérites du maître de Pont-Aven est d'avoir soulevé un problème qui sommeillait depuis longtemps et auquel les essais des modernes ont donné un sens très excitant : « Est-il possible d'atteindre l'humain à travers le décoratif ? » Cette question, van Gogh lui donne un supplément d'intensité avec ses spéculations sur la couleur pure et sa dévotion pour les estampes japonaises. La couleur en effet, à l'état de saturation maxima, n'admet pas le modelé, qui n'agit agréablement que sur les « tonalités ». Qui dit couleur dit peinture plate, c'est-à-dire décorative. Est-il possible, par des à-plats, des cloisonnements de tons locaux, qui ont sur la sensibilité une action directe peu inquiétante, et qui revêtent aux yeux de l'intelligence une évidence peu propice au mystère ; est-il possible d'atteindre aux sommets de l'expression ? Viser ce but, c'est presque tout demander à la ligne, c'est dompter la propension naturelle de cette ligne à courir comme une folle sur la surface de la toile ou du papier, c'est l'obliger à se faire dure, nette, agressive, caricaturale. Les élans, les bondissements de la ligne orientale sont forcément synthétiques ; les à-plats aussi. On ne peut superposer deux synthèses sans tomber dans l'ornemental, donc sans renoncer à l'humain, but de tout génie profond.

Le dilemme Décoration-Expression existe depuis l'invention même de la peinture occidentale, depuis les enluminures et les

fresques. Les miniatures de Fouquet et *Le triomphe de la Mort* du Campo Santo de Pise le résolvent avec un même bonheur et une même audace, et, dans le domaine de la peinture à l'huile, Breughel-le-Vieux. Quel que soit le procédé employé, l'expression est obtenue, sur les calmes fonds où s'étale la couleur heureuse, à l'aide de l'exagération des contours, de la gesticulation démonstrative et de l'inattendu de la composition.

C'est pour avoir compris cela et l'avoir professé que Gauguin a droit à notre admiration et à notre gratitude. S'il n'a réalisé que par à-coups des œuvres dignes de ses intentions, c'est qu'il était malaisé de remonter le courant. Aucune des œuvres exposées à la Galerie des Beaux-Arts ne pouvait donner, à un visiteur non prévenu, la sensation de la maîtrise, mais elles décelaient assez de nobles inquiétudes pour émouvoir. Le jour où une rétrospective bien comprise sera organisée, on verra de quelle importance fut le message, sinon du peintre de Pont-Aven, du moins du peintre de Tahiti. Le cubisme lui doit beaucoup, et il ne pourra que gagner à lui devoir davantage.

Le catalogue de l'exposition contient une préface de Maurice Denis, qui trace, avec son talent habituel, un tableau précis de cette époque passionnée, si différente de la nôtre, où l'audace même est froidement calculée. Certes rien n'arrive, en art comme en toute autre chose, sans soins et sans intentions — et les gothiques, comme les peintres théoriciens de Pont-Aven, en sont le plus bel exemple, mais il faut que calcul et passion s'épousent pour que le résultat soit expressif. S'il était besoin de le démontrer encore, certaines œuvres exposées, celles particulièrement d'Anquetin et d'Emile Bernard, prouveraient la bonne influence d'une théorie passionnée, même sur les natures les plus ingrates. Ce que les deux compères peignirent sous l'influence de Gauguin a au moins le mérite de la simplicité et reflète quelques velléités de noblesse, mais dès que cesse cette influence et que l'orgueilleux et bestial désir réaliste les tient, ces messieurs peignent des tableaux grotesques et vulgaires. Il n'est pas jusqu'à un peintre extraordinairement doué, comme Vuillard (dont l'ancien *Portrait rose* est une merveille), qui, faute de demeurer fidèle à une amoureuse discipline, ne tombe dans la surcharge, avec ses portraits mondains, où le scintillement des soies et des bijoux est bourgeoi-

sement requis. Celui de Madame de Noailles aux Indépendants et, ici, celui de Madame J. A. F. appellent la foudre.

ANDRÉ LHOTE.

*
* *

L'ART EN GRÈCE, par *Christian Zervos* (Cahiers d'Art).

Dans ce livre il n'est pas question de l'architecture, mais seulement des arts plastiques. M. Zervos semble avoir voulu réhabiliter l'art grec auprès de ceux qui lui refusaient la piété traditionnelle. Il s'est donc refusé à mettre dans son album ce que le Français cultivé risque de déjà connaître. D'autre part, il semble, dans la plupart de ses images, avoir voulu montrer tout ce qu'il y eut, dans l'art grec, de variété et de puissance d'expression.

Grand et juste hommage à l'art archaïque, et tendance malicieuse à montrer, dans telle tête d'idole cycladique, ce qui nous rappellera l'art nègre ; souci, plus tard, de ne pas nous montrer en proportion trop grande l'art classique athénien. Cela a peut-être amené M. Zervos à forcer un peu la proportion d'autres monuments, comme celle, par exemple du Trésor des Siphniens à Delphes. Pour un lecteur qui n'est pas archéologue, celles de ces figures qui sont mutilées n'offrent qu'un intérêt restreint.

Naturellement, l'art d'Olympie (que nous connaissions déjà par de beaux albums allemands) nous rappelle ici en douze images saisissantes sa parenté profonde avec l'art de Chartres.

Puis M. Zervos a éliminé tout ce qui est l'académisme grec, l'imitation des grandes époques, pour consacrer le dernier quart de son album à l'art byzantin. Les mosaïques surtout saisissent, par une puissance d'expression très différente des réussites modernes.

Avions-nous besoin d'un hommage à la Grèce des esprits les plus « avancés » ? Peut-être, mais peut-être aurions-nous préféré des textes moins littéraires et un peu plus précis. Au reste, les images peuvent bien parler seules, et elles parlent splendidement.

JEAN PRÉVOST.

*
* *

REVUE DES LIVRES

LA CINQUIÈME SAISON, par *Jean Hytier* (Cahiers du Sud).

Chimérique saison : nulle image n'expliquera l'auteur ni soi-même en s'attardant jusqu'à devenir fait de conscience, mais en muant comme le nuage qui existe selon une multiplicité née du vent et créatrice de rythme, par fusion et oubli dans une image suivante. L'imitation de la durée ou du mouvement appelés pensée semble cherchée dans un aménagement d'écrans parallèles et diaphanes sur lesquels joue presque à la fois le pillage du vocabulaire. Une poétique ainsi reproduirait une Nature dont il est dit :

Et tu meurs tous les jours
Au contraire des dieux.

On préfère les grands pavoisements de la fin qui, au moment où le rythme semble atteint, se réclament paradoxalement de la prose :

Plus d'un, à l'heure où l'huile sainte
Qui brûle et fume à l'ouest royal n'a pas encore
Ressuscité au feu des lampes...

RAYMOND SCHWAB

*

LES SIGNATURES NATURELLES, par *Raymond Datheil* (Cahiers du Journal des Poètes).

Attentif aux magies qui percent le sol, Raymond Datheil tire et brandit des racines ; il se préoccupe de n'en pas trop secouer la terre originelle. Ce qui est ici d'importance, c'est ce qu'il nomme bien une *aventure* entre les « signatures naturelles » : à travers l'accident du paysage et de la connaissance, sans cesse mêlés étroitement, retrouver le dernier secret cosmique :

... *Ce que j'entends s'échappe de toute l'étendue*
... *Tout l'inconnu afflue et me propose son appui*

Double encombrement à vaincre, dans le mobilier inextricable de l'univers, et dans l'amas d'expériences et de voix antérieures qui par avance insinuent des faussetés sous les mots mêmes qui sollicitent le poète :

... *Et des objets usés par de trop longs désirs,*
... *Et des moules de cœur ramassés dans les morgues du monde.*

Avec ces matériaux tout brouillés, recomposer cependant l'île intérieure : forêt, village, faune, alliées indissolublement à des destinées de l'esprit, — la nature tout ensemble une porte d'évasion et une clôture.

Le poète ne semble pas avoir encore achevé la composition d'un code personnel, épuré de contaminations ; mais le souffle en ressort toujours apocalyptique. Certains fragments peuvent attendre encore une forme ou une contemplation plus contractée, mais soudain jaillit un trait rapide qui touche en plein but :

... *L'oiseau a dispersé l'espace sur la terre*
... *Le nom même de Dieu s'efface au fil de l'eau.*

Et le signe essentiel est cette recherche que rien ne détourne, cette soif confiante de révélation :

... Te perdre pour te perdre, je t'ai perdue deux fois,
Une fois dans ta chair, une fois dans ton nom.

R. S.

*

COPHETUESQUES, par *Alphonse Métérié* (Cahiers de la Quinzaine).

Prose et vers, — adieux des poètes à leur jeunesse : comment ne s'y reverraient-ils pas sous la figure d'un roi souffrant ?

Que fais-tu là, Cophetua, roi d'hôpital ?

Les premières expériences recueillies par loyauté du poète envers ceux qu'il dut être successivement, les dernières aboutissent de plus en plus près des secrets musicaux du monde :

Un laitier crie. Il est six heures du matin,
et la Tamise passe et ressemble au destin.
Cependant qu'au nadir meurt la dernière étoile,
un ivrogne attardé rit à Cophetua.

Se dégageant peu à peu de la prose initiale, le ton, qui fut celui d'un « journal », devient celui d'une chanson personnelle, avec son émouvante façon de s'émouvoir sur elle-même ; un univers se compose, — et le destin d'un chanteur : nous connaissions sa douce voix d'aujourd'hui pour laquelle il y a dans les cœurs et dans les mémoires une place qui ne sera pas confondue, maintenant nous revenons avec elle d'où elle vient. Et voici finalement tels « feuillets perdus » qui ouvrent son avenir, — la belle *Guirlande pour Tess d'Urberville :*

Dans la prison où l'on est bon pour elle
Tess d'Urberville attend son dernier jour...

R. S.

*

VINGT POÈMES DE JUIN, par *Gilbert Trolliet* (Présence).

La grâce d'un album intime ouvert à quelques yeux amis ; des rêveries de printemps, des présences guettées dans les branches, les eaux et les corps, ramènent avec prédilection la longue résonnance, enfoncée peu à peu dans une âme de vrai poète, du chant de Valéry sur sa « dormeuse » ·

Tu dors, flamme latente où le soir insinue
L'univers allégé du vain poids de l'esprit ;
Tu dors, et je ne sais par quelle ivresse nue
Qui charge le sommeil d'un langage incompris...

Mais ces rêveries, et leur musique, gardent leurs sinuosités personnelles qui les a suivies sent sur quelles cadences le monde ici fait ses échanges avec une vie intérieure.

R. S.

*

CORPS ET AME, par *Pierre Flouquet* (Journal des Poètes).

En trente-quatre poèmes (chiffre de l'*Enfer*) les litanies du corps humain ; chaque part de la chair est à son tour rapprochée d'un élément naturel, identifiée à lui ; cette communion, qui recrée l'être et le monde, fait découvrir en tous deux une âme simultanée : « Bouche-colline... bouche source,... oreilles venteuses... »

Ventre rêveur, île de solitude,
Tu es au centre, comme un cri,
Comme la ville sans mémoire et mauvaise aux apôtres...

Avec une remarquable continuité d'ardeur panthéiste, qui pallie les inégalités dans la trouvaille et les surcharges, se déroule et s'articule une poésie cosmique. Les fluctuations d'une forme avide de tout épouser et qui n'a pas fini de se chercher, rappellent avec quelle largeur d'appétit et quelle foi sérieuse l'auteur anime le *Journal des Poètes*, dont la collection assemble les tentatives les plus diverses de la poésie actuelle.

R. S.

*

BOULES DE NAPHTALINE, par *Pierre Moussarie* (La Bouteille à la Mer).

Un recueil de convaincante jeunesse, où l'érotique toujours se souvient du féerique, où la mélancolie jamais n'arrête longtemps les libertés de l'humour ; aux vivacités des chansons se mêlent de grands vers graves

Songe à tous les mourants qui souffrent à cette heure,
Aux visages d'enfants perdus dans les vieux livres...

Que la plaquette de M. Pierre Moussarie me soit l'occasion de signaler le groupe et la spirituelle revue de la « Bouteille à la Mer » : je voudrais promettre l'immortalité à ce quatrain qui, décoché par elle naguère, s'est fiché dans ma mémoire, et dont je m'excuse de ne plus savoir s'il eut pour auteur M. Hugues Fouras ou M. Henri Foix :

Elle chantait quand je suis mort.
« Un peu de pudeur ! » dit le prêtre ;
Je me mis à sentir si fort
Qu'alors elle en perdit la tête.

R. S.

*

ARDEN, par *Gilbert Lély* (Librairie du Luxembourg).

Antérieurement, une brève et violente tragédie de Gilbert Lély, sur le sujet de Médée et dans l'atmosphère élizabéthaine, contenait ce principe : « Sans l'intervention d'une idée de meurtre ou de destruction, la volupté n'est qu'un jeu furtif de petites filles ». La nouvelle plaquette du même auteur porte un titre qui fut aussi le nom d'un héros élizabéthain ; l'image liminaire de Troïlus enchaîné au lit où ses ennemis possèdent Cressida y revient sous plusieurs métamorphoses ; plus explicitement et diversement est montré ici, dans une cruauté du poète tournée contre son amour, un ferment utile, selon lui, à l'art comme à la chair : en se rêvant dans des postures tourmentées, assaisonnées de trahisons, d'exhibitions, de

blessures et d'attentats, il n'atteint pas seulement des extrémités à lui réservées dans l'expérience passionnelle, mais prend conscience plus aiguë de la nécessité d'explosion verbale où ce qu'on ne disait pas sera dit, un jour, comme on ne l'a pas dit.

Dans une sorte d'ornementation elliptique, de richesse anguleuse, je crois surprendre les traces encore d'un débat entre un système d'expression compacte qui n'eût pas dépaysé le lecteur des *Moralités Légendaires* et des vocabulaires de métaux éclatés et tout un matériel provenant du surréalisme.

Quelques pages ou lignes pour l'épisode et le commentaire, hantées d'organes et de bouges ; proses ramassées, chargées comme des armes. Vers un cauchemar final, des saccades de poèmes. Ceci, l'archet bien à la corde :

Ah ! donne-moi Vénus et s'il en faut mourir...

ou :

Le rapide attaqué poursuit sa course folle
Avec les noirs bandits qui pillent ses premières
Comme un buffle éperdu portant dans sa crinière
Le jaguar miaulant qui lui ronge le col...

R. S.

***

CORRESPONDANCE

QUESTION POSÉE A CHARLES MAURRAS

M. Benjamin Crémieux nous écrit :

M. Charles Maurras, dans l'*Action française* du 10 avril, m'accuse de mauvaise foi pour avoir écrit que l'A. F. ajournait le retour du roi à 1950. C'est il y a vingt ans, me répond-il, qu'il disait cela et s'il l'a répété récemment, c'était à titre documentaire et non pour l'affirmer à nouveau.

J'en donne acte, mais je prends acte également du refus que M. Maurras oppose dans le même numéro à M. Le Grix qui reproche à l'A. F. de ne rien oser risquer. Tout ce que j'ai voulu dire, en effet, c'est que l'Action française se sentait présentement trop faible pour ramener le roi, ou simplement pour joindre dans une manifestation de rue le cri de « Vive le Roi » à celui d' « A bas les voleurs ! » Je rappelle d'ailleurs à M. Maurras que, dans ma chronique de mars, je n'ai pas ménagé à l'A. F. le mérite d'avoir mis en branle le mouvement qui a abouti au 6 Février. Observateur politique, indépendant des partis, je pourrais renvoyer l'accusation de mauvaise foi à M. Maurras qui m'assimile à un défenseur du cartel.

Mais c'est une autre raison qui me pousse à vous écrire. M. Maurras s'en prend à moi après s'en être pris à Alain et il commence ainsi : « Un autre rédacteur de la N. R. F., un Juif celui-là... »

Je serais curieux de savoir si M. Maurras entend par là que je suis un Français de seconde zone, un Français moins français que lui, moins libre que lui d'avoir et d'exprimer des vues politiques.

Quand on parle d'un « sale Juif », rien ne m'interdit d'approuver, car

l'injure est dans *sale*, comme elle est dans *mauvais*, quand on dit : mauvais Français. Sale Juif, — ou sale non-juif, bien entendu — le représentant du capitalisme anonyme et vagabond (je ne suis pas capitaliste), sale Juif, l'embusqué de guerre (je n'en suis pas un), sale Juif, le profiteur d'une certaine politique de gauche (ce n'est pas mon cas). Quand on parle d'un Juif métèque, récemment importé en France, je peux dans certains cas partager l'inquiétude qu'on exprime, car elle porte sur *métèque* (mais ma famille est française depuis le XIVe siècle (cf. *Gallia Judaïca*). J'imagine que M. Maurras ne me rend pas responsable de la mise en croix du Christ. Redoute-t-il du nationalisme juif de ma part ? J'y suis hostile, et le sionisme ne m'apparaît acceptable que comme conséquence de l'antisémitisme.

Alors, pourquoi « un Juif, celui-là » ? Serait-ce parce que je suis de sang juif ? Par simple racisme ? J'aimerais beaucoup à être fixé sur ce point.

BENJAMIN CRÉMIEUX



DE GOBINEAU A BOISJOSLIN

M. Robert Dreyfus nous écrit :

En lisant les souvenirs de mon vieil ami Daniel Halévy sur Jacques de Boisjoslin [1], original et très spirituel écrivain du temps de notre jeunesse, à peine avais-je eu la surprise de m'y voir nommé que je suis tombé en rêverie sur la fragilité de la Mémoire, forêt enchantée où l'homme ne réussit à goûter pleinement le charme et le repos des clairières qu'au prix de mille peines pour triompher d'abord des pièges défendant leurs approches. Encore n'y réussit-il pas toujours. Montaigne et Proust ont écrit d'inoubliables pages sur cette décevante faculté de l'âme. Loin de moi la sotte prétention de les imiter. Je voudrais seulement apporter mon témoignage au célèbre chapitre des fiascos de la Mémoire, en montrant comment deux amis, également sincères, peuvent opposer leurs souvenirs, lorsqu'ils ont à ressusciter les petits faits très lointains que tous deux ont vécus et que les caprices du Temps ramènent soudain à la lumière.

Les plus petits faits ont leur portée (aussi vaut-il mieux leur rester fidèle), mais je me hâte d'ajouter que la portée actuelle du mince désaccord dont il s'agit est infime ; je me garderais bien de le signaler si, en cherchant à le débrouiller pour mon amusement personnel, je n'avais eu la chance de remettre la main sur des lettres oubliées qui peuvent contribuer à éclaircir, pour notre satisfaction commune, ce minuscule problème d'histoire littéraire.

Daniel Halévy, dans son article, évoquait un propos de M. de Boisjoslin :

« Je me souviens comme il m'étonna, ce vieillard aux charmantes manières, de mise très simple et pourtant raffinée, quand, de sa voix tranquille et nette, il prononça au courant d'une phrase : « Les quatre grands

1. Dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er février 1934 *(Hommage à Gobineau)*.

historiens du XIXe siècle, Balzac, Le Play, Ferrari, Gobineau... » Pour Balzac et Le Play, j'entendais le paradoxe, et il me plaisait. Mais je ne connaissais ni Ferrari ni Gobineau. Que cette ignorance ne surprenne pas. Mon souvenir date de trente-cinq ans... »

Je puis rétablir ici la vraie liste des prédilections de M. de Boisjoslin. Il ne faisait point figurer Le Play dans son palmarès, mais (ce qui semble plus piquant) Stendhal, et il m'a écrit textuellement : « Gobineau, avec Stendhal, Balzac et Ferrari ! » Daniel Halévy est vraiment très pardonnable d'avoir substitué Le Play à Stendhal, puisqu'il fait remonter à trente-cinq ans en arrière la rencontre qui l'avait tant frappé. Je l'envie d'avoir connu M. de Boisjoslin vers 1900, n'ayant vu et écouté moi-même ce « gobinien » de marque qu'au début de 1903, et je m'excuse d'y insister, on va voir pourquoi.

Daniel Halévy continuait en ces termes :

« Le propos de Jacques de Boisjoslin mit ma curiosité en éveil, et je me familiarisai bientôt avec les deux inconnus. Ferrari, pour le public, reste à découvrir (il en vaut la peine). Gobineau, tout lui est venu. Boisjoslin n'y est pas étranger : je ne crois pas me tromper en écrivant que si l'attention de Robert Dreyfus, auteur du livre qui commença en France la connaissance de Gobineau [1], fut alertée sur lui, c'est à Boisjoslin que cela est dû et à son amusante boutade. »

Très intrigué cette fois, j'interrompis ma lecture, pour entrer en méditation... Quoi ! une boutade de Boisjoslin aurait mis sur la trace de Gobineau la curiosité de Daniel Halévy, et aussi la mienne ? Cette boutade, je ne l'avais pas entendue ; il avait donc fallu que Daniel Halévy, en me la rapportant, m'eût « alerté » sur Gobineau ? Son souvenir engloutissait doucement tous les miens. En effet, je sais très bien, moi, où j'ai rencontré par hasard ce mystérieux nom de Gobineau pour la première fois de ma vie : en parcourant la *Gazette de Francfort* du 22 juillet 1902, qui publiait un article intitulé *Gobineau, Nietzsche, Chamberlain*, comme je l'ai rappelé au début de mon livre... Enflammé par cette grande découverte, j'en avais fait part à mes amis, à commencer par Daniel Halévy, le plus intime, et j'aurais juré que, pour lui aussi, elle était toute neuve. Un autre jeune écrivain de l'époque, M. Julien Benda, me parla ensuite de son vieil ami M. Jacques de Boisjoslin et de son « gobinisme » ; il me conseilla de l'interroger, s'offrit à me le faire connaître, et me mena en visite chez lui, rue de la Pompe, par une fin de journée de janvier 1903...

J'avais presque oublié tout cela, et je rends grâces à Daniel Halévy de m'avoir amené, pour mieux m'en souvenir, à me plonger dans mes vieux papiers. J'y ai gagné la récompense qui guette et couronne parfois les espoirs des amateurs d'archives : un petit dossier contenant quelques lettres que m'avait jadis adressées M. Jacques de Boisjoslin. O surprise ! j'ai retrouvé cette lettre du 20 mai 1905, répondant à l'envoi de mon *Gobineau*, qui venait de paraître aux *Cahiers de la Quinzaine* :

---

1. Daniel Halévy me fait trop d'honneur. Je fus devancé, en 1903, par l'important ouvrage de M. Ernest Seillière, tandis que j'en étais encore à flâner autour de Gobineau.

Paris. XVI[e]. Passy, rue de la Pompe. 89.
Samedi 20. V. 05.

« Cher Monsieur,

« Avais-je raison de dire, pendant trente ans, que Gobineau était un homme de génie, et l'un des quatre historiens du XIX[e] siècle, avec Stendhal, Balzac et Ferrari ! [1]

« Vous m'allez au cœur en me qualifiant de Gobinien démocrate et humanitaire [2]. J'accepte même démocrate, quoique entaché de réaction. Je suis Anticrate, le terme d'Anarchiste ayant reçu, malgré Proudhon, trop d'acceptions ridicules.

« Jésus-Christ avait bien raison de dire : quand deux Gobiniens sont réunis, le Saint-Esprit est avec eux.

« A vous, en conséquence.

BOISJOSLIN. »

Je ne voudrais pas abandonner le solide Département des Imprimés et des Manuscrits pour m'aventurer dans une conjecture fondée sur de simples réminiscences, mais je serais quand même bien surpris si, en mai 1905, je n'avais pas montré cette lettre à mon ami Daniel Halévy... Qu'importe, au surplus, l'insécurité du souvenir, si l'impassible chronologie et de sûrs documents la corrigent ? Montaigne eut raison d'appeler la Mémoire « un foible instrument ». Il faut bénir ses défaillances, lorsqu'elles nous invitent à renouer avec nos vieux papiers, à y puiser un petit trésor enfoui depuis tant d'années, comme ces lettres du Philosophe inconnu dont le talent de Daniel Halévy a si habilement dessiné l'attrayant visage, un peu moqueur.

ROBERT DREYFUS

M. Daniel Halévy, à qui nous avons communiqué la lettre de M. Robert Dreyfus, nous répond :

« Je ne me doutais pas que mes quelques pages sur Boisjolin eussent tant occupé Robert Dreyfus. Remerçions-le pour le joli billet qu'il retrouve, la phrase exacte sur les quatre historiens, et sa place rendue à Stendhal. Bien à vous.

DANIEL HALÉVY

***

UN APPEL AUX TRAVAILLEURS,

Ramon Fernandez nous communique l'appel suivant :

Unis, par-dessus toute divergence, devant le spectacle des émeutes fascistes de Paris et de la résistance populaire qui, seule, leur a fait face, nous venons déclarer à tous les travailleurs, nos camarades, notre résolution

---

1. Boisjoslin n'écrit pas *grands historiens*, mais *historiens* tout court, historiens par excellence, comme s'il n'y en avait pas eu d'autres, et cela ajoute, semble-t-il, un grain de sel à sa boutade. Daniel Halévy observe très finement : « Comme beaucoup d'excellents prosateurs, Boisjoslin évite l'épithète ». Ce détail lui donne raison, et lui fera sans doute préférer l'authentique version à la sienne.

2. Dans mon « cahier » sur *Gobineau*, je venais de signaler les travaux de M. Vacher de Lapouge, « gobinien aryaniste et antisémite », et ceux de M. Jacques de Boisjoslin, « gobinien démocrate et humanitaire ».

de lutter avec eux pour sauver contre une dictature fasciste ce que le peuple a conquis de droits et de libertés publiques. Nous sommes prêts à tout sacrifier pour empêcher que la France ne soit soumise à un régime d'oppression et de misère belliqueuses.

Nous flétrissons l'ignoble corruption qu'ont étalée les scandales récents.

Nous lutterons contre la corruption ; nous lutterons aussi contre l'imposture.

Nous ne laisserons pas invoquer la vertu par les corrompus et les corrupteurs. La colère que soulèvent les scandales de l'argent, nous ne la laisserons pas détourner par les banques, les trusts, les marchands de canons, contre la République — contre la vraie République qui est le peuple travaillant, souffrant, pensant et agissant pour son émancipation.

Nous ne laisserons pas l'oligarchie financière exploiter, comme en Allemagne, le mécontentement des foules gênées ou ruinées par elle.

Camarades, sous couleur de révolution nationale on nous prépare un nouveau Moyen Age. Nous, nous n'avons pas à conserver le monde présent, nous avons à le transformer, à délivrer l'Etat de la tutelle du grand capital — en liaison intime avec les travailleurs.

Notre premier acte a été de former un Comité de Vigilance qui se tient à la disposition des Organisations ouvrières.

Que ceux qui souscrivent à nos idées se fassent connaître. »

Parmi les signataires écrivains — moins nombreux que les savants — citons :

ALAIN, Julien BENDA, André BRETON, Jean CASSOU, Léon-Paul FARGUE, Ramon FERNANDEZ, André GIDE, Jean GIONO, Jean GUEHENNO, Jean-Richard BLOCH, Roger MARTIN DU GARD, Romain ROLLAND, Charles VILDRAC, Pierre ABRAHAM, Marc BERNARD, Jean BLANZAT, Auguste BREAL, Eugène DABIT, René DAUMAL, Paul DESJARDINS, Elie FAURE, Jeanne GALZY, Pierre GÉROME, Paul GSELL, René LALOU, Lucien PSICHARI, A. de RICHAUD, André SPIRE, Andrée VIOLLIS, Léon WERTH, André WURMSER.

Les signataires ont constitué un comité d'action antifasciste et de vigilance dont le bureau provisoire a pour président et vice-présidents les trois hommes qui ont pris les premiers la responsabilité du manifeste : ALAIN, Paul LANGEVIN et Paul RIVET [1].

Ce comité antifasciste se propose une tâche très précise de *vigilance* et d'*information*. Veillant aux menaces fascistes, il travaille à dissiper les confusions dont profite le fascisme, et à instruire les masses que le fascisme veut séduire : moyenne et petite bourgeoisie, agriculteurs, chômeurs, jeunes gens.

Pour cette action intellectuelle, il va publier en particulier un bulletin hebdomadaire et diverses brochures, scientifiquement contrôlées, sur la réalité du péril fasciste en France, les prétentions sociales du fascisme, la situation réelle des classes moyennes dans les pays fascistes, la corruption et le fascisme.

***

DIVERS

Une galerie d'art d'un genre nouveau, « les amis de l'art contemporain », va s'ouvrir prochainement à Paris, Avenue Georges V. Cette galerie prendra les œuvres sans commission, et se bornera à mettre en rapports l'artiste et l'acheteur. Les premières expositions réuniront Vuillard, Bonnard, Masson et Dunoyer de Segonzac à de jeunes peintres italiens et américains.

Les poèmes des mystiques allemands, qu'a traduits Jean Chuzeville, doivent prochainement paraître aux éditions Bernard Grasset.

---

1. Adresser les adhésions et les cotisations (10 fr. minimum) à Paul Rivet, 61, rue de Buffon, Paris 5me.

L'AIR DU MOIS

GUERRE ET RÉVOLUTION

J'admire les gens qui n'ont pas de difficultés intimes et qui se sont rangés à une foi si tranquille qu'il n'est plus pour eux d'événements ni de rencontres pour raviver le débat intérieur. Ce sont des dévots.

Pour moi, je sais qu'il y a quelque chose dans le fascisme qui répond à mes tendances naturelles et aussi quelque chose qui va à l'encontre de mes réflexions achevées. Et je n'ai jamais senti cela aussi cruellement que dans ces dernières semaines. Ce qui me plaît dans le fascisme, c'est une certaine disposition virile. Il est fait état à Rome et à Berlin — comme d'ailleurs par d'autres moyens dans le monde anglo-saxon — d'un certain besoin physique dans l'homme. Ce besoin se satisfait quand l'homme a l'impression d'avoir avancé son corps aussi loin que son idée. Il s'agit du courage.

Certes, le courage n'est pas ignoré non plus du communisme. En tous cas pas du communisme russe qui est franchement et consciemment belliqueux. Il est moins nettement conçu par les communistes européens. En effet, ceux-ci ont hérité — en dépit de leur méfiance — beaucoup de préjugés du vieux monde de la gauche. Par exemple, ils sont pacifistes. Ou s'ils ne sont pas pacifistes, ils sont obligés la moitié du temps, par leur hostilité à la défense nationale, de faire fonction de pacifistes.

Or, il est difficile d'en même temps refouler et nier tout élan de confiance, de promesse courageuse à l'égard de sa collectivité naturelle parce qu'on craint le traquenard de la guerre nationale au bout de cet élan — et d'entretenir et d'exalter cet élan pour une autre guerre, la guerre civile au bout de laquelle est pourtant le but mis au-dessus de tout : la révolution prolétarienne. Dans le détail du quotidien, ces deux tendances se contrarient nécessairement.

Je vois dans cette dualité la cause secrète de l'échec communiste en Europe depuis la guerre. Quant à l'anéantissement du monde libéral — radical et social démocrate, nous devons le voir dans l'oubli total des vertus viriles. Aussi bien d'ailleurs de celles qui sont négatives que des positives. Car les libéraux ou socialistes font aussi piètre figure dans la persécution que dans le combat.

Au contraire, les fascistes qui acceptent l'idée de guerre dans sa totalité, sont tout prêts pour cette guerre entre autres qu'est une révolution.

Or moi, je suis séduit par le courage des fascistes — je ne m'occupe pas de leur lâcheté après la victoire : tous les vainqueurs deviennent automatiquement des lâches, et comme ils sont seuls entièrement courageux en Europe, je veux espérer encore qu'ils emploieront ce courage à faire le socialisme. Car si les fascistes ne font pas le socialisme, qui le fera ?

Mais si j'admets pleinement la nécessité du courage et de l'esprit de guerre, du point de vue de la révolution, je tombe dans la faiblesse des communistes, quand je pense à l'autre embranchement du courage dans la guerre étrangère. Car il ne fait pas de question que cette guerre ne soit infinie et totalement destructrice de l'Europe.

Pour moi donc le dilemme, suffisamment tragique, est celui-ci : ou bien la révolution anti-parlementaire qui sera entraînée à devenir anti-capitaliste — et la guerre — ou bien la paix et Stavisky. Il me semble que les dieux ont déjà choisi.

Mais, après tout, il n'est pas sûr qu'une république fasciste ne s'entende pas mieux avec Hitler qu'une république staviskienne ou une république soviétique.

DRIEU

ÉTERNELS CANDIDATS ÉTERNELS PRISONNIERS

On entend dire : Qu'ils ont été imprudents dans leurs relations, ces hommes politiques !

Mais ils ne faisaient que prendre leur revanche sur un trop long passé de prudence. On a besoin d'être si prudent pour être élu, on ne doit insulter qu'avec une si prudente violence, flatter qu'avec une si prudente douceur !

Les plus forts se taisent obstinément toute leur vie, et les plus belles carrières sont celles qui ont été faites sur le silence. Nous avons tous eu des amis qui à dix-huit ans criaient ce qu'ils pensaient (ils dépassaient même leur pensée : impa-

tients de gagner de l'argent dans n'importe quelle place, ils criaient : vive Lénine !) et nous les avons vus, bien avant d'avoir trente ans, mesurer de plus en plus leurs propos (au point qu'on voudrait croire cette fois-ci que leur pensée dépasse leurs paroles).

C'est la règle générale : il suffit d'un mot pour se faire mal voir, et, quand on se tait, les autres pensent que vous êtes de leur avis. — Pour se justifier on raisonne ainsi : je ne dis rien maintenant, mais, quand j'aurai obtenu ce que je veux, alors je parlerai. Mais à peine l'a-t-on obtenu qu'on a envie d'autre chose. On est toujours candidat, on est toujours prisonnier.

Tous ces soi-disant malins (car ils ne le sont pas, puisqu'ils mènent une vie de contrainte et de mensonge et qu'ils se privent de tout ce qu'ils aiment) n'ont plus qu'un plaisir : entendre parler les autres (les soi-disant naïfs), les faire parler, les laisser s'enferrer, s'enfoncer. Balzac a très bien vu cela : avancements compromis, carrières brisées par excès de franchise ! Mais c'est encore du roman.

On peut se taire pour d'autres raisons, mais qui ne sont pas sensibles à ces intelligences « vulpines » : parce que les esprits sont murés, qu'ils ne peuvent rien communiquer entre eux ni même se connaître profondément eux-mêmes.

JEAN GRENIER

UNE LETTRE D'ALLEMAGNE

Berlin, le 11 *janvier* 1934.

« Cher R....

Je me suis tellement réjoui de ta lettre que je suis fâché de t'avoir déplu avec mes remarques au sujet du Christianisme et de la Russie. Ce n'était pas du tout dans mon intention. Mais tu sais bien que je n'ai rien à faire avec l'église, bien que j'estime d'être religieux moi-même. J'ai Dieu en moi ainsi comme toi. Mais de tout le reste nous, les jeunes Nationaux-Socialistes, nous nous sommes délivrés. Le dévouement et le travail politique pour notre pays est sans réserve, sans aucun sentimentalisme et sans égards ni pour les choses ni pour les hommes, en tant qu'ils n'ont rien à faire avec cela. Nous tous, nous sommes trop petits pour vouloir jouer nous-même Dieu et sa justice. Nous servons Dieu le mieux en nous vouant aux choses que nous arrivons à comprendre d'une manière directe, et où nous avons la certitude de l'efficacité. Le peuple je le vois et j'y trouve ma vie, et moi-même, j'en

suis une cellule. C'est pour lui, que je veux m'efforcer. Qu'est-ce que le salut et le Christianisme des autres peuples peut me faire ? Ce que je constate, c'est que les croisades et les guerres de religion ont fait de nombreuses innombrables victimes, et le peuple allemand n'a jamais été récompensé autrement pour sa fidélité religieuse sauf par du sang et des sacrifices. Je ne vois rien au Christianisme de ce qui pourrait avancer l'humanité. Mais du National-Social je le sais. Ce n'est pas une religion, quant à ma confession je suis toujours Chrétien. Et je sais bien qu'il y a bien davantage dans cette religion que son église et ses fonctionnaires ne le prétendent. Mais sans l'Allemagne et sans mon peuple ce Christianisme est moche et mort. Il n'est précieux qu'en ayant un contenu allemand.

Quand à ton exposé sur la situation politique de la France et son attitude vis-à-vis de nous, il me semble d'une grande compréhension et d'une intuition sûre, mais ce qui m'a réjoui surtout c'est ta volonté de ne pas seulement nous comprendre mais bien plus de voir en nous tes affiliés quant à la race. Tu t'es attaché à nous déjà depuis longtemps, mais inconsciemment. Il faut toujours un certain temps pour que l'instinct puisse se transformer en compréhension.

En tout cas tout le monde doit être d'accord avec toi quand tu dis que c'est bien compatible avec le Nationalisme Social, et que c'est même sa conséquence pratique, parce qu'il s'agit d'une politique réelle, d'arriver à une entente avec la France sur la base du respect mutuel de l'honneur national. Pour nous, les Nazis, ce n'est là rien de nouveau. Pour nous il ne s'agit que de l'assurance de notre existence, et non pas d'entretenir la haine héréditaire ou d'autres romantismes.

Je me réjouis, et je le répète, que nous nous entendons si bien, et je serais heureux si un jour notre amitié pouvait se traduire par attachement personnel et par une collaboration plus étroite. J'aurais été bien aise de te recevoir à Heilbronn, mais ce qui m'a empêché toujours c'est que je ne suis revenu à la maison que pour le Nouvel-An et que je suis à Berlin pour organiser des cours pour les chefs de jeunesse hitlérienne et où je travaille et lutte sur le domaine politique. »

[H. B.]

Lic. ès-sciences politiques, instructeur des chefs de la jeunesse hitlérienne à Berlin

NOTES DE LONDRES

La politique extérieure française a été régie depuis la guerre par deux mythes qu'il faut détruire. Premier mythe : les États-Unis. Deuxième mythe : l'opinion publique anglaise.

Les Etats-Unis n'existent pas. — Il y a une portion de la surface terrestre qui porte ce nom. Il y a des hommes dans cette région. Mais ni la région ni les hommes ne forment une unité. Il n'y a aucune idée générale, aucun principe qui rassemble une majorité. Par conséquent, nul n'a le droit de parler pour les États-Unis. Si un Président veut quelque chose d'actif, son groupe de soutien ne sera jamais une majorité, et les autres se réuniront contre lui. Ainsi Wilson, ainsi Hoover. Avec telle ou telle force américaine, financière ou industrielle, on peut s'entendre, dans une certaine mesure. Avec les États-Unis, c'est impossible. Il faudrait une dictature de minorité, qui fît marcher le reste par la force. Peut-être est-ce là ce que Roosevelt essaie.

L'opinion publique anglaise n'existe pas. — Presque toute la presse appartient, en toute propriété, à trois hommes, et dit ce qu'ils veulent. Les formidables tirages du *Daily Mail*, du *Daily Express*, ne signifient rien. Ils sont obtenus par des campagnes de propagande à domicile, qui coûtent des sommes énormes. La principale attraction de ces journaux est leur système d'assurances : simplement en achetant le journal, vous vous couvrez contre tout accident, si bien qu'il devient de l'intérêt de votre famille que vous soyez tué dans la journée, et du vôtre qu'on vous enlève au moins un membre. En second lieu, les journaux vous offrent des milliers de livres en prix pour la réponse à des questions de concours si faciles que, en fait, le gagnant est désigné par une sorte de loterie. Donc, assurance et loterie : voilà la grande presse anglaise. Ce que ces journaux disent sur la politique étrangère n'a aucune importance pour personne. Qu'une politique française soit basée sur le désir de bien faire parler de nous par une presse de ce genre, c'est une illusion qui touche à la démence.

Ceci ne s'applique pas à toute l'opinion anglaise, ni par exemple au *Times* ou au *Manchester Guardian*, ni au *Daily Herald*. Là, les conditions sont différentes, et nous nous en expliquerons de mois en mois. Mais l'idée générale reste, — l'opinion PUBLIQUE anglaise n'existe pas.

DENIS SAURAT

NOUVELLES DE VIENNE

Lundi, vers onze heures, la lumière s'éteint, les tramways s'arrêtent. L'on entend au loin des coups de feu. Le premier mouvement des ménagères est d'aller aux provisions.

Dans la matinée de Mardi des chômeurs qui, font la queue pour toucher leur allocation, apprennent que le payement est remis à huitaine. A cette nouvelle ils vont se battre.

Mardi soir : premières nouvelles des cours martiales ; on ne fusille pas, on pend. Dans le premier procès, la question se pose de savoir si l'un des prévenus, grièvement blessé, bénéficiera du sursis légal accordé aux malades. Les médecins attachés à la cour décident qu'un blessé n'est pas un malade : il est jugé et pendu.

Mercredi. La fusillade a enfin cessé. Vers trois heures du matin on a pris la Maison des Ouvriers. Les derniers combattants, plutôt que de se rendre, se sont tués.

La Police de Vienne annonce, dans ses statistiques, de nombreux suicides.

*

L'ingénieur Weissel des Sapeurs-Pompiers, croyant l'heure de la révolution venue, va chercher dans un dépôt d'armes clandestin des mitrailleuses avec la voiture de service, rentre à son poste, place ces mitrailleuses, et enjoint à ses hommes de s'en servir. En fait il n'a tiré qu'un seul coup à vide, par nervosité.

On lui laisse trois heures pour faire ses adieux à la vie.

Les maisons construites par la Ville ont servi à recéler des dépôts d'armes clandestins. Personne ne se doutait de l'importance de ce matériel, ni du procédé simpliste qui consistait à le murer dans les caves : parmi tant de maçons il ne s'est trouvé pas un traître.

Tout n'était pas mauvais dans la tactique des émeutiers : ils savaient faire la petite guerre, disparaître à temps par les égoûts, ne pas combattre dans *leurs* maisons, mais dans des maisons éloignées, dont les habitants ne pouvaient les trahir.

Les nazis étaient jusqu'ici un parti d'ingénieurs. Cela se voyait à leurs exploits : bombes, gaz, fioles qui explosent ; ils s'attendent à avoir désormais les ouvriers avec eux. Ils les auront sans doute.

J. B.

MÉTRO

J'en ai respiré l'air durant plusieurs saisons. Oh ! ça remonte loin dans le passé, entre 1914 et 1916. Dix heures par jour, la nuit souvent, j'ai travaillé dans ces souterrains où soufflait un vent aigre, où pullulaient les rats. Aujourd'hui, là-dedans, je ne fais que passer : « usager », comme tant d'autres, et c'est assez ! Surtout le soir, lorsque les odeurs : celle des Halles, des parfums bon marché, du désinfectant, et la sueur et la crasse, ont longtemps mijoté.

Dans ces wagons, peu éclairés, je retrouve les foules de Paris, plus noires. Oui, ça laisse peu d'espérance. Suffit de voir tant de visages se pencher presque religieusement sur des journaux ; de lire sur ces traits la fatigue, la maladie, la vanité, la bêtise ; et d'observer les femmes qui se livrent désespérément à leurs petits jeux. Les vêtements, comme les visages, sont usés, chiffonnés. Chacun a sa façon de s'affubler et de se mentir. Mais les masques tombent. On est collés les uns contre les autres, faits de la même pâte moite, et on s'épie, avec des regards plutôt mauvais. Heureusement, il y a des amants. Ils s'embrassent, se tripotent, des cahots les font se serrer voluptueusement. Et puis aussi, dans ces foules de six heures — je connais celles de six, de sept heures du matin, qui sont autres — depuis peut-être deux ans se faufilent de nouveaux personnages. De ceux qui font, comme on dit, des petits métiers, les petits métiers de Paris ! Ils s'installent dans les couloirs de correspondance aux murs fleuris de « tracts », ils y vendent des bretelles, du mimosa, des lames de rasoir, des cravates, et ceux, ou celles, qui en ont marre du commerce, tendent la main. Dans les wagons, sur les quais, si on ne leur donne pas la chasse, se glissent les vendeurs de journaux. Gosses, adultes, vieillards. Tous drôlement affublés ; l'air canaille ou peureux, avec des combinaisons savantes pour porter leurs journaux et garder libre leur main qui rendra la monnaie. Ils sautent dans une rame. « *Intran ! Intran ! Paris-Soir !* », descendent à une station, montent dans une autre rame. Ils traînent longtemps, de correspondance en correspondance, jusqu'à des minuit, avec une marchandise invendable dont le noir barbouille leurs mains.

Quelquefois, un personnage extraordinaire apparaît. Qui vient d'où ? Un clown, en costume de ville ; le visage enfariné, un chapeau pointu sur le crâne. Il pince les lèvres, imite le bruit des sonneries militaires et des fanfares, et, de la paume de ses mains qu'il frotte contre une valise vide, se livre à un roulement de tambour. « Ce qu'on doit faire pour gagner son bifteck ! ». Ses singeries ne dérident pas les voyageurs, ahuris et inquiets. Au suivant ! La scène se passe durant une heure creuse. Dans un wagon, pénètrent deux messieurs, l'un crie : « Ici, *Radio-Métro !* » Son collègue racle un air de violon : *Paillasse, La Tosca.* Ce sont des artistes, quoi ! Les Parisiens aiment la musique, ils casquent. Oh ! les musiciens ne manquent pas : qui jouent de la trompette, du piston, des castagnettes. Celui-là, c'est un numéro : barbu, chevelu, un foulard rouge au cou. Entre ses cuisses il serre une boîte de fer-blanc, il tient à chaque main une cuillère · et tape sur sa boîte, sur son crâne, ses godillots, la banquette, vite, vite.

Ces amuseurs tirent les voyageurs de leur demi-sommeil ou de leurs journaux. Ça les égaie, on leur rappelle la « crise ». Eux, comme les musiciens et les vendeurs, doivent aussi gagner leur croûte, c'est pourquoi ils se sont jetés dans ce souterrain où le voyage ne coûte que 14 sous, où l'on ne perdra pas une minute — le temps c'est de l'argent un peu. — Mais, ce trou, on est tout de même heureux de le quitter. Quoique presque à chaque issue, sur les escaliers poussiéreux, ou boueux, on rencontre des hommes qui ont renoncé aux petits métiers parisiens. Dont l'un fait encore le geste de vous ouvrir la porte de sortie, dont plusieurs se livrent à d'interminables conciliabules ; et ceux qui ont renoncé à tout : à faire un geste, à espérer, à chercher un travail quelconque, et qui dorment sur ces marches parce qu'ils ne possèdent pas les sous pour prendre un billet et se perdre de longues heures dans une nuit empoisonnée.

EUGÈNE DABIT

FURTWAENGLER A L'OPÉRA

J'allais au concert de la Philarmonie de Berlin à l'Opéra sans grand enthousiasme, je l'avoue : programme éclectique, bien propre à satisfaire un peu tous les goûts, qui allait de Mozart — *Sérénade* — à Richard Strauss — *Zarathoustra* — en passant par Schumann, Ravel et Debussy, et semblait destiné uniquement à mettre en valeur la virtuosité du « kapelmeister ». Et me voici cependant obligé de reconnaître que

cette soirée me donna l'une des plus grandes joies musicales que j'eusse jamais éprouvées.

Nous connaissons depuis longtemps la belle maîtrise de Furtwaengler et les qualités exceptionnelles de son orchestre, le meilleur que nous ayons en Europe, sans doute ; aussi l'éblouissante exécution du *Zarathoustra*, Furtwaengler réussissant à rendre cette musique prétentieuse et vulgaire presque acceptable, nous ravit sans nous surprendre : et il en fut de même de la gracieuse et tendre *Sérénade* de Mozart, jouée à la perfection : nous n'attendions pas moins de la Philarmonie de Berlin. Le miracle, ce fut la quatrième symphonie de Schumann. Schumann ne savait pas instrumenter ; son orchestre est terne et creux ; Schumann ne savait pas construire ; il procède continuellement par répétition et juxtaposition. Porté à un tel degré, l'art de l'interprète devient-il « une tromperie sur la marchandise », ou bien faut-il croire que Furtwaengler par un coup de génie réussit à donner de l'œuvre précisément cette image à laquelle tendait de toutes ses forces l'auteur sans parvenir à la réaliser complètement ?... Quoi qu'il en soit, l'orchestre de Schumann sonnait admirablement, avec une richesse, une plénitude qui l'apparentaient à celui des plus grands coloristes, et nous découvrîmes soudain la logique de ces pages, leur unité interne, la vie débordante qui les animait. Il ne s'agissait certes plus de virtuosité et de ces « fignolages » auxquels se complaît parfois Furtwaengler, et les termes « classicisme » « romantisme » n'avaient plus aucun sens. Mais ce fut comme si brusquement nous était révélé ce qu'est en réalité la musique : impression véritablement bouleversante.

B. DE SCHLOEZER

A PROPOS DES DANSES DE « LA ARGENTINA »

Pour qui aime la danse, écrire au sujet de la danse est périlleux. Mais le plaisir que donne à qui la regarde danser une artiste comme « l'Argentine » est si grand, si persistant que le souvenir en demeure et conduit sinon à « penser » au moins à considérer certains aspects de ce spectacle.

Que l'Argentine est une merveilleuse danseuse, on le sait et on le découvre chaque fois davantage. La fougue de sa nature, l'ironique gaîté qui nuance ce qu'il pourrait y avoir d'anecdotique dans certaines danses sont dosées avec un art souverain et infaillible. Plus on a vu danser l'Argentine et plus on est sûr de deux vérités qui semblent contradictoires : elle se laisse

emporter et elle sait ce qu'elle fait. C'est, précisément, le miracle des grandes créations artistiques.

On connaît cette pensée de Gœthe : « En vérité, l'art de la danse mimique pourrait aboutir à la ruine de tous les arts plastiques. Par bonheur le charme sensuel de la danse est très fugitif et, pour nous exciter, les artistes de la danse exagèrent. Heureusement ! Car cela effraye aussitôt les autres artistes qui, cependant, s'ils sont avisés et prudents, peuvent beaucoup apprendre de la danse. »

L'Argentine n'exagère jamais. Elle ne pourrait pas tomber dans une erreur de cet ordre ; le sentiment qu'elle a de son art est trop vif, trop sûr, trop impérieux. Elle est en même temps emportée dans l'ivresse de la danse, maîtresse d'elle-même et en communication constante avec le public qu'elle tient sous son charme et à qui elle se donne, tout en le dominant.

Le caractère hautain, intime, familier, ironique, voluptueux, tendre, tourbillonnant et rythmique de la danse espagnole de l'Argentine est, proprement, indescriptible. Il faut la voir et entendre ses castagnettes... Quand on l'entend parler on sent aussi ce que la danse est pour elle.

L'autre soir, elle rappelait la dernière représentation qu'elle avait donnée, récemment, à Madrid et comment, durant une des danses, un spectateur avait crié du haut du théâtre : « *Antonia, no te vayas* ! »[1] « Hé, je serais bien restée, disait l'Argentine, mais il faut aller danser. »

A Marseille, nous avons vu l'Argentine sur la scène de l'Opéra municipal, dans cette vaste salle qui semble construite en galantine avec ornements de papier d'argent. Pour l'Argentine, dont la danse a un caractère individuel, cette scène est trop grande, trop profonde et surtout beaucoup trop haute de plafond.

Pour que la danse ait sa beauté, elle ne doit pas sembler petite. Il faut que la danseuse paraisse grande. L'Argentine sait cela bien certainement et elle a voulu remédier à l'énorme hauteur de la scène en y laissant pendre un grand rideau sombre, où il n'y a pas de points de repère et où les proportions « se perdent ». Mais cela n'empêche que, lorsqu'elle entre par le fond, on voit d'abord apparaître une petite Argentina... Si, durant la danse, nos yeux aperçoivent l'énorme fond, la danseuse redevient minuscule au lieu d'être grande, comme

1. Antonia ! ne t'en va pas ! (l'Argentine s'appelle Antonia Mercé).

elle doit être et comme l'est Argentina quand on la voit dans sa loge et parmi des objets à l'échelle humaine.

N'insistons pas sur l'aspect absurde du piano à queue, qu'on aimerait mieux ne pas voir, qui pourrait être masqué si la danse n'est pas accompagnée par des instruments plus humains — et qui pourrait même être remplacé par un appareil électrique.

Ce qu'il faudrait — et les moyens de mise en scène dont on dispose maintenant doivent le permettre — c'est une certaine diminution de l'espace où danse l'artiste et l'abaissement du plafond. Que la danse ait lieu dans le décor d'une salle pas trop haute, dans un décor donnant de l'importance à la personne de la danseuse. Cela est certainement faisable ; des plans de toiles inclinés à un angle suffisant permettraient de faire une scène petite, demeurant visible de toutes les places du théâtre. Si l'on veut planter un décor, ne pas oublier que la danse espagnole est un plaisir méditerranéen, un plaisir où la nature est à l'échelle humaine, où les orangers, les citronniers, les lauriers-roses sont à hauteur d'homme.

Enfin, s'abstenir des projecteurs aux couleurs changeantes. L'Argentine n'est pas une fontaine lumineuse : elle est une grande danseuse qui sait ce qu'elle fait. C'est elle qui donne la couleur à sa danse ; l'électricien n'a pas à intervenir. Bref : il faut, pour améliorer encore cet admirable spectacle, supprimer tout ce qui diminue « la personne » d'Argentina et nous permettre de goûter celle-ci dans sa grâce, dans sa fougue, dans son rythme, dans sa grandeur.

AUGUSTE BRÉAL

UDAY SANKAR

va revenir avec sa troupe vers la fin du mois. Ceux qui ont vu et entendu ces danses, cette musique, ces drames, s'en souviennent comme de ce matin. Parfois une tristesse, un midi, un soir, une joie, une lune réveillait soudain en eux les notes d'un râga, expression mathématique de la qualité de l'instant, portées par la vague d'un rythme sculpteur de durée. Ou bien un geste leur venait aux membres, souvenir d'un de ces chants visibles que Shankar dansait.

A New-York, j'ai vu un homme tomber en larmes à ses pieds. Aux Indes, l'an dernier, il faut salué comme le résurrecteur des vieilles danses. A Paris, il y a deux et trois ans, j'ai vu plusieurs fois l'espace de la salle solidifié en bloc de cristal silencieux où nous étions tous pris comme des bulles, tandis

que Shankar dansait ou que l'un de ses compagnons faisait parler aux cordes vibrantes le plus vieux langage du monde.

A la place de Shankar, un danseur occidental pourrait se retirer de la scène et ouvrir une école. Lui va nous faire ses adieux, sans doute pour longtemps, parce qu'il veut retourner à l'école. Il veut continuer à lire le grand livre de la danse de son pays, qu'on n'avait pas songé (que je sache) à déchiffrer avant lui, livre de pierre déployé en frises autour des temples de l'Inde. Il veut retourner étudier au Malabar, dernier refuge du vieux drame indien. Il veut défendre, chez lui, tant qu'il pourra, et faire vivre ce que la peste occidentale n'a pas encore tout à fait détruit des plus hauts moyens d'expression et de culture que l'homme ait créés.

RENÉ DAUMAL

UN FILM ASSASSINÉ

Il y a quelque trois ans, André Sauvage était engagé comme metteur en scène par la société Pathé-Natan, pour suivre la Mission Scientifique et Artistique française à travers l'Asie, qui accompagnait, sans en dépendre, la *Croisière Jaune* de M. Citroën. André Sauvage, un homme qui sait voir, comprendre et expliquer, eut d'énormes difficultés à vaincre pour vivre et travailler parmi les gens de la caravane publicitaire ; solitude morale, dangers physiques, travail épuisant. Il risqua sa vie, supporta tout, pour réaliser le film qu'il considérait comme l'œuvre de sa vie, le film de l'Asie magnifique et affamée qu'il a vue. Rentré à Paris, c'est lui qui continua à diriger le montage du film.

En octobre dernier, toute la matière de l'œuvre était prête, dans l'état chaotique qui précède normalement le dernier « mixage ». A ce moment, M. Citroën demande qu'on fasse immédiatement une copie définitive et qu'on la lui montre. Les désirs des Ubus sont des ordres polis. M. Natan présenta le film tel qu'il était, sans commentaire. M. Citroën dit : « Ça ne va pas. » M. Natan : « Je vous le vends, vous l'arrangerez. — J'achète ! » (27 novembre). Bonne affaire pour Natan, qui avait grand besoin de quelques millions tout frais. Quant à Citroën, il confie le film à Léon Poirier, qui en fait une œuvre de propagande franco-citroïque, censurant, falsifiant, interpolant sans le moindre scrupule.

André Sauvage perdait tous droits sur son œuvre. Après trois ans de travail très dur, il n'a plus un sou à en réclamer, et son film est ignoblement dénaturé. Le film a été présenté à

l'Opéra le 18 mars, devant des uniformes étincelants. Sur les programmes, pas une allusion à l'auteur du film. M. Citroën pousse la goujaterie jusqu'à faire inviter André Sauvage à la présentation du film Citroën. Il traite cet homme comme son valet, sans aucun égard ni à l'artiste, ni à l'être vivant qu'il est. Hier, l'écrivain « socialiste » Upton Sinclair volait et violait l'œuvre d'Eisenstein, au Mexique. Aujourd'hui, l'homme-qui-a-le-plus-grand-thermomètre-du-monde assassine une grande œuvre, transforme un document unique en spectacle publicitaire et patriotique, et marche avec ses pieds de pourriture dorée sur un homme qui avait osé faire, au cinéma, un travail propre.

RENÉ DAUMAL

EXPOSITION BALTHUS A LA GALERIE PIERRE

Il semble que fatiguée de décrire des fauves et d'extraire des embryons, la peinture veuille en revenir à une sorte de réalisme organique, qui loin de fuir la poésie, le merveilleux, la fable, y tendra plus que jamais mais avec des moyens sûrs. Car jouer sur l'inachevé et le fœtal des formes pour en tirer de l'imprévu, de l'extraordinaire, du merveilleux apparaît tout de même un peu trop facile. On ne peint pas des schémas mais des choses qui sont, on n'arrête pas au microscope le travail de la nature pour en extraire de l'inarticulé ; mais le peintre conscient de ses moyens, de ses puissances entre délibérément dans l'espace externe, et il en retire ensuite des objets, des corps, des formes dont il joue sur un mode plus ou moins inspiré.

Balthus peint d'abord des lumières et des formes. C'est par la lumière d'un mur, d'un parquet, d'une chaise et d'un épiderme qu'il nous invite à entrer dans le mystère d'un corps pourvu d'un sexe qui se détache avec toutes ses aspérités. Le nu auquel je pense a quelque chose de sec, de dur, d'exactement rempli, et de cruel aussi il faut le dire. Il invite à l'amour mais ne dissimule pas ses dangers.

Quant à la poésie elle entre dans la peinture de Balthus par une toile intitulée la « Toilette de Cathy » où le corps jeune et amoureux d'une femme s'impose comme un songe dans une peinture qui a le réalisme de « l'Atelier » de Courbet. Imaginez dans la vie un modèle de peintre transformé tout à coup en sphinx et vous aurez à peu près l'impression que cette toile peut faire.

La technique du temps de David au service d'une inspiration violente, moderne, et qui est bien l'inspiration d'une époque

malade où l'artiste qui conspire ne se sert du réel que pour mieux le crucifier.

Anti-réelle, pour finir, cette conception détachée de la peinture, je veux dire où aucune toile ne peut être jugée en elle-même mais qui n'a une valeur qu'en fonction du sens où on la met. C'est la notion du trompe-l'œil prise sous l'angle de sa splendeur et non sous celui de sa servitude. C'est le trompe-l'œil qui n'est pas dans la toile mais dans la toile plus le décor où on la met. C'est la peinture qui reprend dans le réel, par l'éclairage *artificiel* de la toile, par le couloir, la galerie, la rue passante, son sens secret, son utilité précieuse, c'est la réalité de l'esprit qui se met à la place de nos gestes désaccordés.

ANTONIN ARTAUD

GOUACHES DE LUCIEN COUTAUD A LA GALERIE VIGNON

Lucien Coutaud depuis plusieurs années explorait une île qu'il avait découverte ; chaque fois que j'allais le voir dans son atelier, où les vitres peintes en bleu ne laissent pénétrer qu'une lumière fraîche, je le trouvais occupé à ordonner patiemment les matériaux qu'il ramenait par brassées de chacune de ses explorations.

Fleurs aux pétales combinés ; vaisseaux d'un beau bois, rouge sombre, aux coques lourdes, à l'ancre devant des balustrades de marbre, face aux maisons pleines de niches où se tiennent debout des dizaines de personnages.

Sur la place de sable une femme s'est écroulée contre un mur ; une autre avance, tenant appuyé sur l'épaule un étendard fait d'un tissu léger qui rappelle l'ombre que laissent couler sur les planches du pont les filets de pêche — pluie de printemps, rosée dansante.

Comme dans les villes du midi tout se passe ici sur la place publique. Intimité de la rue où les enfants, les soirs d'été, viennent manger leur soupe assis au bord du trottoir, tandis que brille la paille blanche des chaises contre les façades des maisons. Ainsi, dans les gouaches de Lucien Coutaud chaque personnage vit au milieu des places publiques.

C'est là que les drames se poursuivent, que l'homme frappe sa femme à coups de violon, que le couple heureux s'éloigne, enlacé, que les corps roulent sur le sol sans verser une goutte de sang, tandis que du haut de sa niche le toréador regarde avec

des yeux vides et que le peintre curieux entr'ouvre une porte pour surveiller une rue déserte.

Tout est silencieux, et le ciel immuablement bleu. De quelque côté que l'on tourne ses regards on ne rencontre au-dessus des maisons, des paysages, que ce bleu de ciel, sans un nuage. Silence de la lumière, comme on ne le trouve qu'en approchant d'Avignon, où tout paraît attendre on ne sait quel événement qui jamais ne vient.

Des chevaux de carnaval, montés par des femmes, caracolent parfois, à droite ou à gauche, tout près de la lisière de bois où cesse le monde ; il arrive même que l'un d'eux, messager blanc, entre sans façon dans une chambre où agonisait une jeune fille pour lui apporter la guérison.

La sensualité passe dans les teintes tendres, monde plein de douceur. Point de chair torturée, ni d'horreur. Les gestes les plus violents, ralentis par cette épaisseur liquide de bleu, ont perdu toute brutalité quand ils touchent au but. Car, même quand les tableaux sont souterrains, le ciel filtre à travers l'épaisseur des murs, des toits, coule dans le théâtre et s'élève dans un coin de la scène, au-dessus des acteurs occupés à répéter.

Mais on sent que le moindre heurt ferait tinter ce monde clair. Déjà les verts pâles, épuisés, résonnent longuement quand une goutte de rouge les touche, et leurs remous n'en finissent plus de frémir. Ce n'est qu'une femme qui marche sous un hangar, ou un pourpoint qui moule le torse puissant d'un homme, mais il n'en faut pas davantage à cet univers léger pour vibrer à l'infini.

MARC BERNARD

THÉOLOGIE

A l'une des dernières réunions de la Société Chateaubriand, le Président glissait à l'oreille du chanoine Mugnier : « Si Chateaubriand revenait parmi nous, ne pensez-vous pas qu'il s'opposerait énergiquement à ce que nous fassions connaître à nos réunions tout ce qui ravit nos sociétaires : révélations sur ses amours, sur sa famille, ses déboires politiques, ses humiliations pécuniaires ?... Son retour sonnerait le glas de notre société. » L'abbé murmura : « En effet, mon cher président, on parle toujours des bienfaits de la « présence réelle » ; croyez-moi, l' « absence réelle » a aussi quelquefois du bon. »

Dr L. S.

NOTE VERBALE[1]

C'est ennuyeux d'écrire, parce que les nationalismes du XIXe siècle ont bordélisé les langues. Une langue autrefois (et aujourd'hui encore pour qui sait résister) n'était pas d'un pays plus que d'un autre sur une vaste étendue de peuples et de terres et de mers où elle était naturellement parlée. C'est-à-dire qu'il y avait un racisme (ethnique peut-être, mais surtout linguistique) motivant beaucoup de variétés, où nul, sinon par plus ou moins de conformité à une langue fixe d'en dessous, ne s'autorisait à situer ici ou là une authenticité plus grande. Ce sont les nations modernes, issues d'un trait de plume de plénipotentiaires gâteux, méconnaissant le plus souvent l'histoire et les races et les langues (les seules frontières réelles qui sont les frontières de langues), qui ont détruit cette conception saine. L'on veut absolument, de nos jours — pour ne pas perdre de temps, sans doute — que l'authenticité la plus grande en fait de langue soit chez le peuple qui de cette langue usurpe le vocable (Allemagne, allemand ; Angleterre, anglais ; France, français, etc.). C'est plus commode, évidemment.

Oui, commode, plus commode, il n'empêche que c'est très souvent le contraire qui est la réalité sentie. Un Canadien arrive en France, qui parle naturellement le français des Contes de Perrault. Parce qu'il a un tissu riche et qu'il a une gueule — c'est l'Amérique qui donne cela, — on le classe simplement comme *étranger*.

De même un Suisse romand — mais pas un littérateur[2] : un simple enfant du peuple — parle naturellement mieux le français qu'un contribuable de l'actuelle France, parce que là s'est le mieux conservé un intermédiaire palpable entre le bas-latin et la langue trop journalistique, alerte et intelligente de M. Thérive, par exemple — précisément l'accusateur de Ramuz — dans le monde des lettres, et de Radio-Toulouse dans un registre de persuasion primaire à peine différent.

Mais il ne faut pas dire *parle mieux*. On pourrait croire que c'est *avec plus de pureté*, alors que ce n'est pas cela que je veux

1. Ce sont des sortes de quintessences notées au crayon que l'on se fait tenir dans les ambassades.

2. L'intellectuel en Suisse est loin d'être un élément hostile à M. Thérive. Un certain de Weck est le modèle du genre. C'est là que se réfugie le parisianisme le plus rance.

dire. Il est plus important, relativement aux fins que propose le langage, de s'exprimer gauchement avec lyrisme que platement avec purisme. Un Américain a plus de droit, à cause des dessins animés, à cause de la musique, et des enlèvements en plein jour et des crimes, à représenter l'anglo-saxon qu'un pur Anglo-saxon d'Angleterre. Voici une preuve. Enfin il y a dans les pays latins vraiment latins des gens de maintenant qui ne parlent que patois, et qui sont splendidement habillés et armés pour la vie.

CHARLES-ALBERT CINGRIA.

DE TROP PETITES GENS

La charrette s'avance cahotante. Un tour de frein en arrivant sur le pavé de la ville. Malheureusement la lanterne s'éteint au moment précis où l'autorité apparaît.

— Dites donc, la mère, faudrait voir à éclairer votre véhicule quand vous rentrez si tard.

— Et vous, Monsieur le gendarme, faudrait voir à arrêter l'assassin de ce pauv' Monsieur Prince... C'est-y vrai ce qu'on dit qu'on a promis cent billets à celui qui trouverait une indication. Pourquoi que vous ne vous occupez pas de ça au lieu de tourmenter les bonnes gens sur la route ?

— Ah ! ça me ferait du bien allez ! les cent billets... mais, voyez-vous ma bonne dame... il ne va pas venir se mettre dans mes pieds ! un « petit » comme moi !

L. RIVIER

AVRIL

Au milieu du pré le ruisseau mène son bruit soubresautant où tombent soudain les plongeons de deux, trois grenouilles. Des soucis d'eau d'un or éclatant, comme vernissé, tirent l'œil par là. Et leurs feuilles rondes font plus gras, parmi l'herbe hérissée, si fraîche, si vive.

La bonne femme arrive, une serpillère sous le bras, et la faux à l'épaule. « Vous êtes bien la première du pays à faucher, vous ! — c'est qu'une poignée d'herbe fait tant de plaisir à mes vaches. » Elle s'excuse et rit, ceinte d'un tablier rapiécé à grands carrés, d'un bleu blanchâtre comme ce ciel.

Oui, il y a quinze jours de retard sur les autres années. Tout est détraqué, la politique, bien sûr, et même le temps. « Enfin, il faut espérer que ça tournera en mieux ! » Elle descend vers ces places d'un vert plus tendre, déjà mordues au

ras par sa faux. « Si ce temps continuait, ça la mènerait vite, l'herbe. » Ainsi revient-elle aux réalités après des considérations générales, donc sans importance.

C'est vrai que tout pousse par ces journées tièdes, au blanc du soleil. Les cerisiers sont tout gris de bouquets et dans les remous d'air passe une odeur molle de colza en fleur, de sève et de vase.

Quelques poignées d'herbe comme les vieux pères allaient en arracher sur le talus pour la chèvre... C'était quand ils voulaient se faire quelques sous en vendant des chèvretons. Toute, toute petite culture. Imaginer le retour à cela après des catastrophes. Les prix viennent encore de baisser : le bétail, 3 francs le kilo ; les œufs, 2 fr. 50 la douzaine. Les paysans ne sont pas au large. Mais dans nos petits pays, on s'en tire encore. » Ce n'est pas comme dans la plaine où ils ne font que du blé, qu'ils ne peuvent pas vendre.

Le voisin nous a entendus. Il approche de derrière sa haie. Un grand sac est là, à demi affaissé. Il plante ses pommes de terre. Nous parlons de tout ce qui va mal. Il balance, paraît songer à des choses. Puis, d'un élan : « Ah, pauvre monde ! Qu'il y a des voleurs ! Ils sont pas tous dans les journaux, allez... Heureusement, il y en a qui savent se contenter de leur petite vie, qui ne veulent pas tuer le paysan, qui sont braves. » Voilà : les tourteaux qu'il donne à ses vaches, il vient de trouver un marchand qui les lui fait payer une fois moins cher.

Pendant ce temps la fille, courbée, traîne son panier et place les pommes de terre coupées dans la raie, à la bonne distance l'une de l'autre, c'est-à-dire à la longueur d'un sabot.

Il faut que tout se fasse. Il faut qu'il y ait des gens pour ne s'occuper que des besognes les plus proches. D'une douzaine de pins espacés en bande vient un crépitement comme celui d'un feu au ralenti : ce sont leurs pignoles qui craquent à la chaleur. Dans un tournoiement blond, des graines en descendent, que des oiseaux, d'une curieuse danse, happent au vol. Chaque cerisier s'entoure d'une zone bourdonnante d'abeilles. De zone en zone, jusqu'à cette barre de collines couleur de violettes, où le tonnerre lointain roule faiblement, toute la campagne d'avril est en travail.

HENRI POURRAT

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille: valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrage d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe.

MEILLEURE AMBIANCE

Dès le début d'Avril nous sommes entrés dans la période des pleins pouvoirs gouvernementaux au cours de laquelle doit s'accomplir notre redressement financier, condition *sine qua non* du retour de la confiance et de la reprise des affaires.

Peut-on espérer que le ministère présidé par M. Doumergue viendra à bout de cette tâche délicate et que nous allons vivre enfin des heures moins angoissantes ? Je ne puis en douter lorsque je me remémore les brillants redressements que notre pays a déjà accomplis dans le passé et surtout lorsque je fais état de tous les potentiels d'énergie économique représentés par notre splendide domaine industriel, la masse imposante de notre encaisse et le volume de plus en plus considérable de nos disponibilités en quête d'emplois rémunérateurs.

Je m'excuse de me répéter, mais il y a peu de pays qui aient, au même degré que le nôtre, les moyens de sortir du déficit budgétaire et de reprendre une place prépondérante dans le concert économique mondial. Malgré quelques sensationnelles défaillances, et quel pays n'en a pas eu, nos sociétés industrielles et nos entreprises bancaires ont admirablement résisté à la crise. Elles sont sur la voie de la guérison depuis déjà quelques mois et si l'on réussit en haut lieu à rendre confiance aux capitaux nous ne tarderons pas à enregistrer une très nette reprise des cours de toutes nos valeurs à revenu variable.

Il ne faut pas oublier qu'il y a en ce moment 40 milliards qui chôment, conservés par le bas de laine ou thésaurisés dans les comptes de banque. Ce sont ces disponiblités qui manquent au marché pour reprendre vie. Il faut donc que le Gouvernement s'applique à leur faire abandonner leur réserve en leur présentant un bilan de la maison France où apparaîtra enfin un solde créditeur.

Ce retour de la confiance est peut-être plus proche que ne le pensent les optimistes. Il y a certes encore beaucoup à faire pour faire disparaître toutes les sources de déficit : mais les mesures qui viennent d'être prises

suffiront à elles seules à aveugler les principales voies d'eau et convaincront enfin l'opinion publique du grand pas qui vient d'être fait dans le sens du redressement financier et de l'équlibre budgétaire.

C'est pourquoi je vous dis dès maintenant : attention ! Un revirement de l'opinion boursière est actuellement en gestation qui pourrait donner le signal d'une reprise de la plupart des compartiments de la cote. Ne laissons donc pas l'étranger prendre les premières initiatives du mouvement, comme cela s'est déjà malheureusement produit dans le passé. Nous sommes assez grands pour apprécier nous-mêmes la situation et prendre les mesures qui s'imposent en face d'une aussi encourageante conjoncture.

Même si nous éprouvons quelques doutes sur la proximité d'une hausse générale, nous n'avons plus le droit de laisser nos disponibilités improductives devant les signes d'amélioration qui se manifestent dans la plupart des domaines de l'activité mondiale.

Il y a, en effet, un groupe de valeurs qui permet de rester au-dessus de la mêlée économique tout en offrant au capitaliste la certitude de belles plus-values et des revenus copieux. Ce sont les valeurs de *Mines d'or.* Évidemment les entreprises du Sud-Afrique ne progressent plus aussi vite qu'il y a dix-huit mois, époque à laquelle je les avais signalées à votre vigilante attention. C'est pourquoi on a vu, ces temps derniers, la faveur des capitaux se porter de plus en plus vers les Mines d'or canadiennes, ouest-africaines et sud-américaines qui, à leur tour, semblent à la veille de connaître une période brillante.

Bourse de Londres. — La tenue du Stock-Exchange est toujours des plus encourageante et offre un brillant contraste avec l'irrégularité qui règne sur la plupart des bourses mondiales. La confiance est bien revenue sur le marché anglais et tout le monde en profite, aussi bien le capitaliste qui voit ses placements se valoriser que l'industriel et l'ouvrier qui voient s'éloigner le spectre de la faillite et du chômage. Au milieu de cet optimisme général, les *Mines d'or* conservent aisément la faveur du public qui ne se concentre plus exclusivement sur les Kaffirs, mais s'étend maintenant vers les mines américaines.

André Ply,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

PETIT COURRIER

Abonné Midi. — Il est très possible que le ministère projette une réforme complète du statut de l'électricité, vous reconnaîtrez avec moi que c'est nécessaire.

Prenez vos précautions car la réforme ne sera peut-être pas avantageuse pour les actionnaires.

Directeur Versailles. — Un choix s'impose. J'attends donc votre deuxième lettre pour vous envoyer les études demandées.

N. R. F.

Couverture photographique tirée en 4 couleurs sous cellophane

COLLECTION

DÉTECTIVE

En vente partout

6 frs.

Résultat du Concours-Referendum

LISTES-TYPES

1re Question	2e Question	3e Question
Quels sont, par ordre de préférence,		
les **quatre** romans que vous jugez les meilleurs ?	les **quatre** couvertures que vous jugez les plus réussies ?	les **quatre** titres que vous jugez les mieux choisis?
L'OMBRE SUR LE JARDIN	**L'OMBRE SUR LE JARDIN**	**L'OMBRE SUR LE JARDIN**
QUATRE MORTS AU MANOIR	**LE CIMETIÈRE DES LÉPREUX**	**QUATRE MORTS AU MANOIR**
L'ÉTRANGE MORT DE Mme DECANIS	**QUATRE MORTS AU MANOIR**	**LE CIMETIÈRE DES LÉPREUX**
HASARD	**HASARD**	**L'ÉTRANGE MORT DE Mme DECANIS**

1er Prix : 3.000 Francs en espèces : Florence BELLION, 156, avenue de Versailles, Paris.

2e Prix : 800 » » Suzanne BRISSOT, 32, rue Duranton, Paris.

3e Prix : 300 » » Louise BOURSEUR, 2, rue Trinité, Soissons.

4e Prix : 200 » » Julien DAVID, 46, rue du Bois-Savary, Saint-Nazaire.

5e Prix : 150 » » Renée LALLEMAND, 33, rue de Vaux, Laon.

6e Prix : 150 » » Jules LALLEMAND, 33, rue Grande, Vaux-sous-Laon.

7e Prix : 100 » » Antoine LECUYER, 17, rue St-André, Saint-Quentin.

8e Prix : 100 » » Raymonde Gire, 3, rue Lavastre, Nîmes.

9e Prix : 100 » » Denise LALLEMAND, rue de l'Eglise, Saint-Hilaire-de-Chaleons (L.-I.).

10e Prix : 100 » » Simone LALLEMAND, 33, rue de Vaux, Laon.

Suite de la liste à la page suivante.

COLL

DÉTE

Suite de la liste

Concours-

11[e] Prix : Abonnement d'un an *VOILA* et *MARIANNE.*

Camille GIBARU, 31, rue Saint-Marguerite, Pantin.

12[e] et 13[e] Prix : Abonnement d'un an à *DÉTECTIVE.*

Ernestine DAVID, 46, rue du Bois Savary, Saint-Nazaire.
Paul LINGAT, rue de Villers, Francheval (Ardennes).

14[e] au 17[e] Prix : Abonnement d'un an à *VOILA*.

Jean DEFOSSEZ, 18, rue Brizard, Laon.
Irène DEFOSSEZ, 18, rue Brizard, Laon.
Georges SIBON, 12, rue Napoléon Feauveau, Deuil (Seine-et-Oise).
Eva STEVENOT, 30, rue de la Tour Malakoff.

18[e] au 22[e] Prix : Abonnement de 6 mois à *VOILA* et *MARIANNE.*

Paule POUVREAU, institutrice à Moreilles, par Chailles-les-Marais (Vendée).
Henri RINGENBACH, 2, rue de l'Hôtel de Ville, à Montbéliard.
Robert MOREAU, 82, rue Lakanal, Tours.
Roland HOTERMANS, 2, rue Barye, Paris.
Henryk OPPENHEIM, 1, rue Gracieuse, Berck-Plage.

23[e] au 28[e] Prix : Abonnement de six mois à *DETECTIVE.*

Marcel BACHMANN, 9, rue de la Nelle, L'Isle-sur-le-Doubs.
Robert FORTUNET, 5, Impasse du Débarcadère, Versailles.
Jean-Marcel FORTUNET, 5, impasse du Débarcadère, Versailles.
Marguerite DOUET, 7, rue Cardon, Amiens.
Henri-Marcel DUPONT, 48, rue de la Sous-Préfecture, Hazebrouck.
Marie BLEUZE, 16, rue du Bail, Marle-sur-Serre (Aisne).

29[e] au 35[e] Prix : Abonnement d'un an à *MARIANNE.*

Robert VAN DEN DAELE, 164, avenue de Floréal, Bruxelles.
G. Winifred SIMPSON, Pension Pérard, 5, rue de Paris, Montluçon.
Jean TOURNIER, 11, rue Victor Faugier, Vienne (Isère).
René COURTAUD, matelot-chauffeur, Cuirassé *Lorraine*, Toulon.
Lucien GOUJON, chemin du Fournel, villa Georges, Antibes, (A.-M.).
Émile DOUX, 7, boulevard de l'Observatoire, à Monaco.
Germaine CASANELLI, 33, rue Prévost-Martin, Genève.

36[e] au 45[e] Prix : Abonnement de six mois à *VOILA.*

Gilberte CUPELIN, 1, rue Madame de Staël, Genève.
Charles ROGALLE, 85, rue de Paris, Charenton-le-Pont (Seine).
Ginette GOETT, 140, avenue du Roule, Neuilly (Seine).
Arlette NOUEL, 9, avenue Elisée Reclus, Paris.
Georges GRANGEON, inspecteur chef Police Mobile, Fez (Maroc).
Cécile CHEVREL, 13, rue Poullain-Duparc, Rennes.
Pierre MOULLÉ, 286, boulevard Saint-Germain, Paris.
Louis REYNIER, 4, cours Grand'Val, Ajaccio (Corse).
Joseph RAYBAUD, Villa Angela, Villeneuve-Loubet, (A. M.).
Raymond Gut KNECHT, colon au Saïs, Fez (Maroc).

TION

TIVE

En vente partout

6 frs.

es gagnants du

eferendum

46e au 60e Prix : Abonnement de six mois à *MARIANNE.*

Paul-Robert BLANC, 26, rue Lazare Carnot, Bourg (Ain).
Pierre BEDOUT, 64, rue Larrey, Tarbes.
Augusta DETIERRE, 51, rue de la Tourelle, Bruxelles.
René BOURNY, 49, rue Préfecture, Laval.
Jean Gaston GAGNAIRE, 11, rue Fromentel, Tours.
Georges LEBLOND, 8, rue Pouchet, Rouen.
Yvonne Jeanne LOÏEZ, 164, rue Jeanne d'Arc, Paris.
Gaston Adolphe BARIL, 118, rue de l'Abbé de l'Épée, Bordeaux.
Louisette SPRIET, 45, avenue de la Porte des Lilas, Paris.
Renée LAVANDIER, 9 *bis*, rue Guillaume Brochin, Bordeaux.
Jacques DEFOSSEZ, 144, rue des Écoles, Laon (Aisne).
Frédéric VERBERT, 10, avenue Desguin, Anvers.
Cécile DEROBERT, 95, rue du Quatre-Septembre, Hirson (Aisne).
Gabrielle DEVOS, rue Pasteur, Hirson (Aisne).
KHA TRAN VAN, 4, rue Pottier, Hanoï (Tonkin).

60e au 100e Prix : Livre de 12 francs du catalogue de la Librairie Gallimard.

Louis COLOMBIER, 29, rue Denis Papin, Armentières (Nord).
René WATELLE, 21, rue Sérurier, Laon.
Jean FORET, 24, rue Sainte-Geneviève, Laon (Aisne).
Renée CHAUVET, 25, Grande-Rue, Vaux-sous-Laon.
Jean SAÏE, 104, rue du Faubourg Saint-Denis, Paris.
Jeanne MAIGRE, 37, rue de Belfort, Givors (Rhône).
Dr DHARY, place du Canton, Nontron (Dordogne).
Yvonne BIQUET, 81, rue Georges Lardennais, Paris (19e arrondissement).
Lucien GABRIEL, 143, route Nationale, Saint-Marcel (Bouches-du-Rhône).
Alex.-André JULLIEN, 38, rue Campo-Formio, Paris.
Alice de GAND, 2, rue des Jacobins, à Caen.
Jean LAGNEUX, 32, rue des Infirmiers, Avignon.
Lucienne Louise LEBRUN, 3, place Violet, Paris.
Michel BARRAZZA, 7, boulevard Voltaire, Asnières (Seine).
Marthe BEER, 15, rue de Coulamines, Genève.
Emile-Fr. MARTIN-FABRE, 16, rue Roon, Sarrebruck.
Michel V. BEAUQUEY, 37, rue Mathildelaan, Eindhoven (Hollande).
Christiane GARROS, 34, cours Journu-Aubert, Bordeaux.
Micheline MORINEAU, 17, rue du Cimier, Tours.
Charles BERRANGER, 15, rue Ed. Rostand, Rennes.
Jean BERNAUDON, 38, avenue d'Anduze, Alès (Gard).
Fanny GUERLINCE, avenue des Champs-Elysées, Hirson (Aisne).
Jules JARDIN, 1, boulevard de Lyon, Laon.
Edgar LEGROS-GAUGNIER, rue de la Capelle, Hirson (Aisne).
Lucienne GUERLINCE, 209, rue de Charleville, Hirson.
Yvonne MESSIER, 49, rue de Charleville, Hirson.
Fanny JORIS, 209, rue de Charleville, Hirson.
Jeannine GUERLINCE, rue de Charleville, Hirson.
Oscar ADAM, rue de l'Oise, Hirson.
Pierre GAY, 5, rue Sénac, Marseille.
Dr Louis WIES, 56, rue Carnot, Villeneuve-sur-Yonne (Yonne).
Marcel DELHEZ, Villa Maria, Trooz (Belgique, Liège).
Ernest BALDOUY, rue d'Alsace, Saint-Girons (Ariège).

Suite de la liste à la page suivante

Suite et fin de la liste des gagnants du CONCOURS-RÉFERENDUM

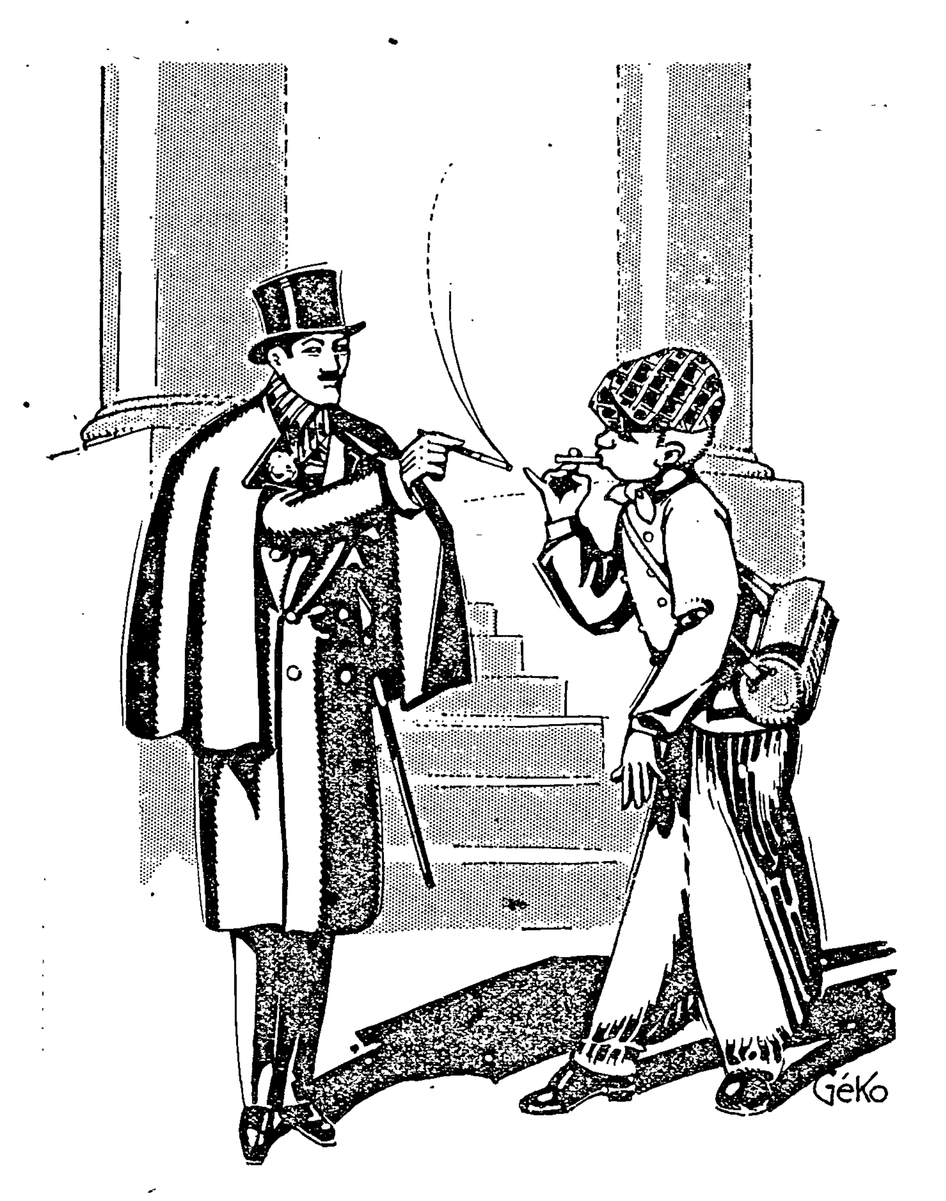
60e au 100e Prix : Livre de 12 francs du catalogue de la Librairie Gallimard.

Etienne F. H. COURTINES, 9, rue de Commercy, Casablanca.
Georges VESPERANT, 23, rue du Docteur Acquaviva, Marseille.
Henri CARLOS, 51, rue Lecat, Hôtel-Dieu, Rouen.
Raymond BROSSARD, 11, rue Jouye-Rouve, Paris.
Marie-Magd. JACQUEMIN, Hôtel de Paris, rue Thiers, Le Mans.
André CRETON, 47, boulevard de la Villette, Paris.
Gaston-Louis BOYER, 9, boulevard de Port-Royal, Paris.

101e au 156e Prix : Le volume de la coll. *DÉTECTIVE* à paraître le 1er Mai.

Albert VANDERDONCK, 6, rue Morse, Roubaix.
Othon-Chr. SCHMITT, 32, rue Fontgiève, Clermont-Ferrand.
Pierre LEFÈVRE, 14 *bis*, rue d'Alleray, Paris, (15e arrondissement).
Adolphe CAPALDO, 25, rue de Vaux, Laon.
Gabriel JARROT, Vitrey (Haute-Saône).
Jean WEILL, 20, rue de La Mothe, Nancy.
Marie-Anne BLEUZEN, Saint-Yvi, (Finistère).
Henri BARRAL, Ecully (Rhône).
Maurice J.-L. AUXIETRE, 18, rue Victor Hugo, Lunel (Hérault).
Marie AUCLAIR, 16, rue P. Morand, Peage de Roussillon (Isère).
Louis André CAMUS, 45 *bis*, rue de Valenciennes, Denain.
Marcel GIRE, 3, rue Lavastre, Nîmes.
Raoul HERVÉ, *Petit Niçois*, Nice.
Simon BUIRON, Boîte Postale, 49, Bourg-en-Bresse.
Elise MAGNIEN, 4, rue de Cronstadt, Vichy.
Hilaire BYTTER, 74, rue des Villars, Tourcoing.
Gabriel LÉVY, 8, rue Émile Zola, Belfort.
Marthe SAINT-JUST PEQUART, 3, avenue Paul Déroulède, Laxou, Nancy.
Aristide STEPHANESCO, 72 *bis*, rue Villiers de l'Isle Adam, Paris.
Marius HOCHEDÉ, Hôtel Saint-Yves, 4, rue Thiers, Avignon.
François de SAINT JEAN, Evère, près Bruxelles.
Emma LAVA-STEVENS, 68, rue du Pont-Neuf, Bruxelles.
Germaine ERNOULT, 86, avenue de Lippen, Knocke-sur-Mer (Belgique).
Jacques VAN KEEN, 271, chaussée de Waterloo, Bruxelles.
Manette DUCHATEAU, 2, rue aux Croisiers, Huy (Belgique).
Charles NORMAND, 22, rue des Naussonces, Reims.
Maurice GONY, 7, rue Auguste, Nîmes.
Pierre GIRE, 30, route d'Avignon, Nîmes.
Adrien BRUNEL, 8, rue Gidel, Paris.
Lucette DESSORT, 6, rue François Boucher, Versailles.
Lieutenant-Colonel Joseph Paul-MARTY, 217, rue de l'Université, Paris.
Eugénie SARDAIGNE, rue Nationale, Coudes (Puy-de-Dôme).
Madeleine RIFFAUD, 26, rue de la Baste, Vaux-le-Penil (Seine-et-Marne).
André M. F. GÉRARD, 10, rue Fauché, Auxerre.
Pierre MAQUET, rue de l'Hôtel-de-Ville, Surgères (Charente-Inférieure).
Pierre AUGIER, aux Parejas, Nyons (Drôme).
Alexandre PELLETIER, 6, rue Antoine Chantin, Paris (14e arrondissement).
Raoul-Cl. ROCHETTE, 94, rue de Tocqueville, Paris.
Paul-Cl. ROCHETTE, 94, rue de Tocqueville, Paris.
Robert LÉCUYER, 26, rue de Montmorency, Paris (3e arrondissement).
Serge BAUMANN, 42, rue Mortinat, Asnières.
Lucien GUERLINCE, 209, rue Charleville, Hirson.
Léonard MARÉCHAL, 95, rue du Quatre-Septembre, Hirson.
Kléber LEGROS, Place d'Armes, Hirson.
André WILLIOT, Place Victor Hugo, Hirson.
Lucien FARINEAU, rue de la Capelle, Hirson.
Henri DEROBERT, 95, rue du Quatre-Septembre, Hirson.
Eugène HALLOT, 54, rue de Charleville, Hirson.
Georges HERPSON, rue de La Capelle, Hirson.
Léon DESSE, 61, rue Cousin Corbier, Hirson.
Joseph BROUHON, Grande-Rue, Signy-le-Petit, Ardennes.
Denise HECQUET, 2, rue des Écoles, Hirson.
Simone GUERLINCE, avenue des Champs-Élysées, Hirson.
Michel RAULT, 280, boulevard Raspail, Paris.
Raymond CHAMBARD, 4, avenue Jean-Jaurès, Saint-Claude (Jura).
Marie-Louise CROOKS, 24, rue Desbordes-Valmore, Paris (16e arrondissement).

N. R. F.



N. R. F.

Pour paraître au début de Mai

PAUL CLAUDEL

POSITIONS ET PROPOSITIONS II

nrf